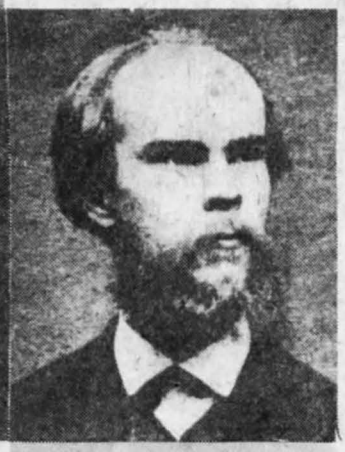
Le Berdache















ECRITURE ET HOMOSEXUALITE





novembre '79

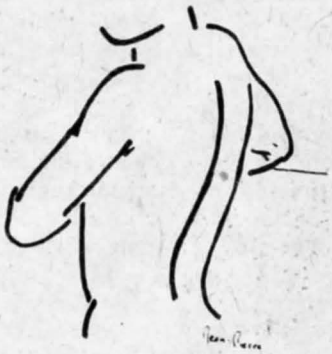
no 5

aGq

Association pour les droits de la communauté gaie du Québec

VOICI LE CADEAU IDEAL,
LE CADEAU POUR L'ANNEE 1980!

AGENDA GAI 1980



Paul-François Sylvestre
Editions Homeureux

23 photographies
une douzaine de dessins
plus de 300 notes historiques

Bon de commande

Nom: _____

Adresse: _____

Veuillez m'expédier ( ) exemplaire(s)
de l'AGENDA GAI 1980
à $6.95 l'exemplaire tous frais compris, dans une enveloppe scellée.

LES EDITIONS HOMEUREUX ENRG
c.p. 245, succ. N., Montréal H2X 3M4

Berdache

Le Berdache est le journal de l'Association pour les droits de la communauté gaie du Québec. Les opinions qui y sont exprimées ne sont pas nécessairement celles de l'A.D.G.Q.

Le Berdache est publié dix fois par an et il est distribué gratuitement aux membres de l'A.D.G.Q., ainsi que dans la plupart des tavernes, clubs, discothèques, bars gais et aux autres groupes gais du Québec et du Canada.

Tirage: 4500 exemplaires

Dépôt légal: Bibliothèque Nationale du Québec.

Collaborateurs pour ce numéro:

Serge Bergeron, Yves Blondin, Pierre Boileau, Luc Charest, Daniq Charland, Ron Dayman, Jean-Marc Descôteaux, Alain-Emmanuel Dreuilhe, Gilles Garneau, Jean-Claude Klein, Guy Lavoie, Guy Ménard, Gérard Pollender, Benoît-André Racine, Jean-Michel Sivry, Pierre-François Sylvestre, Allan Van Meer, Paulette Villeneuve, The Body Politic, Productions '88'.

Mise en Page:

Serge Bergeron, Yves Blondin, Pierre Boileau, Jean-Claude Klein, Terry Last, Jean-Michel Sivry, Patrick Sullivan.

Adresse postale de l'A.D.G.Q.:

C.P. 36, Succursale C, Montréal, Québec, H2L 4J7.

Bureau de l'A.D.G.Q.:

1264, Saint-Thimothée, Montréal (métro Berri-de-Montigny).

Téléphone:

(514) 843-8671

Nos lecteurs et lectrices sont invités à nous soumettre tout article de leur choix. Les exigences sont les mêmes pour les commentaires de lecteurs et pour les textes. Nous nous réservons le droit de publier ou non. Les textes soumis doivent être dactylographiés à double interligne. La date limite pour le prochain numéro est **le 30 novembre.**

Publicité:

Pour tout renseignement, prière de communiquer avec le bureau de l'A.D.G.Q. Nous n'acceptons pas d'annonces sexistes et nous nous réservons le droit de publier ou non.



L'omelette St-Louis

163 EST, SHERBROOKE, MONTREAL
TEL.: 843-6527

DEJEUNER - REPAS COMPLETS

SPECIAL BRUNCH
11-16h
SAM. & DIM.

Sommaire

Berdaches à vos plumes 4

Action/Information
Montréal 6
Canada 8
Le monde 13

Evénement: la marche sur Washington 15

Santé: la revanche de Moctézuma 18

Idées: le patriarcat capitaliste et le féminisme socialiste 20

Des gais militent... à Ottawa 22

Dossier: Ecriture et homosexualité 25

La parole et l'image
Livres 41
Théâtre 44
Films 45

Editorial

Du bon boulot.... et un peu d'essoufflement

Les 20 et 22 novembre prochain, l'A.D.G.Q. tiendra son sixième congrès d'orientation. Fondée à l'automne 1976, à la suite de la dislocation du Comité homosexuel anti-répression (C.H.A.R.) qui avait organisé une manifestation regroupant trois cents gais et lesbiennes en protestation contre la répression policière pré-olympique, l'A.D.G.Q. se donnait comme perspective la revendication des droits civils pour les lesbiennes et les gais. Ce même automne, le 15 novembre 1976, le PQ arrivait au gouvernement. S'appuyant sur les déclarations pré-électorales de Robert Burns, devenu membre éminent du nouveau gouvernement et selon lesquelles les gais pouvaient s'attendre à obtenir une protection légale sous un gouvernement péquiste, l'A.D.G.Q. demandait au PQ au pouvoir l'inclusion des termes "orientation sexuelle", comme motif illicite de discrimination, à l'article 10 de la Charte des droits de la personne. Ces efforts portaient leurs fruits un an plus tard, à l'automne 1977, quand, moins de deux mois après la manifestation de deux mille gais et lesbiennes contre l'assaut (de style "gestapo") que la police de Montréal lançait contre le bar "Trux", le gouvernement péquiste ratifiait la loi 88.

Le 19 décembre, la loi 88 aura deux ans. Malgré les cas individuels de discrimination sur lesquels s'est penchée la Commission des droits de la personne, chargée de "veiller à l'application de la loi", cette dernière n'a pas passé le test symbolique de la confrontation avec la CECM (qui refuse toujours de louer ses salles à l'A.D.G.Q.). Test symbolique en effet, car l'A.D.G.Q., forte de plus de deux cents membres, est la plus importante organisation francophone gaie du Québec, et celle qui compte le plus de militants actifs. C'est donc la communauté gaie de Montréal toute entière qui est touchée par cette position discriminatoire, et, au-delà de la municipalité de Montréal, ce sont 600,000 lesbiennes et gais, qu'on essaie de "tasser dans le coin".

Lors du troisième congrès national gai, qui s'est tenu au mois d'octobre dernier (Berdache n. 4), des membres de l'A.D.G.Q. ont repris le projet de rédaction d'un second mémoire au gouvernement péquiste pour une révision de l'article 20 de la Charte, lequel autorise la discrimination dans certains cas, notamment pour des motifs religieux ou éducatifs (c'est sous le couvert de cet article que la CECM maintient sa discrimination). Peut-être est-il trop tôt pour tirer un bilan catégoriquement négatif de deux ans sous le régime de la loi 88. Mais plus le temps s'écoule et plus l'ambiguïté, les lacunes et les contradictions de la loi se révèlent au grand jour, plus il est loisible de se semander sérieusement: "quand les gais obtiendront-ils justice?"

Depuis sa fondation, nous considérons que l'A.D.G.Q. a fait du bon boulot, compte tenu du nombre restreint de militants qui y ont travaillé. Le bilan que nous tirons est très encourageant. Le succès sans précédent de la table ronde sur l'écriture homosexuelle le démontre bien (trois cent participants et participantes). Mais depuis que le projet du *Berdache* est devenu réalité (à la suite d'une décision du dernier congrès d'orientation) on sent l'essoufflement. La parution du *Berdache* est une tâche énorme et la participation, disons-le franchement, est insuffisante.

Notons que, très récemment, des pas ont été franchis, comme par exemple lors de la distribution du dernier numéro; un membre du collectif faisait alors remarquer que nous n'avions jamais été si nombreux au local de l'A.D.G.Q. depuis l'affaire du Trux. Nous sommes donc sur la bonne voie.

Toutefois, il reste utile de préciser que c'est le même noyau de quelques militants qui s'implique à tous les niveaux en même temps (collectif, comité du journal, actions publiques, organisation du congrès national, organisation des assemblées et des congrès de l'A.D.G.Q., rédaction de mémoires, etc...). Sous cet éclairage la fatigue s'explique bien, et il serait dangereux de la taire. Nous avons l'intention de continuer, mais pour le faire *au même rythme*, il faudra qu'un plus grand nombre s'implique. C'est pourquoi le prochain congrès d'orientation se tiendra sous le signe de la participation.

Il est temps pour nous de repenser les priorités de nos actions et la dépense de nos énergies. Par exemple, il convient de s'interroger sur le rythme de parution du *Berdache*; de même plusieurs membres du collectif veulent discuter du boycott de McDonald et de la pertinence d'une action d'envergure en ce moment...

Il est impossible de bâtir un mouvement de libération sexuelle sans la participation du plus grand nombre. Face à ceux qui, comme Pro-Vie, font des pressions sur le gouvernement pour un retrait de la loi 88, face à la CECM qui nous discrimine, c'est notre force collective qui pourra sauvegarder les acquis et aller plus loin dans l'obtention d'une véritable protection légale.

Nous invitons tous les membres de l'A.D.G.Q. à participer à ce sixième congrès d'orientation, à amener leurs amis, à inviter leurs amants à faire de même, et à devenir membres en règle et actifs de notre association.

le collectif de l'ADGQ □

Berdaches, à vos plumes...

La survie du *Berdache*

Je termine à peine la lecture de la livraison de septembre du *Berdache*. Je suis fort impressionné par la qualité et l'intérêt de son contenu et je me fais un devoir (et un plaisir) de contribuer à sa survie par mon abonnement. Sa lecture, j'en suis persuadé, ne pourra que contribuer à mieux me faire connaître mon milieu et à mieux m'assurer comme gai.

Au plaisir de vous lire encore longtemps. Félicitations pour votre magnifique travail.

Jean-Maurice Demers,
Québec.

Communauté homophile chrétienne

Une communauté homophile chrétienne a vu le jour à Montréal, il y a maintenant un an. Le groupe a pris naissance discrètement et espère maintenant accueillir les personnes désireuses d'y adhérer.

Le but du groupe: vivre chrétiennement en relation avec ses frères et soeurs gaies. Pour ce faire les participants se rencontrent chaque semaine pour parler, échanger et célébrer l'Eucharistie d'une façon fraternelle. De plus, quelques soirées de loisir aident à bâtir cette communauté humaine, base de toute communauté chrétienne.

Le climat des rencontres, qui se déroulent en français, est accueillant, décontracté et fraternuel; chacun et chacune partagent sa vie de foi si il, ou elle, le désirent.

La communauté homophile chrétienne souhaite donc particulièrement la bienvenue aux hommes et aux femmes qui désirent faire la connaissance d'autres personnes pour qui la dimension religieuse est importante.

Pour d'autres renseignements communiquer avec Jean-François au 688-9071.

Serge Emond,
Montréal

Professionnalisme

Chers amis, Je saisis cette occasion pour vous féliciter de l'esprit et du professionnalisme du *Berdache*, et lui souhaiter longue vie.

Fraternellement vôtre,
Roger Besner,
Hull



Des nouvelles de Masques

Non! Nous n'avons pas oublié le Québec...et ses habitants bien au contraire, nous travaillons d'arrache-pied au numéro 3 de *Masques* où seront publiés toutes les interviews que nous avons ramenées...Nous avons reçu avec beaucoup de plaisir, et une certaine émotion (voilà que je deviens grandiloquent) le numéro de septembre, et c'est vrai que nous avons pris beaucoup de plaisir à le lire: cela nous replongeait dans la réunion où vous l'aviez confectionné, et dans toute l'atmosphère de notre séjour au Québec. Et, en toute sincérité, ce numéro nous a semblé excellent—meilleur encore que les deux précédents numéros. Nous allons d'ailleurs nous en inspirer pour notre numéro 3.

Alain Sanzio *(Masques)*
Paris.

Excellente Revue

Avant tout, un cordial bonjour! Je dois d'abord vous féliciter pour votre revue. Ayant moi-même été éditeur durant sept ans, je dois vous dire que votre revue est très bien: la présentation et diagrammation ou montage et le contenu des articles sont excellents.

Olivier Jourdain,
Québec.

Un collectif d'édition homosexuel en France

Au moment où les paroles homosexuelles s'amplifient (revues, journaux, livres, manifestations et groupes divers), il apparît fondamental de se mettre à les rechercher, les publier et les diffuser. C'est désormais aux homosexuels de prendre en charge la diffusion de leurs propres paroles.

Après les rencontres de Marseille, un collectif s'est constitué en *coopérative d'édition*. Le *collectif INVERSES* a actuellement les objectifs suivants: a) rechercher des textes et des documents français oubliés ou inédits, en vue de se réapproprier notre histoire occultée ou oblitérée; b) traduire des travaux parus à l'étranger; c) animer des groupes de travail en vue de publications; trois groupes ont commencé leurs travaux: sur les *interdictions professionnelles,* sur le *corps,* sur les *codes culturels;* d) rassembler le maximum de documents et de parutions concernant les homosexualités en France et dans le monde...

Le collectif INVERSES,
Thiviers, France

N.D.R.L.: Si vous souhaitez avoir plus de renseignements, ou prendre contact avec ce collectif, écrivez à l'adresse suivante: J.L. Pinard-Legry et B. Laponge St-Jean de Cole, 24800 THIVERS, France.

Rappel amical au collectif INVERSES: Il existe des "textes et documents" francophones (et non pas "français"), qui n'ont nul besoin de traduction, bien qu'étrangers à la France (n'oublions pas les Belges, les Suisses, les Québécois et les peuples et minorités francophones dans le monde).

Trois ans du *Forum*

Chers amis, au nom de la Coalition, je tiens à remercier A.D.G.Q. et ses partisans pour trois ans de travail, à la rédaction et à la production de la brochure d'information de la C.C.D.L.G., *Forum*.

Travaillant parfois dans des conditions difficiles, A.D.G.Q. a su assurer une production continue et d'une ex-

cellente qualité. La Coalition ne pourra jamais vous faire ressentir asser son appréciation pour l'effort, le dévouement et la ténacité de l'A.D.G.Q. en général, et de ces membres en particulier.

C'est avec regret, que la C.C.D.L.G. voit l'A.D.G.Q. se démettre des fonctions qu'elle avait assumées pour trois ans. Toutefois, nous sommes conscients que votre association et vos membres continueront d'oeuvrer au sein du mouvement de libération homosexuelle.

Merci pour la coopération et votre aide! Toujours ensemble et solidaire.

Allan Harkin,
Ottawa

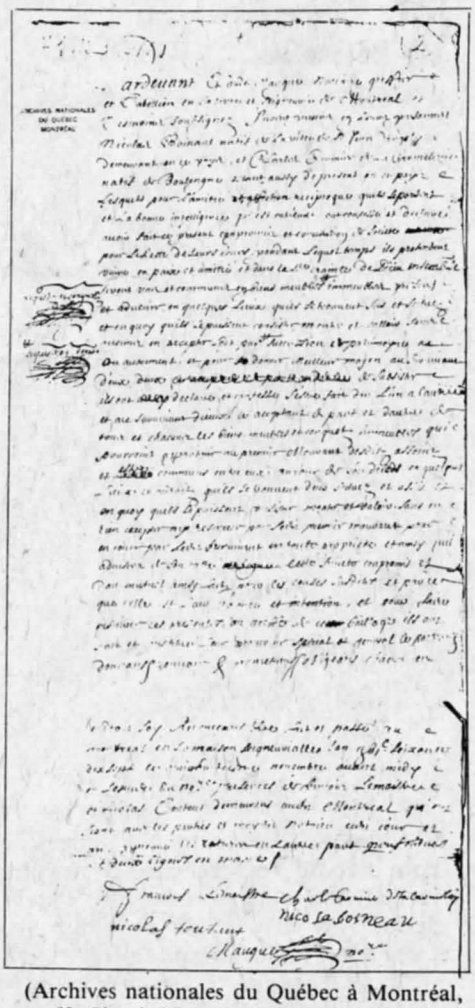
FORUM

Des gais à l'époque des *Berdaches*

Robert-Lionel Séguin prétend que l'homosexualité est quasi absente de la Nouvelle-France. "Ces sortes d'épanchement ne correspondent pas au type d'homme que le pays a forgé. La colonie laurentienne est une rude contrée, peuplée à l'avenant. Soldats, coureurs de bois et habitants débordent de virilité. Les mignons et les épèbes ne les intéressent pas." (*La Vie libertine en Nouvelle-France au XVIIe siècle*, Montréal, Leméac, 1972, vol. I, p. 343). Il ne relève que quelques cas de sodomie dans les archives judiciaires.

Loin de moi de vouloir prouver, à la Peyrefitte, que tous nos ancêtres étaient homosexuels, mais un document rédigé à Montréal, 35 ans après sa fondation, apporte une première preuve à un dossier encore à constituer. Le vocabulaire juridique ne réussit pas à enlever toute la poésie et la sincérité au geste que posent ces deux hommes. Nicolas Boineau et Charles Cormier, à cause de "l'amitié et affection réciproque qu'ils se portent et la bonne intelligence qui est entr'eux" font leur testament. Ils demeurent encore énigmatiques après des recherches sommaires. Charles Cormier est voyageur, à l'emploi de marchands de fourrures. Il fait la navette entre Montréal et les postes de traite, emportant la marchandise de traite et rapportant des fourrures (greffe Antoine Adhemar, 5 août 1688). En 1684, Charles Cormier "dit le Boulonnais", habitant alors Contrecoeur, part pour le pays des Illinois et rédige alors un autre testament en faveur d'un autre homme, Jean Prévost fils (greffe Claude Maugue, 24 avril 1684). On ne trouve pas trace d'eux parmi les sépultures de Montréal. Voici donc ainsi que l'a rédigé le notaire Claude Maugue ce document datant du 28 novembre 1677.

**Laurier Lacroix,
Montréal**



(Archives nationales du Québec à Montréal, greffe Claude Maugue, 28 novembre 1677).

Don mutuel et association entre Nicolas Boisneau et Charles Cormier de la Carmelerie

Par devant Claude Maugue nottaire greffier et Tabellion en La terre et seigneurie de Montréal et Tesmoins soussignez, furent presents en leurs personnes Nicolas Boinaut natif de La ville de St. Jean d'angely demeurant en ce pays, et Charles Cormier de La Carmelerie natif de Boulongne estant aussy de present en ce pays Lesquels pour L'amitié et affection reciproque quils se portent et La bonne intelligence qui est entr'eux, ont confessé et déclaré avoir fait ce present compromis et convention de société pour Le Reste de leurs iours, pandant Lequel temps ils pretendent vivre en paix et amitié et dans la Ste. crainte de Dieu ensemble seront unis et communs en biens meubles, acquets et conquets, et immeubles présent et advenir, en quelques Lieux quils se trouvent Sis et Situez et en quoy quils se puissent consister, monter et valloir sans aucuns en except soit par acquisition, donation succession et patrimoyne ou autrement, et pour donner Meilleur moyen au Survivant d'eux deux de subsister ils ont déclaré et confesse s'estre fait don L'un a lautre et au survivant dieux acceptant de part et d'autre tous et chacuns les biens, meubles et conquets immeubles qui pourroint appartenir au premier Mourant desdits associes et estre communs entre eux au iour de son deces en quelques Lieux et endroits quils se trouvent deus situez et assis et en quoy quils se puissent consister, monter et valoir, sans en rien excepter ny réserver par ledit premier mourant pour en iouïr par Ledit survivant en toute propriete et ainsy quil advisera de son costé Cette société compromis et don mutuel ainsy faitz pour les causes susdites et par ce que telle est Leur volonté et intention, et pour faire insinuer ces presentes au greffe de ce baillage, ils ont fait et constitué Leur procureur special et general le porteur donnant pourvoir & promettant obligeant chacun en endroit soy, Renonçeant & fait et passé au montreal en sa maison seigneurialle lan g 1l soixante dix sept ce vinghuitieme novembre avant midy en (un mot illisible) du no^re présents de francois Lemaistre et nicolas Contant demeurant audit Montreal qui ont signé avec les parties et moy dit notaire cedit iour et an, approuvé les ratures en autre part neuf ratures

Montréal Action/Information

Manifestation devant McDonald

Le 27 octobre 1979, une manifestation gaie a eu lieu afin de protester contre la décision du restaurant McDonald de la rue Peel d'empêcher, par voie légale, l'ouverture d'une discothèque gaie (l'*Aéroport*) au 3ième étage du bâtiment dont il occupe les deux premiers. Prétexte: le bruit. Pourtant, le restaurant ferme son deuxième étage en soirée afin de concentrer la clientèle au premier. Le deuxième étage ainsi vidé devrait amplement atténuer le son de la discothèque. Mais, il y a plus. Cette petite guerre n'est pas nouvelle; elle avait déjà abouti au mois d'août à une injonction provisoire dont la requête indiquait que le restaurant désirait maintenir «une saine ambiance familiale» face à une discothèque gaie (voir *Le Berdache* n° 4).

Le problème soulevé est de taille. Le restaurant, installé rue Peel, ne peut ignorer la concentration d'établissements gais de cette partie de la ville. Par ailleurs, l'atmosphère familiale de ce quartier a de quoi faire rêver! Si la loi 88 qui interdit la discrimination sur la base de l'orientation sexuelle peut être contournée sous un prétexte quelconque (ici, la possibilité de bruit), ce précédent pourrait être grave en ce qui concerne toute installation, déplacement, déménagement, etc., de personnes ou groupes gais qui, pour longtemps encore, vont déranger «les saines ambiance familiales»...



Comment fermer un parc ouvert en permanence?

(Productions 88)

Le vendredi 2 novembre a eu lieu la comparution devant le tribunal des accusés arrêtés au parc Lafontaine. Il s'agit d'un groupe de personnes qui, suite à une razzia organisée par les policiers du poste 34, ont abusivement été arrêtées sous l'accusation de s'être trouvées dans le parc la nuit. Les individus qui ont plaidés coupables se sont vus condamnés à 25 dollars d'amende, plus les frais de cour. Toutefois, lorsque la plupart des accusés ont plaidé non coupables, le procureur de la ville a paru plutôt décontenancé, ayant peine à préciser le chef d'accusation.

Le juge a remis le procès au 17 décembre. Toute personne qui aurait été victime d'une arrestation semblable au parc Lafontaine vers le 23 octobre est priée de rejoindre Michel à 523-2966.

La pudeur vestimentaire au Peel Pub est de mise

(Productions 88)

La fête de l'Halloween ne s'est pas déroulée sans incident: au Peel Pub, un client déguisé en femme s'est vu expulsé de la place. La raison invoquée étant que sa jupe était trop courte. Suite à des protestations de la part de la clientèle, quelqu'un derrière le comptoir (présumément le patron) aurait dit, en anglais, qu'il "se foutait des tapettes".

Depuis plus de dix ans, la clientèle du soir du Peel Pub est presque exclusivement homosexuelle! Les règlements quant au vêtement ou au comportement ont toujours été plus stricts pour les clients du soir que pour les hommes d'affaires du jour.

Rimouski: L'affaire du Zodiac

Le Berdache de septembre (n° 3) avait parlé de cette affaire: on avait empêché à deux hommes de danser ensemble à la discothèque Le Zodiac de Rimouski.

La Commission des droits et libertés de la personne, saisie de cette affaire a retenu trois violations de la Charte des droits (art. 10 et 15); cependant elle a estimé que cette affaire n'était pas suffisamment importante pour justifier des réparations exemplaires de la part du contrevenant (le Zodiac).

En ce qui nous concerne, nous considérons cette affaire comme importante et nous vous proposons d'envoyer la lettre qui suit. La Commission des droits et libertés de la personne recevra votre lettre de manière confidentielle. Ne sous-estimez pas l'importance et le poids que votre lettre peut avoir.

CONFIDENTIEL

Commissaires de la
Commission de droits et libertés
de la personne du Québec
1279 ouest, Charest, 7e étage,
QUEBEC G1N 4K7

Mesdames / Messieurs
les Commissaires,

J'ai pris connaissance par les média écrits et parlés de l'incident survenu à la discothèque le Zodiac de Rimouski où deux personnes se sont vues privées de leur droit de danser ensemble et menacées d'expulsion.

Dans mon esprit, il ne fait aucun doute que si on se met à interdire des comportements aussi inoffensifs sur des bas plus qu'arbitraires, il y a tout lieu d'envisager dans l'immédiat qu'on interdira, pratiquement, l'accès à d'autres services.

Cet événement m'apparaître donc *très important* dans les conséquences pratiques qui peuvent en découler si des sanctions trop faibles sont imposées aux propriétaires du Zodiac. Il me semble donc que des mesures exemplaires devraient être édictées aux contrevenants en vue d'enrayer dès maintenant ce genre de discrimination illicite fondée sur le sexe et l'orientation sexuelle.

Bien à vous,

On peut se procurer la revue *Masques* dans les libraires suivantes:
Montréal: **L'Androgyne, Priape, Québec-Amériques**
Québec: **Pantoute**

Gay and Lesbian arts festival

Le titre est sonore; j'imagine que l'intention l'était même si le spectateur-voyeur que je suis est resté quelque peu sur sa faim. Ce sont les "Lesbian and gay friends" de l'Université Concordia qui organisaient cela, il y a un mois (17-20 octobre).

Mise sur pied difficile, m'a dit Oscar Machado, l'un des organisateurs. Des réponses éparses, qui ont tardé à se manifester, ce dont le "Festival" a souffert. En définitive: dix-huit artistes ont exposé tableaux, dessins, photos; des films, un concert. Des kiosques d'information (Dignity; Integrity, Naches; Transexuels du Canada); la librairie Androgyne. Personne ne s'est présenté du côté francophone, a déploré Oscar.

Le but: "sensibiliser-communiquer". Je suis, ici, partagé entre ce que j'ai éprouvé d'une part et ce que les organisateurs, dont c'était la première tentative du genre, ont cherché à faire, d'autre part. J'ai trouvé que l'exposition d'oeuvres d'art inspirait peu, en général. Mais aussi, quelle oeuvre d'art cherchais-je?" Pour reprendre une question à la mode: "Y a-t-il un art homosexuel?" C'est pour moi une fausse question, mais dans la mesure où les réactions ont été diverses, ("Y a pas d'pornographie?" ou, "Pourquoi avez-vous besoin de dire que vous êtes gais?") tout cela était loin d'être inutile et a probablement atteint son but, en partie au moins car le public visé était, en premier lieu, la communauté de l'université.

Les films n'offraient guère plus; non que ce fût mauvais, mais c'était lent et maladroit. Mis à part "Comedy in six unnatural acts", un film lesbien, cela manquait gravement d'humour. Les gais sont tristes; les lesbiennes rient et dansent! Cela m'a frappé. Ces images-là me signalent que nous avons, hommes dits gais, à apprendre quelque chose là. (La même chose était encore plus évidente à Washington, lors de la marche. Les lesbiennes me paraissaient plus "libérées" que les hommes, gais ou pas.)

Une mention cependant pour le film japonais "Dead youth" (Le jeune mort). Une autre enfin pour "Word is out". Un long film américain qui est un montage d'entrevues très intéressantes. Des homosexuels et des lesbiennes d'origines diverses relatent, avec beaucoup de présence, ce qu'a été leur vécu.

Quant au concert "Ferron & Heather Bishop", nous du *Berdache*, baissons le front pour en cacher le rouge de la honte: personne parmi nous n'y a assisté! J'en suis marri.

J.C.K.

Calendrier

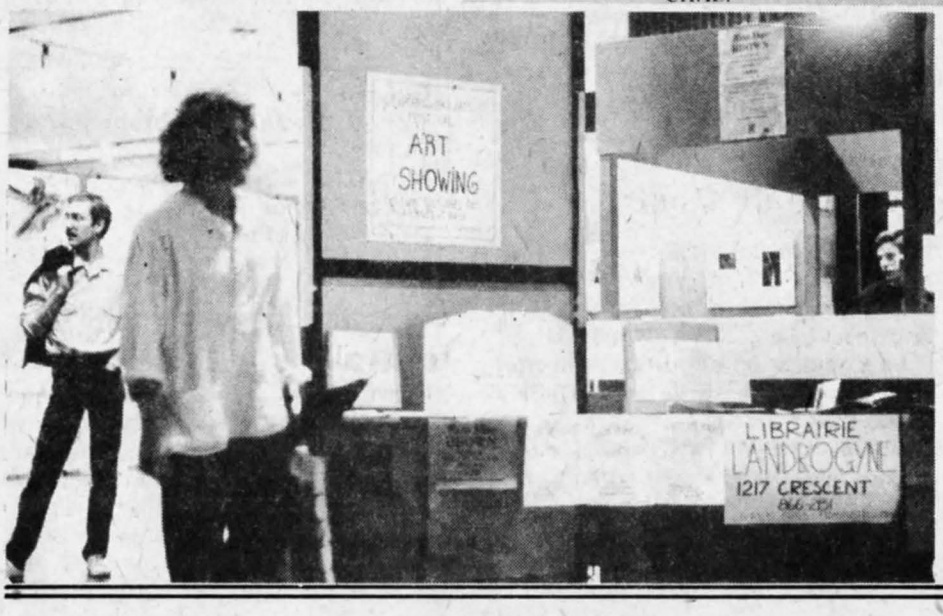
Novembre

(Jusqu'au 23 déc.): *La duchesse de Langeais* de M. Tremblay avec Claude Gai. Aux 4-Saoûls Bar. Lundi-mardi à 21h, vendredi samedi à 23h, dimanche 15h30. Réservations: 845-7277.

(Jusqu'au 15 déc.): *The Boys in the Band.* Studio des Acteurs, Inc. 7050 Av. Victoria, Montréal, salle 210. Tél.: 342-4591. Tous les vendredis et samedis à 20h30.

16: *Naches.* Pour connaître les lieux des activités, appeler: 488-0849. 20h30 Séance d'information sur la Souveraineté-Association par un membre du Parti Québecois.

17: CHAL *(Centre homophile d'aide et de libération)* 175, Prince-Édouard, Québec. Tél.: 525-4997. Séance d'information relative au concours de Monsieur et Mademoiselle CHAL.



20: *Cinéma Répertoire:* «Pourquoi Pas?», film de Coline Serreau.

20 et 22: ADGQ *(Association pour les droits de la communauté gaie du Québec)* Tél.: 843-8671. 6ième Congrés d'orientation. Collège Dawson, 485, McGill, 6ième étage, Montréal, à 19h30.

21: *Gay Social Service Project.* 5, Weredale Park, Westmount, Tél.: 931-8668. 19h30: Discussion sur un thème choisi par les participants.

22: *Lesbian and Gay Friends of Concordia.* 1455, boul. de Maisonneuve ouest, Montréal. Tél.: 937-0200. Salle H-505-1 à 16h: Film.

23: *Lesbian and Gay Friends of Concordia.* «Coffee House» au salon Simone de Beauvoir. (Heure à préciser.)

23, 24 et 25: *Cinéma Ouimetoscope.* 1204, rue Sainte-Catherine est, Montréal. «Au-delà du Bien et du Mal».

24: *Naches*—5ième anniversaire de Naches. Auberge Marie Galante, 1488, Alexandre-de-Sève, Montréal à 19h30: «Gayla».

25: CHAL: La Sainte-Catherine.

26: *Cinéma V.* 5560, rue Sherbrooke ouest, Montréal. «Death in Venice».

28: *Gay Social Service Project* à 19h30: Discussion.

29: *Lesbian and Gay Friends of Concordia* à 16h: discussion. (Salle H-505-1.)

29: *Cinéma V.* «The Music Lovers».

30: *Lesbian and Gay Friends of Concordia* Salle H-651, de 20h à 23h: Dégustation de vins et fromages.

30: *Naches* à 20h30: Service religieux du Sabbat. à 21h15: Activité à déterminer.

Décembre

1er: *CHAL:* Bal des Neiges.

1er: *Cinéma Ouimetoscope:* «Pourquoi Pas?»
Radio-Canada, à 0h18
"L'homme que je suis", version français du film "The Naked Civil Servant", autobiographe de Quentin Crisp.

5: *Gay Social Service Project.* à 19h30: Discussion.

7: *Association communautaire homosexuelle de l'université de Montréal (ACHUM).* Centre communautaire de l'U. de M., local B-2405. 2332, Boul. Édouard-Montpetit, Montréal. de 20h30 à 2h: Danse gaie.

9: *Naches.* Brunch avec le rabbin Ronald Aigen qui dicutera de l'homosexualité et du Reconstructionnisme à midi. $3.00.

12: *Gay Social Service Project.* à 19h30: «Les gais et la loi 88» (avec une personne-ressource invitée).

du 14 au 16: *Lesbian and Gay Friends of Concordia* Week-end à Lacolle.

19: *Gay Social Service Project* à 19h30: Activité sociale des fêtes.

24: *CHAL:* Réveillon de Noël

31: *CHAL:* Fin de l'année 1979.

Canada

Rapport fédéral décevant

La Commission canadienne des droits de la personne vient de rendre publique une étude sur l'orientation sexuelle comme motif de discrimination. On sait que la loi fédérale ne protège pas les homosexuels et lesbiennes et que la Commission voudrait voir les termes "orientation sexuelle" inclus dans la Loi canadienne sur les droits de la personne. La recherche effectuée par Marjorie Ward, de l'université Carleton, doit ni plus ni moins lancer le débat sur cette question; les commissaires en ont déjà discuté et la Commission doit poursuivre ses consultations, notamment avec les institutions les plus en cause et le public en général.

Il est à espérer que le débat ne se limitera pas au contenu du rapport Ward, car il risquerait de devenir stérile en peu de temps. En un mot, le rapport ne nous apprend rien de neuf et ne réussit même pas à illustrer les diverses formes de discrimination dont les homosexuels et lesbiennes font l'objet. Aucun cas n'est documenté dans cette étude et Dieu sait que les exemples ne manquent pas. On ne sait si c'est par souci d'objectivité mais la recherchiste a tenu à consulter non seulement les autorités en place mais également les militants du mouvement de libération gaie. Or, seuls des homosexuels et lesbiennes de Toronto, Ottawa et Montréal ont été approchés; l'Ouest et les Maritimes sont royalement oubliés. Les discussions avec la Coalition canadienne pour les droits des lesbiennes et des gais ne sauraient compenser ce manque de consultation régionale.

Dans un premier chapitre, le rapport se penche sur l'étiologie et l'incidence de l'homosexualité. Les données du docteur Kinsey sont de nouveau étalées, ainsi que celles de ses successeurs, dont Paul Gebbard pour qui 9,13% de la population est exclusivement ou plus qu'occasionnellement homosexuelle. On note, au passage, qu'il n'existe aucune théorie universelle pour expliquer l'hétérosexualité ou l'homosexualité. Pour une fois la question est bien posée!

Le second chapitre porte sur la discrimination institutionnalisée. Cette partie du rapport aurait dû en principe s'attaquer au noeud du problème; il est, au contraire, tombé dans la banalité et la superficialité. L'analyse de cas précis n'y figure pas; la revue des lois discriminatoires se fait en moins de trois pages; le bref coup d'oeil sur la répression policière se limite à des incidents torontois; la position de l'Eglise est résumée en quatre ou cinq énoncés de charité chrétienne, sans aucun commentaire de fond. C'est au volet des attitudes publiques qu'on a droit à un brin d'analyse. Les données de certains sondages en 1977 sont rappelées: 52% des Canadiens en faveur de l'inclusion des termes "orientation sexuelle" dans la loi canadienne; 70% des Canadiens ne croient pas qu'un acte homosexuel est criminel lorsque consenti et en privé. Un sondage de la Commission révèle, pour sa part, que 68% des Canadiens considèrent que les qualifications professionnelles ont préséance sur l'orientation sexuelle. Il se dégage de tout cela, au dire de l'auteur du rapport, une certaine ambivalence: "attitude plus favorable lorsqu'il s'agit d'égalité des chances, attitude moins favorable lorsqu'il s'agit de comportement sexuel". Un dernier point est soulevé dans ce chapitre sur la discrimination institutionnalisée, à savoir la politique d'exclusion si chère à la G.R.C. et aux Forces armées; c'est dans ces milieux que l'homophobie est la plus ancrée et qu'il y a le plus de résistance face à l'embauche d'homosexuels.

Le troisième chapitre s'annonçait intéressant, surtout que peu de rapports gouvernementaux s'attardent au "mouvement de libération homosexuelle". Peine perdue, ce fut encore la déception. L'auteur note d'abord que la décriminalisation de l'homosexualité, en 1969, a eu l'effet d'un vent d'optimisme et que l'amendement au Code criminel a ni plus ni moins ouvert la voie à l'organisation homosexuelle en terre canadienne. C'est donner vraiment trop de crédit à une loi si farouchement dénoncée par le mouvement de libération gaie. La lutte universelle pour les droits de la personne, la contestation étudiante d'alors et les efforts du mouvement des femmes ont certes eu plus de poids que le Bill Omnibus. Si l'auteur parle un peu de fierté gaie dans ce chapitre, il est aussi largement fait mention de "problèmes et difficultés psychologiques"; on y mentionne même que le taux d'alcoolisme s'élève à environ 25% chez les homosexuels, soit trois ou quatre fois celui de l'ensemble des adultes américains. En parlant de services offerts aux gais et lesbiennes, le rapport affirme que seul le Ville Marie Gay Social Services Project est à caractère professionnel; le reste du Canada, lit-on, se contente de bénévoles. Une meilleure consultation à Toronto et Vancouver aurait prouvé le contraire; et que dire du Service d'éducation et de consultation sur l'homosexualité, dont le responsable fut interviewé par l'auteur du rapport? Un dernier aspect traité dans ce chapitre est enfin plus positif; il s'agit du radicalisme affiché par le mouvement de libération gaie. On y mentionne que la répression policière à Montréal (nettoyage pré-olympique et descente au "Truxx") a conduit à la création du C.H.A.R., puis de l'A.D.G.Q., à une riposte publique, à une confrontation avec le gouvernement et, enfin, à la Loi 88. Au moins le rapport se termine sur une note un peu plus gaie!

Au chapitre des recommandations, il y a beaucoup de bonne volonté: forcer un débat public sur la question, notamment auprès de la G.R.C. et de l'armée; travailler de concert avec les groupes gais; étudier les précédents dans d'autres pays; renseigner le public de façon à détruire les mythes au sujet de l'homosexualité, etc. La conclusion majeure du rapport, tel un écho tout au long de l'étude, est ont ne peut plus persistante: une modification de fond dans les attitudes est d'abord nécessaire pour enrayer l'homophobie dans nombre d'institutions. Tant et aussi longtemps que les Canadiens et leurs institutions demeureront homophobes, il y a peu de chance que la Commission réussisse à faire inclure orientation sexuelle dans la Loi canadienne sur les droits de la personne.

Une telle conclusion n'étonne pas puisque le rapport tout entier ne s'est préoccupé que des perceptions des uns et des autres, de l'Etat et de l'Eglise, du psychologue et de l'homme de la rue. Il est vrai que l'étude visait au départ à déterminer le climat social qui entourerait le débat sur la question de l'orientation sexuelle si un tel débat devait être suscité par la Commission. On peut douter d'une telle approche et croire que l'étude effectuée pour le compte de la Commission canadienne des droits de la personne aurait eu plus

de mérite à s'attarder aux nombreux cas de discrimination, certains renvoyés aux oubliettes par le système juridique, d'autres toujours devant les tribunaux.

Une analyse des seuls cas de discrimination les plus en vue (Damien, CECM, Vancouver Sun, Truxx, Body Politic et Radio-Canada) aurait suffi pour élaborer une solide argumentation en faveur d'un sérieux débat, peu importe le climat social. A tergiverser sur les opinions publiques on ne convainc personne; il faut citer l'injustice quotidienne dont sont victimes plus de 2,000,000 de citoyens gais et citoyennes lesbiennes.

L'intention était peut-être bonne; l'effort était certes louable. Mais le rapport Ward demeure néanmoins décevant pour la communauté gaie qui connaît fort bien les attitudes de la majorité.

P.F.S.

Révision du code criminel

Le ministre fédéral de la Justice, l'honorable Jacques Flynn, prépare actuellement une remise à jour des clauses du code criminel canadien concernant la sexualité. Nul n'ignore en effet qu'il existe encore plusieurs lois qui traitent de façon discriminatoire les homosexuels, le plus souvent de manière très subtile. Par exemple, lors d'une action en divorce, un père homosexuel se verra souvent enlever la garde de ses propres enfants, et même la permission de les voir régulièrement, du simple fait de son homosexualité et non parce qu'il a été un mauvais père au sens de la loi.

De plus, le ministre vise entre autre à réviser la loi du viol de façon à ce qu'une femme puisse être capable d'accuser son époux de viol, le cas échéant, bien sûr. Certains Etats américains ont d'ailleurs déjà légiféré à ce chapitre. Il est intéressant de noter que le ministre souhaite que l'homme, autant que la femme, puisse être protégé par cette nouvelle loi, si elle est adoptée. Le projet de loi sera déposé devant la Chambre des Communes au printemps 1980. Nous en reparlerons sûrement!

S.B.

Un journal trop gai

La Fédération des jeunes canadiens-français (hors Québec) vient de publier son premier journal intitulé *La Portée*. On y retrouve évidemment toute une gamme d'articles sur la francophonie d'est en ouest, sur l'éducation, les arts, la politique et les droits de la personne. Ce n'est pas tout; les pages du journal sont truffées de petites notes gaies, de citations pour la plupart tirées du livre *Les homosexuels s'organisent*. On ne compte pas moins de cinq entrefilets à contenu gai, dont une note extraite du *Berdache*. Le rédacteur du journal est un jeune Acadien, Jean-Pierre McLaughlin, à qui la Fédération a demandé d'écrire les textes et à qui le responsable de la mise en page a demandé d'écrire les textes et à qui le responsable de la mise en pages a demandé des brèves notes pour insérer ici et là dans les pages de *La Portée*. Jean-Pierre lui a apporté toutes sortes de textes, les uns gais les autres portant sur divers sujets reliés à la francophonie. A-t-il voulu porter l'étendard gai? S'est-il laissé emporter? Toujours est-il que plusieurs associations provinciales membres de la Fédération refusent ou hésitent encore à diffuser le journal sur leur territoire en raison de son contenu gai. Les groupes de l'ouest demeurent, semble-t-il, les plus réticents. Direction-jeunesse (Ontario) est allée de l'avant et n'a pas rencontré de réaction négative. Certains étudiants franco-ontariens, après lecture du document, ont même proposé des discussions en groupe sur l'homosexualité. Le journal en est à son premier numéro et on a tout lieu de croire que la prochaine édition n'aura rien de gai. Il serait toutefois souhaitable d'y trouver un solide article sur les droits de la jeunesse gaie; un tel texte aurait plus de portée que des entrefilets déplacés de leur contexte. Qui sait, le journal remporterait peut-être plus de succès auprès des 30,000 jeunes gais francophones hors Québec.

P.F.S.
Ottawa

Gais mieux acceptés que les contestataires

Selon une étude de la Commission canadienne des droits de la personne publiée récemment, la tolérance envers l'homosexualité est plus répandue au Canada que la tolérance envers des opinions politiques divergentes.

L'étude ajoute que l'acceptation de la discrimination d'ordre politique et le refus de la discrimination d'ordre homosexuel croissent avec le revenu familial et le niveau d'éducation.

Quelque 2,000 adultes anglophones et francophones habitant 116 localités ont été interogés pour cette étude.

Quant à la tolérance, on a proposé aux personnes interrogées des situations touchant entre autre les opinions politiques et l'homosexualité.

A la question de savoir si une femme appartenant à un parti d'opposition radical devrait être inadmissible à un poste de fonctionnaire, 47% des gens interviewés ont répondu oui, 44% non et 9% indifférents ou n'ont pas répondu.

Un homosexuel déclaré avec un curriculum vitae supérieur pourrait-il être embauché dans le service de sécurité de la Gendarmerie royale du Canada? 68% sont d'accord, 25% y sont opposés et 7% n'ont pas donné leur opinion.

L'accord avec l'embauche d'un homosexuel par la G.R.C. passe de 60% chez les moins de $8,000 par an à 75% chez les plus de $24,000.

Présentement, la Commission canadienne ne protège pas les homosexuels contre la discrimination comme le fait la Commission québécoise. Ce sondage convaincra-t-il le gouvernement canadien d'amender la Charte canadienne des droits de la personne en ce sens?

1217 rue Crescent, Montréal
866-2131
de 11h à 18h
(21h les jeudis et vendredis)

Librairie L'ANDROGYNE

Ecrits homosexuels, ouvrages de psychologie radicale
Livres féministes et pour lesbiennes. Livres non sexistes pour enfants.

Escompte de 10% pour les membres de l'ADGQ sur présentation de leur carte de membre.

Une censure de messages haineux

(The Body Politic)

Un tribunal spécial mis sur pied par la Commission canadienne des droits de la personne a ordonné à l'organisation d'extrême-droite Western Guard Party d'arrêter de transmettre des messages téléphoniques incitant au racisme et aux attitudes anti-religieuses. Les messages n'en continuent pas moins et le Western Guard se plaint de "s'être fait refuser le droit de parler de la race et de la religion de certaines personnes".

Dans une décision de 43 pages rendue le 22 août, le premier tribunal du genre à être mis sur pied par la Charte canadienne des droits de la personne a caractérisé les messages du Western Guard comme "cruels et répugnants" et "visant à générer la haine et le mépris contre les juifs".

Selon la Charte canadienne des droits de la personne ces messages téléphoniques incitant à la haine contre les groupes minoritaires sont illégaux au Canada. Il est à noter que les messages du même genre incitant à la haine contre les femmes et les gais ne sont pas prohibés par la législation.

Plus rien pour *Body Politic*

(Productions 88)

La direction du Conseil des arts de l'Ontario a refusé un octroi de $1,000. au journal de libération gai, *The Body Politic*, et ce malgré les recommandations de ses conseillers. Le journal a déjà reçu des octrois du conseil dans le passé. Toutefois la police de Toronto, suite à une invraisemblable descente contre le journal, l'a accusé d'avoir distribué du matériel indécent et immoral par la poste, accusation dont le journal a été acquitté devant les tribunaux de première instance. Toutefois, la Couronne a décidé de porter le jugement en appel. Tout en reconnaissant qu'une personne doit être reconnue innocente tant qu'elle n'est pas trouvée coupable, le ministre de la Culture ontarienne, Reuben Baetz, a dit que le Conseil aurait manqué de sensibilité en octroyant alors des sommes à un journal qui était devant les tribunaux. Pour justifier son refus, le Conseil a invoqué que l'octroi ne serait pas "dans le meilleur intérêt des arts en Ontario, et que le journal devrait s'autofinancer". Il a refusé de donner d'autres explications.

Nouveau groupe gai dans la ville reine

(Productions 88)

A Toronto, un nouveau groupe gai vient de voir le jour, il s'agit de l'Association des électeurs gais dont le président, Tom Warner, croit que la communauté homosexuelle doit devenir politiquement impliquée si elle veut gagner sa bataille contre les préjugés institutionnalisés; ce genre d'activisme est sûrement le seul moyen, d'après lui, d'obtenir les droits que nous demandons. Il fait remarquer que Toronto compte environ 200,000 lesbiennes et gais, ce qui en fait un des plus importants groupes minoritaires. Le but de l'Association n'est pas d'obtenir l'approbation d'une sexualité mais plutôt d'interdire la discrimination contre qui que ce soit sur la base de son orientation sexuelle.

Un an de prison

(Productions 88)

Il y a quelques semaines, Richard Malone, l'ancien rédacteur du *Winnipeg Free Press*, était reconnu coupable de grossière indécence à l'égard de deux garçons de 15 et 17 ans. Au cours du procès, il avait été reconnu que le garçon de 15 ans était un prostitué habituel et que celui de 17 ans, au moment de l'arrestation, tentait de déshabiller l'adulte contre le gré de ce dernier. De plus, le juge avait reconnu que si les mineurs avaient été des filles, plutôt que des garçons, c'est-à-dire si monsieur Malone avait été hétérosexuel plutôt qu'homosexuel, ce dernier aurait été certainement acquitté. Pourtant, après déliberation, le juge vient de le condamner à un an de prison.

Contac-T-nous !

Par la présente, je viens vous informer qu'il existe maintenant un projet conjoint du C.L.S.C. (Centre local de services communautaires) Centre-ville et du D.S.C. (Département de santé communautaire) St-Luc. Ce projet, "Contac-T-nous, en est un de renseignements, d'informaion et de références sur les maladies transmises sexuellement. C'est d'abord un service téléphonique qui s'adresse à la population gaie du centre-ville de Montréal. C'est aussi un service confidentiel et non-discriminatoire.

Dix-huit (18) médecins du Centre-ville ont été tout spécialement formés pour répondre aux demandes de notre clientèle. Les services de laboratoire et les médicaments leur sont aussi offerts. N'hésitez pas à nous référer des gens!

Denise La Palme Contac-T-nous
tél: 842-5807

Discrimination professionnelle possible en Ontario

Le 10 septembre dernier, une ligne de piquetage s'est tenue en face de l'hôtel Viscount pour protester contre une campagne de cet établissement qui vise à mettre tous les employés gais à la porte. Jim Davis et Harold Desmarais, récemment congédiés par M. Bresnyak, le gérant de l'hôtel, participaient à ce piquetage. Bresnyak a clairement dit au représentant international du Syndicat des employés d'hôtel et de restaurant, Tom Rees, qu'il "s'était débarrassé d'une tapette", et que ça ne s'arrêterait pas là.

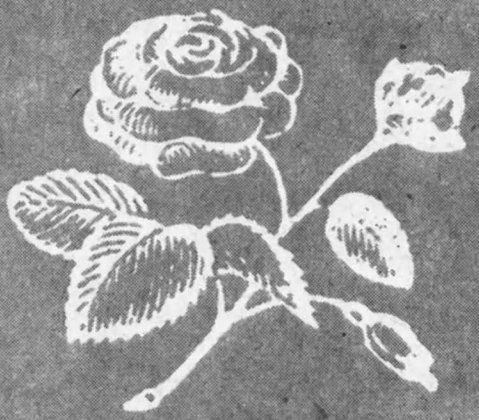
Consultation sur rendez-vous
(514) 523-9463

Alain Bouchard
Psychologue

Difficultés en rapport
avec l'homosexualité

LA ROSE ROUGE

1160 MACKAY



OUVERTURE OFFICIELLE
LES 26 ET 27 NOVEMBRE

BUFFET GRATUIT
PUNCH OFFERT

EN VEDETTE JANY KELL

Pianiste attitré : Réjean Tremblay

SPECTACLES DU MERCREDI AU DIMANCHE
A PARTIR DE 22 HEURES

LA ROSE ROUGE,
1160 Mac Kay

est ouverte tous les jours de 19H à 3H

U.S.A.

La gonorrhée vaincue?

Le docteur Charles Brinton, de l'université de Pittsburg, croit avoir mis au point un vaccin contre la gonorrhée, la maladie vénérienne la plus répandue en Amérique du Nord. Dans un premier test sur 135 hommes volontaires qui après avoir été vaccinés ont été contaminés en laboratoire par un type précis de gonorrhée, connu comme pouvant être traité par les antibiotiques si besoin était, a trouvé que ses sujets manifestaient une immunité presque totale. Aucune femme n'a été soumise à ce stade-ci de l'expérience à cause des complications que la maladie peut entraîner chez elle, ainsi que la plus grande difficulté de déceler la maladie dès son début, chez la femme. Plusieurs années d'expérimentation additionnelle seront requises avant que ce produit soit commercialement disponible.

Les lettres d'amour d'Eleanor

(Productions 88)

Pendant 30 ans, madame Eleanor Roosevelt, épouse de l'ancien président des Etats-Unis Franklin D. Roosevelt, a entretenu une relation amoureuse secrète avec une autre femme. Cette femme, mademoiselle Lorena Hicock, avait fait la connaissance de madame Roosevelt en 1932, alors qu'en tant que journaliste elle avait été chargée de faire un reportage sur l'épouse de celui qui allait devenir président. Cette relation d'affaire est rapidement devenue intime: lorsque séparées, les deux lesbiennes s'écrivaient presque à tous les jours, quelquefois deux fois par jour. En tout, plus de 3000 lettres en 30 ans, conservées par mademoiselle Hicock et données par elle à la Bibliothèque Roosevelt à la condition qu'elles ne soient ouvertes que dix ans après son décès. Ce ne fut que l'an dernier que ces lettres sont devenues accessibles, révélant une autre tragédie d'êtres humains obligés de cacher et de camoufler leurs sentiments pour ne pas choquer les supposés bien-pensants.

Jean-Paul II et la question homosexuelle

Guy Ménard

Lors de son récent voyage aux Etats-Unis où il a soulevé l'enthousiasme des foules et reçu un accueil sans précédent, le pape Jean-Paul II a prononcé un certain nombre de discours importants. Devant plusieurs milliers de religieuses réunies à Washington, il a clairement réaffirmé que l'Eglise n'entendait pas admettre les femmes à la prêtrise. Aux évêques américains rassemblés à Chicago, il a par ailleurs rappelé avec fermeté certaines positions officielles de l'Eglise, notamment en matière de morale: refus de l'avortement, de la contraception, de l'euthanasie, etc. En ce qui concerne l'*homosexualité*, Jean-Paul II s'est contenté de rappeler la position que le Vatican, il y a quelques années, avait formulée: il faut faire une distinction entre *tendance* et *activité* homosexuelle. Si la première n'est pas, en elle-même, un "péché" (il s'agirait plutôt d'une "maladie" ou, tout au moins, d'une "anomalie" sérieuse), toute activité homosexuelle serait profonde et largement inchangeable. (Cf., à ce sujet, le dossier dans le No 4 du *Berdache*).

* * *



Sur la question de l'homosexualité comme sur beaucoup d'autres, plusieurs ont été déçus de voir le nouveau pape maintenir une attitude aussi conservatrice et aussi rigide: déception sans doute accentuée par l'enthousiasme que la personnalité de Jean-Paul II avait, justement, suscitée. "Dans l'Eglise, auront déjà conclu d'autres, plus ça change, plus c'et pareil... Même avec un pape qui fait du jogging!..." Et, certes, les premiers mois du pontificat de Jean-Paul II n'ont pas nourri l'espoir de ceux qui, notamment dans le monde gai, en attendaient des changements spectaculaires ou, au moins, des ouvertures significatives.

Paradoxalement, certains observateurs ont cru voir là quelque chose qui, à plus long terme, pourrait en fin de compte se révéler plus positif qu'il n'y paraît à première vue. Il se peut, tout d'abord, que le conservatisme de Jean-Paul II en amène plusieurs à plus de réalisme: si des changements d'envergure doivent se produire dans l'Eglise, ce n'est sans doute pas de la décision d'un pape—si "populaire" soit-il!—qu'il y a lieu de les attendre, mais bien plutôt de ceux et celles qui, à la base, travaillent et luttent pour les faire advenir. Et, à cet égard, le voyage américain de Jean-Paul II a été marqué par des événements très significatifs: des femmes catholiques, des religieuses et même la présidente de la conférence des religieuses américaines (soeur Theresa Kane) ont clairement fait savoir au pape qu'elles n'étaient pas d'accord avec la place de second plan assignée aux femmes à l'intérieur de l'Eglise. Impensables il y a quelques années à peine, ces gestes sont révélateurs d'une transformation profonde en train de s'opérer à la base même de l'Eglise.

S'il est clair que le mouvement gai, au

sein de l'Eglise, n'a pas encore l'ampleur de celui des femmes, on peut néanmoins penser que son action, à plus long terme, pourrait lui aussi finir par avoir un impact analoge. Il faut certes être réaliste: il reste encore beaucoup de chemin à faire (non seulement du côté de l'Eglise "officielle", mais chez les catholiques gais eux-mêmes, dont les regroupements et les actions restent encore, à bien des égards, beaucoup plus timides et discrets que ceux des féministes, n'étant pas toujours très branchés sur le mouvement de libération gaie). Certains, pourtant, voyant le succès remporté par Jean-Paul II auprès des masses, resteront malgré tout fort pessimistes quant à possibilité de voir survenir dans l'Eglise d'importants changements d'attitude sur un tas de questions controversées (et notamment celle de homosexualité). Ici encore, l'analyse gagne sans doute à être approfondie. Des observteurs ont également fait remarquer que si les foules (américaines) ont effectivement manifesté beaucoup d'enthousiasme envers la *personnalité* de Jean-Paul II (des jeunes lui ont même offert des jeans et un t-shirt...), elles ont en revanche porté assez peu attention au contenu même de son discours. (On sait déjà, par exemple, qu'une majorité de catholiques américains—et ceci vaut sans doute aussi pour le Québec et le Canada—tout en restant fidèles à leurs convictions et tout en acclamant Jean-Paul II, n'en ont pas moins pris d'importantes distances par rapports à certains enseignements officiels de l'Eglise (en matière de contraception et de divorce, notamment). La base, ici encore, semble évoluer. Sans éclats et sans schismes, mais d'une manière significative.

Il se pourrait, de plus, que la personnalité même du nouveau pape fournisse un bon exemple du principe de MacLuhan selon lequel c'est au fond le medium qui est le message: il se pourrait ainsi qu'à long terme, l'image d'un pape extérieurement moins lointain et moins constipé, plus dynamique et plus incarné, finisse par avoir plus d'impact que le contenu même de ses enseignements. On pourrait alors être témoin d'une certaine "démystificaiton" de la papauté et de son enseignement officiel et, par voie de conséquence, d'une plus grande ouverture de l'Eglise sur nombre de questions actuelles, y compris celle de l'homosexualité.

Le monde

Nouveau son de cloche

Parmi les Eglises chrétiennes, il n'y a pas que la catholique romaine qui s'intéresse aux personnes homosexuelles. Après les déclarations nettement sexistes et homophobes de Karol Wojtyla, alias Jean-Paul II, c'est au tour de l'Eglise anglicane d'Angleterre, qui compte 65 millions de membres, de se préoccuper des personnes homosexuelles. Cette Eglise vient de rendre public un rapport préparé après cinq ans de travail par deux évêques à la demande du conseil des responsabilités sociales de cette Eglise. Le rapport recommande que l'Eglise reconnaisse qu'il puisse être justifié que deux personnes partagent une relation homosexuelle impliquant l'expression physique de l'amour. Il recommande aussi qu'en Angleterre, l'âge de consentement soit baissé de 21 à 18 ans, que les évêques ne devraient pas refuser d'ordonner un homme prêtre à cause de son homosexualité. Toutefois, un prêtre homosexuel vivant publiquement avec un autre homme devrait offrir sa démission à son évêque; c'est à ce dernier qu'il reviendrait de l'accepter ou de la refuser. Commentant ce rapport, le chef de l'Eglise d'Angleterre, l'archevêque Coggan, de Canterbury, dit que "Dieu prend tous ses enfants en considération, qu'ils soient hétérosexuels ou homosexuels, ou qu'ils soient un peu des deux, ce qui est souvent le cas". Amen.

Retour au Moyen Age en Finlande

(The Body Politic)

Helsinky. Un rapport, accusant le gouvernement finlandais de discrimination à l'égard de sa minorité gaie et de violation de la Charte des droits de la personne de l'ONU a été déposé devant le Comité des droits de la personne de l'ONU à Genève. L'organisation finnoise pour l'égalité sexuelle, affirme dans son rapport, que la loi enlève le droit de parole aux gais finnois de la même manière que l'apartheid sud-africain rend illégal pour les Noirs l'affirmation de leur égalité avec les Blancs. Le comité de l'ONU a déjà condamné de telles lois en Afrique du Sud.

Bien que les actes homosexuels ne sont plus légalement considérés comme actes criminels, il est illégal de discuter publiquement de l'homosexualité, si ce n'est de manière négative. Selon les législateurs les homosexuels doivent sentir que leur orientation est une "déviation pathologique" (l'Eglise luthérienne d'Etat partage ce point de vue) et "la décriminalisation pourrait conduire à des conclusions erronées concernant l'homosexualité".

On a récemment poursuivi en justice la Finnish Broadcasting Company et on l'a censurée parce qu'elle a autorisé un psychiatre à rapporter que l'Association des psychiatres américains a rayé l'homosexualité de sa liste des désordres mentaux. La loi rend même illégale la publication de recherches scientifiques sur l'homosexualité qui ne donnent pas une image négative des gais et des lesbiennes.

Grève contagieuse

(The Body Politic)

Stockholm. Plusieurs gais et plusieurs femmes se sont récemment déclarés malades à leur employeur, en invoquant qu'ils étaient malades en raison d' "homosexualité". Cette protestation a réussi à forcer le Département d'Etat suédois de la santé à enlever de sa classification des maladies, l'homosexualité. De plus, le Département a accepté de détruire tous les dossiers des individus classifiés dans la catégorie "maladie homosexuelle".

Cette protestation a été organisée dans le cadre de la quatrième semaine internationale de la libération gaie qui s'est tenue à Stockholm, la semaine du 31 août, où 1,500 gais et lesbiennes ont manifesté dans les rues du centre-ville. Un groupe gai suédois à but non lucratif, auquel participaient les représentants de cinq organisations politiques, a organisé ces événements.

Le monde

Création du COUARH en France

Après la lettre reçue de Gil Cemiay (Paris) et publiée dans le numéro 4 du *Berdache* nous connaissions l'initiative française de rassembler les différents groupes gais qui ont proliféré dans ce pays, depuis quelques mois. Après l'université homosexuelle de Marseille, plusieurs groupes s'étaient donné rendez-vous les 29 et 30 septembre, pour lancer une campagne nationale contre les interdictions professionnelles des homosexuels et des lesbiennes. Ces groupes ont fondé le C.O.U.A.R.H. (comité d'urgence anti-répression homosexuelle) qui rassemble un très large éventail de tendances du mouvement, dans une structure qui semble assez proche de celles de la C.C.D.L.G. (Coalition canadienne pour les droits des lesbiennes et gais) et du R.N.L.G.Q. (Regroupement national des lesbiennes et gais du Québec).

Jean Boyer du collectif *Masques* nous a fait part des objectifs du C.O.U.A.R.H que nous reproduisons ici, partiellement.

L'objectif premier est de sensibiliser la masse des homosexuels et lesbiennes aux brimades, dans le cadre du travail, aux licenciements, aux interdictions professionnelles de fait dont ils et elles sont fréquemment victimes. Cette campagne en direction des homos sera combinée avec d'autres initiatives comme un répondeur téléphonique, Homo-Secours, un réseau téléphonique national pour des réponses au tac-au-tac et, peut-être, un collectif d'avocats et de juristes, suivie de campagnes ultérieures. Il s'agit de commencer à rompre avec l'atomisation, la peur, la culpabilisation qui sont le lot quotidien des homos, de leur permettre de prendre conscience de la manière dont la société les écrase. Il faut que beaucoup comprennent qu'il s'agit bien là d'un problème politique, qu'ils et elles doivent s'organiser, lutter pour conquérir les libertés et les droits qui doivent être les leurs. (...)

Si l'intervention en direction des homos est privilégiée, le C.O.U.A.R.H. va rechercher la soutien le plus large possible des organisations politiques, syndicales et démocratiques. (...)

La réunion du week-end, la création du C.O.U.A.R.H., sa volonté d'ouverture en direction de toutes les organisations homosexuelles et du mouvement ouvrier et démocratique, la campagne qui commence, confirment les conclusions de Marseille: un "tournant" a été pris par les groupes, mais pour organiser des campagnes qui soient un minimum coordonnées nationalement sur le thème des droits démocratiques des homos et des lesbiennes. (...)

L'année 1979 serait alors à marquer d'une pierre blanche dans notre histoire...

Une pétition, dont nous reproduisons le texte en encadré ci-dessous a été préparé par le C.O.U.A.R.H., et a pu déjà être signée par de très nombreuses, personnalités françaises de la politique, des lettres, du spectacle, etc. Parmi ces personnalités, nous en relevons arbitrairement quelques-unes plus connues des Québécois:

Pétition

A l'heure où les déclarations en faveur des droits de l'homme, contre le racisme, pour les libertés, se multiplient et que personne ne peut plus admettre que des individus soient chassés de leur emploi à cause de leur race, leur religion, leur sexe (loi du 11 juillet 1975), les homosexuels et les lesbiennes subissent toujours en France une véritable persécution dans le travail. Chaque année, des milliers d'entre eux sont licenciés, font l'objet de chantage de la part de leur employeur à cause de leur orientation sexuelle (en particulier dans la Fonction publique en vertu de l'article 16, alinéa 2, titre II, du Code, relatif à la bonne moralité). Les signataires exigent la fin de toute discrimination à l'égard des homosexuels et des lesbiennes et demandent l'extension et l'application de la loi du 11 juillet 1975 à l'orientation sexuelle.

Quelques unes des signatures:

Jean-Paul Aron,
Jean-Louis Barrault,
Simone de Beauvoir,
Marie Cardinal,
Copi,
Costa-Gavras,
Jacques Derrida,
Françoise D'Eaubonne,
Dominique Fernandez,
Michel Foucault,
Félix Guattari,
Daniel Guérin,
Guy Hocquenhem,
Alain Krivine,
Collette Magnu,
Elula Perrin,
Catherine Sauvage,
René Schérer,
Philippe Sollers,
Francesca Solleville,
Catherine Valabrèque.



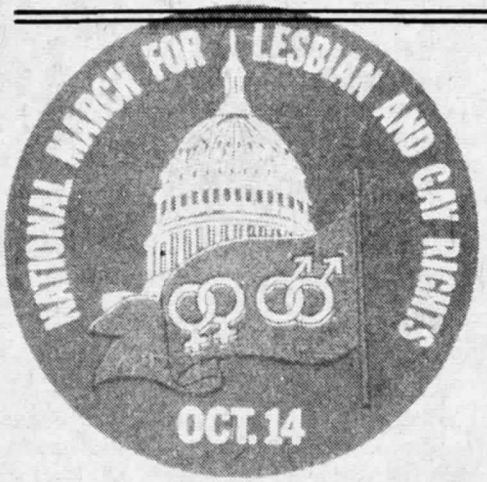
Aix c'est fou, Mouvance c'est chic!

La ville d'Aix en Provence accueille comme on le sait, une sympathique initiative militante: l'*Association Mouvance Folle-Lesbienne*. Ce groupe semble être issu du défunt G.L.H. d'Aix (Groupe de libération homosexuel) qui avait proposé en 1977, une liste aux élections municipales. Mouvance récidive cette année en présentant un/une candidat/candidate "championne de fantaisie", Paula Méridien, aux élections des 21 et 28 octobre. Nous lui souhaitons bonne chance.

Dans son tract électoral, Paula et Mouvance présentent les grands thèmes de leurs revendications: Mouvance est une expression du mouvement homosexuel, qui suppose une exigence de féminité (répondant ainsi à celle de masculinité qu'a pris le mouvement jusqu'à présent), féminité non seulement d'apparence, mais d'être. Pour cet organisme, les conceptions de l'homme et de la femme n'ont plus rien à voir avec les sexes biologiques. On aura compris que la société idéale est une société sans sexe et sans classes, une société "folle-lesbienne" où chacun pourrait se vêtir comme il l'entendrait, "où les paillettes échapperaient à la fête et seraient rendues au quotidien".

Mouvance poursuit également une exigence culturelle. Il s'agirait de prendre en compte les effets de cette intéressante hypothèse: "Deux femmes entre elles, deux folles entre elles, deux hommes entre eux, sont des révolutions permanentes quand leurs rapports sont assumés en dehors de toute culpabilité! Donc l'association cherche à créer le lien (physique, affectif et sensible) où la population homosexuelle pourrait vivre dans une ambiance qui lui serait propre, en dehors des justifications contraignantes. Ce programme est certes séduisant et peut-être un local (au moins) sera trouvé grâce à cette campagne: c'est la première et la plus modeste d'une revendication qui se dessine comme une véritable "révolution culturelle".

La marche gaie sur Washington du 14 octobre 1979



A un moment donné de leur histoire, les mouvements contestataires et les minorités ethniques des Etats-Unis se doivent d'organiser une marche nationale sur Washington de même que les sidérurgistes lorrains et les agriculteurs "montent" à Paris pour se faire entendre. Tour à tour, les syndicalistes, les Noirs, les adversaires de la guerre du Viêt-Nam, les femmes, les anti-nucléaires se sont rassemblés autour du phallique obélisque de Washington à mi-chemin entre la Maison Blanche et le Congrès. La marche du 14 octobre 1979 pour les droits des gais et des lesbiennes (celles-ci entendent de plus en plus ici se distinguer des hommes en insistant sur la spécificité du terme "lesbienne" et en réservant aux hommes le terme de "gai") — la première manifestation organisée à l'échelle nationale par une minorité érotique — entendait célébrer dignement le dixième anniversaire des émeutes new-yorkaises du Stonewall.

Harvey Milk, le premier représentant de la communauté gaie, élu à San Francisco en 1977, et assassiné l'année suivante, avait avancé l'idée d'une manifestation de grande ampleur dans la capitale fédérale pour attirer l'attention des médias sur la discrimination dont les gais font l'objet aux Etats-Unis mais aussi dans le monde entier. Après sa mort, sa suggestion a été reprise par les groupes les plus radicaux et par la base du mouvement gai tandis que les principales organisations modérées estimaient que cette initiative était prématurée, coûteuse et inopportune dans le contexte politique américain dominé par le courant conservateur.

Le programme de revendications des organisateurs de la marche pour modéré qu'il était ne réussit pas non plus à faire l'unanimité. Il comportait cinq revendications essentielles; les trois premières étaient d'ordre juridique et visaient l'adoption d'une loi sur les droits civils des gais comparable au Civil Rights Act obtenu en 1964 par les Noirs, la promulgation d'un décret présidentiel proscrivant toute forme de discrimination au sein de l'administration fédérale et de l'Armée et l'abrogation de toutes les lois antisodomie qui figurent encore dans les codes de 27 des 50 Etats de l'Union. La quatrième revendication visait davantage le situation des lesbiennes mères de famille et divorcées — cas à notre connaissance beaucoup plus répandu ici qu'en France ou au Canada — dont le droit d'élever leurs enfants peut être aisément remis en cause devant les tribunaux si elles ne dissimulent pas leur nouvelle orientation sexuelle. Quant à la cinquième revendication officielle, elle a fait froncer les sourcils des organisations gaies modérées puisqu'elle réclame la protection des "jeunes" gais contre toute forme de discrimination, à l'école, dans leur famille et dans leur environnement social en général, thème qui sent le soufre dans le pays d'Anita Bryant et du sénateur Briggs.

Lors des conférences préparatoires de Philadelphie et de Houston, il est apparu que les gais dits du "Tiers Monde" — c'est-à-dire aux Etats-Unis les Noirs, les *Chicanos,* les Portoricains, les Asiatiques et les Indiens — se passionnaient davantage pour l'idée d'une marche nationale que les gais blancs de la classe moyenne. Il fut donc décidé d'organiser à l'occasion de la marche la première Conférence nationale des gais du "Tiers Monde" qui estiment que les organisations gaies traditionnelles ne tiennent pas suffisamment compte de la spécificité des problèmes des gais ethniques, premières victimes de la répression homophobe. Cette Conférence a réuni plusieurs milliers de gais "de couleur" qui ont confronté leur expérience de double discrimination au sein de leur propre ethnie — en tant qu'homosexuels — et au sein du mouvement gai, en raison de leur appartenance à une minorité ethnique. Pour les mêmes raisons, les lesbiennes ont joué pour la première fois dans une manifestation de ce genre un rôle aussi important que les hommes gais grâce au vide créé par l'absence (certain disent le boycott) des grandes organisations dominées par les hommes. Lors de la conférence de Houston, en février 1979, il avait été convenu que la moitié des postes de responsabilité seraient occupés par des femmes et que les gais du Tiers Monde détiendraient au moins le quart des sièges au sein des comités d'organisation de la marche.

De ce fait, la première manifestation nationale gaie nous a paru, comme à tous les observateurs, dominée par les "minorités de la minorité" gaie. Pour la première fois, les lesbiennes, les gais noirs, hispaniques, asiatiques ou indiens, donc les parents pauvres du mouvement gai, ont réussi à tenir le devant de la scène. Ainsi, par exemple, lorsque l'organisation conservatrice des gais républicains californiens (Republicans concerned for individual rights) apprit que la Marche sur Washington intégrerait des revendications féministes et tiers-mondistes au sein du programme gai, elle s'est



complètement désolidarisée de l'organisation de cette marche et a invité ses membres à s'abstenir d'y participer. C'est sans doute pour les mêmes raisons que l'*Advocate*, le principal organe d'information du mouvement gai à l'échelle nationale, animé par des hommes blancs de la classe moyenne, s'est refusé à endosser la Marche sur Washington et, à la veille de cette première manifestation "historique", a consacré sa couverture aux maladies intestinales n'accordant qu'un quart de page à cette manifestation.

Faute de moyens financiers, d'organisateurs efficaces et chevronnés, d'organes d'information populaires, la Marche sur Washington, dépendant pratiquement du "bouche à oreille", était vouée au mieux au demi-échec politique que nous avons constaté. Alors que les orateurs s'évertuaient à vouloir faire croire que 250,000 personnes étaient rassemblées devant eux, nous avons tout lieu de croire que le chiffre de 50 à 75,000 personnes avancé par la presse hétérosexuelle le lendemain, était malheureusement plus proche de la réalité.



Entendons-nous bien: réunir ne serait-ce que 50,000 personnes dans de telles conditions d'improvisation et de pénurie constitue déjà un résultat remarquable. Toutefois, la première marche des gais célébrant le dixième anniversaire de leur mouvement, quelques mois après les émeutes de San Francisco, aurait pu aisément, compte tenu du dynamisme du mouvement gai américain, rassembler dix fois plus de participants si toutes les tendances nationales s'étaient intéressées au projet. Il suffit de rappeler qu'à San Francisco seulement, plus de 150,000 gais participent chaque année à la parade de juin. Le but d'un tel type d'opération est avant tout de sensibiliser l'opinion américaine à l'importance de la minorité qui l'organise. Du point de vue des médias, 75,000 personnes est un chiffre négligeable et le *New York Times* a relégué en page 14 le compte rendu de cette manifestation "d'homosexuels" (car le comité de rédaction de cet équivalent new-yorkais du *Monde* se refuse à employer le terme de "gai"). Pour faire pression sur le Président et les membres du Congrès des Etats-Unis au milieu d'une campagne de réélection, d'une nouvelle crise de Cuba et dans un contexte inflationniste, le mouvement gai se devait de déployer une manifestation de bien plus grande ampleur.

En revanche, un autre aspect de la Marche sur Washington peut présenter à long terme un caractère positif. Le lundi 15 octobre, ses organisateurs ont demandé aux milliers de manifestants qui étaient encore dans la capitale de rencontrer leur représentant au Congrès et d'exercer sur l'élu de leur circonscription une pression collective afin d'obtenir de lui — ou d'elle — un engagement relatif à ses votes futurs dans le domaine des droits des gais. Cette démarche peut surprendre de la part de radicaux — au sens américain — mais elle s'inscrit dans la tradition démocratique du lobbyisme. Cette opération de charme vise à contrecarrer les efforts d'un nouveau lobby, Christian Voice, qui s'est constitué à Washington cette année afin de freiner la libéralisation croissante de la législation en matière de moeurs. Christian Voice prétend influencer déjà une centaine de votes au Congrès lorsque des propositions de loi sont déposées en matière d'avortement, de pornographie, de prostitution et de droits des gais. Christian Voice se fait également l'avocat de la peine de mort et s'oppose énergiquement à l'adoption de l'Equal Rights Amendment relatif à l'égalité des droits des femmes. Il est encore trop tôt pour apprécier l'efficacité de cette démarche de lobbyistes gais, mais il est à craindre que la participation relativement faible des gais à la Marche du 14 octobre n'entame la crédibilité du mouvement auprès des législateurs.

Dans le même esprit pragmatique, il est à noter qu'avant la marche les gais et les lesbiennes hommes et femmes d'affaires qui y participaient s'étaient réunis au Hilton pour confronter leurs expériences en matière de gai marketing. Toutefois, il est indéniable que dans son ensemble le capitalisme gai s'est tenu à l'écart de cette manifestation.

Sur un plan plus personnel, disons du point de vue de Fabrice à Waterloo, j'aimerais faire partager quelques-unes de mes impressions. D'une part, les animateurs de la Marche ont été sensibles aux problèmes des handicapés: une aire spéciale était réservée aux gais paralytiques, anciens combattants de la guerre du Viêt-Nam mais aussi personnes âgées, aux gais sourds, muets pour lesquels, à côté des orateurs, une interprète traduisait tous les discours et même les chansons. Les associations de parents et amis de gais et d'hétérosexuels favorables aux droits des gais ont également pu largement se faire entendre et ont reçu un accueil d'autant plus enthousiaste que le mouvement gai a besoin d'alliés à l'extérieur du ghetto. Beaucoup de lesbiennes étaient venues avec leurs enfants et rappelaient à juste titre que le dixième au moins des enfants américains étaient appelés à devenir gais et qu'il convenait de briser les tabous de la sexualité enfantine, afin de protéger la nouvelle génération de gais contre

Le Berdache

Faites-vous un cadeau!!

Un abonnement au **Berdache** vous ouvre les portes de l'information complète sur le milieu gai vue de Montréal.

l'oppression dont avaient souffert leurs aînés. La participation d'une organisation de pédophiles — qui ironiquement étaient intégrés aux groupes religieux gais — constituaient également une première, car les pédérastes sont habituellement tenus à l'écart de ce genre de manifestation de peur d'effaroucher une opinion américaine pathologiquement sourcilleuse dans ce domaine. En revanche, malgré la présence au sein de tous les comités d'organisation, d'un "transpersonne" (terme qui regroupe les travestis les semi-travestis, professionnels ou non et toutes les personnes qui remettent en cause la division vestimentaire ou sociale entre les sexes) nous avons constaté qu'un nombre infime de transpersonnes (une centaine tout au plus) étaient venues à Washington. Ce furent pourtant eux qui avaient constitué le fer de lance des émeutes de Stonewall dix ans plus tôt mais il est possible que le caractère "gauchiste" et politique de la Marche les ait rebutés.

Certaines organisations hétérosexuelles socialistes, pour la raison inverse, se sont déplacés avec force drapeaux rouges par sympathie pour le caractère progressiste des organisateurs de la Marche. Traditionnellement, les socialistes américains se tiennent à l'écart du mouvement gai dont ils critiquent le conservatisme de ses éléments les plus influents et le principe de "collaboration de classe" qu'il recèle.

Enfin, du point de vue de la représentation géographique, il n'est pas étonnant que les délégations les plus importantes soient venues des autres grandes villes de la côte est. Le mois d'octobre avait été choisi pour que les étudiants dispersés durant l'été puissent y participer en masse. Les délégations des universités les plus prestigieuses de Harvard, Yale, Princeton, Vassar, Brown et New York University nous ont fait rêver à l'effet que produirait dans les marches françaises la participation de polytechniciens en uniforme ou d'énarques gais à Paris. Toutefois la présence d'importants contingents qui avaient fait le voyage du Texas, de la Californie mais aussi du Middle West, d'Hawaii, de l'Alaska et du Canada (Montréal était dignement représenté) manifestait, malgré la modestie des moyens de propagande dont disposaient les organisateurs, de l'intérêt et des espoirs que la Marche avait suscités dans l'ensemble du continent nord-américain.

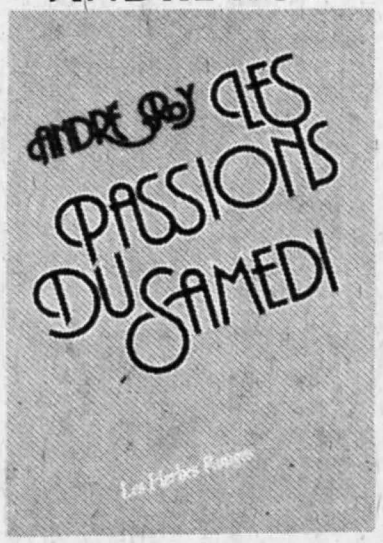
C'est sans doute grâce à la présence du soleil, des vendeurs de hot-dogs, de bière et de ballons, du programme de musique folk, plus apprécié par les lesbiennes que la musique disco chère aux hommes gais, que cette marche nous a évoqué l'atmosphère d'une kermesse pacifique. Les incidents toujours redoutés par les organisateurs de manifestations de ce genre ont été évités grâce à l'efficacité du service d'ordre gai mais aussi grâce à la neutralité bienveillante de la police de Washington dont le maire est un sympathisant si actif du mouvement gai — d'après les derniers résultats électoraux le quart de ses électeurs était homosexuel — qu'il avait décrété que la semaine précédant la marche serait officiellement déclarée "semaine des droits des gais".

L'accumulation de tous ces détails nous paraît significative d'une part des progrès réalisés par la cause gaie au cours de la dernière décennie et d'autre part de la diversité du mouvement dont les minorités — lesbiennes, ethnies, handicapés, pédérastes, gauchistes, sado-masochistes en grand uniforme — entendent remettre en cause l'hégémonie de la classe moyenne des *machos* gais et des cadres qui ont refusé de se commettre dans leur grande majorité avec les "pouilleux" du mouvement gai pour qui cette marche est incontestablement une victoire.



Les Herbes Rouges

ANDRE ROY



«...le meilleur recueil de poèmes publiés ici cette année.»

Claude Beausoleil, *Le Devoir*

BON DE COMMANDE

ci-joint la somme de $6.95

☐ chèque ☐ mandat postal

Nom _____

Adresse _____

_____ code postal _____

Retourner ce bon à: Les Herbes Rouges
C.P. 81, bureau E, Montréal, H2T 3A5

La revanche de Moctézuma



Lorsque le conquistador espagnol Cortès envahit le Yucatan en 1519, il prit l'empereur Aztèque Moctezuma II (ou Montezuma) en otage et celui-ci mourut blessé par une pierre lors d'un combat. Les touristes, nouveaux conquistadors, doivent depuis, selon la légende, payer un tribut à l'ancien empereur en passant quelques jours assis péniblement "sur le trône" ressentant dans leurs entrailles les coliques de la douce revanche de Moctezuma!

La *"turista"* ou diarrhée des voyageurs, la chiasse, puisqu'il faut l'appeler par son nom, frappe au moins 40% des touristes lors de leur premier voyage sous les tropiques, notamment au Mexique.

L'incubation est en général de sept à dix jours, et l'incident est caractérisé par des coliques, de la diarrhée, des nausées, parfois des vomissements et de la fièvre. Il dure 4 à 5 jours puis rentre dans l'ordre. Il emmerde royalement, c'est le cas de le dire, le touriste à l'horaire trop organisé de visites programmées mais le vacancier plus nonchalant en sera quitte pour quelques jours de repos physique, psychologique, gastronomique et quelques visites chez Moctezuma, soulagé par les médicaments anti-diarrhéiques qu'il aura pris soin d'apporter dans ses bagages.

Jusqu'à tout récemment, la cause de la diarrhée des voyageurs était plus ou moins connue, et toutes les hypothèses étaient plausibles. On sait maintenant que dans la plupart des cas, il s'agit de bactéries intestinales normales pour les autochtones, mais avec lesquelles notre système digestif nordique n'a jamais été en contact, donc contre lesquelles il n'a jamais été immunisé. Ces bactéries sont transmises par l'eau et les aliments. A moins de faire un jeûne absolu et utopique, on n'y échappe pas, d'autant plus que l'infrastructure hygiénique sous les tropiques est souvent fort différente du milieu stérile dans lequel nous vivons. Même les glaçons mis dans le gin-tonic, à moins d'avoir été faits avec de l'eau stérilisée peuvent contenir ces microbes, et l'alcool ne les tue pas, eux!

Il faut savoir aussi que d'autres facteurs peuvent déclencher une diarrhée chez le voyageur: le stress et la fatigue avant le départ, le changement brusque de climat, l'exposition au soleil, la nourriture épicée, l'alcool plus abondant, les fruits alléchants dont on se gave (rappelez-vous les pruneaux de grand-mère pour la purge pascale!) et même certains médicaments que l'on prend *à tort* comme préventif, alors qu'ils sont eux-même parfois irritants pour l'intestin. Le plus souvent plusieurs ou tous ces facteurs sont présents.

Pour celles et ceux qui iront en vacances au soleil cet hiver, voici quelques conseils. Ils s'adressent à tous, mais surtout aux personnes dont le système digestif est fragile.

Avant le départ réservez-vous quelques bonnes nuits de sommeil,les préparatifs de dernière minute sont toujours stressants et trop nombreux. Evitez les abus d'alcool: les libations du dernier repas, les deux ou trois petits verres à l'aéroport, les cinq ou six consommations à bord et le gros punch local à l'arrivée. Rien de mieux pour fêter un début de vacances, rien de mieux aussi pour dérégler un organisme déjà fatigué...et qui a besoin de repos.

Le soleil de janvier sous les tropiques est particulièrement agressif sur la peau blême d'un québécois franchement transplanté. L'exposition prudente et graduelle vous aidera à bronzer autant, tout en évitant les brûlures, les coups de chaleur, de transpiration profuse, qui prédisposent et parfois provoquent même les troubles digestifs.

Souvent les épices ont tendance à remplacer la cuisson sous les tropiques et les microbes sensibles à la chaleur s'accommodent par contre très bien des sauces pimentées. Donc mangez des viandes assez cuites. Les crudités (salades) sont souvent contaminées lors de leur culture ou de leur manipulation: soyez très raisonnables dans leur consommation. Par contre les fruits à peler (oranges, bananes, etc.) sont sans danger car l'intérieur est stérile, protégé par l'écorce qui le recouvre.

Quant à l'eau, ne buvez jamais d'eau non potable! Il y a encore trop de gens qui oublient ce conseil pourtant rudimentaire et qui ne trouvent pas drôle du tout l'histoire de Moctezuma. Rappelez-vous que sous les tropiques l'eau douce n'est pas potable, sauf avis contraire. Généralement dans les grands hôtels, ça va, mais en dehors des grands circuits touristiques prenez plutôt une eau gazeuse, de l'eau stérilisée en

bouteille ou... une bière. L'eau déclarée potable est sans danger: cependant sa composition chimique différente de la nôtre entraîne parfois de légers malaises intestinaux surtout si elle est consommée en grande quantité.

Il est *contre-indiqué* de prendre quelque médication que ce soit à titre préventif contre les diarrhées tropicales. En effet aucun de ces médicaments n'est efficace, bien plus ils entraînent parfois des conséquences regrettables. Ainsi certains de ces médicaments comme l'Entéro-vioforme peut en usage prolongé donner de la diarrhée par irritation intestinale. D'autres comme les tétracyclines (antibiotiques), détruisent la flore bactérienne normale de l'intestin et favorisent l'implantation des microbes tropicaux. De plus les tétracyclines rendent souvent la peau très sensible au soleil et sont responsables des réactions allergiques à ce dernier. La seule exception à cette règle est l'homme d'affaires ou le diplomate dont le séjour d'une semaine ou deux est à la merci d'un emploi de temps extrêmement chargé. Ces personnes ne s'exposent généralement pas au soleil et peuvent sur ordonnance médicale prendre quotidiennement une dose minime de doxycycline.

Dès les premiers signes d'une diarrhée des voyageurs, toute nourriture solide doit être abandonnée pour des eaux gazeuses et le plus de repos possible. Des médicaments comme le Lomotil, O.C.T., ou Immodium (sur ordonnance médicale seulement) aideront à calmer l'intestin au début; il faut s'en tenir à la dose prescrite et les cesser dès que la diarrhée est sous contrôle. On reprendra progresssivement la nourriture solide en commençant par des aliments non irritants (potages, riz, carottes, bananes, etc.). Si les symptômes devenaient plus marqués et persistants, il faut alors consulter un médecin.

La prévention de la diarrhée des voyageurs s'effectue donc à la faveur d'une autodiscipline et d'une hygiène personnelle. En suivant ces conseils vous passerez d'heureuses vacances en n'ayant pas à maudir ni Cortès ni Moctezuma.

En terminant, si vous séjournez en Haïti, il faut absolument prendre des médicaments contre la malaria durant et après votre séjour, car cette maladie souvent grave existe dans cette île des Antilles. La prévention se fait par la prise des médicaments une fois par semaine. Il s'agit de chloroquine que vous obtiendrez sous ordonnance médicale. Cette maladie est également présente en Amérique du Sud tropicale, en Afrique Noire, au Moyen-Orient, en Asie du Sud-Est et dans plusieurs îles du Pacifique. Il n'y en a pas au Mexique dans les zones habituellement visitées par les touristes, ni dans aucune autre île des Antilles.

Si vous préparez un voyage de style aventurier, vous pouvez obtenir tous les conseils pertinents et les vaccins nécessaires à la Clinique de Vaccination aux Voyageurs, 2031, rue Amherst à Montréal (872-2500), ou à celle de Québec (688-3670).

J.R. (m.d.)



Communauté

Coalition québécoise

Regroupement national des lesbiennes et gais du Québec (RNLGQ)
CP 1104
Succ. Place d'armes
Montréal, H2Y 3J6

Montréal (indicatif régional: 514)

Alpha-kira
C.P. 153 Succ. Victoria
Mtls. H3S 2V5

Association communautaire homosexuelle de l'Université de Montréal (ACHUM)
3200, Jean-Brillant, local 1265-6
Pav. des sciences sociales,
Université de Montréal,
Montréal H3T 1N8

Association des Bons Gens Sourds
C.P. 754 Succ. R
Mtl. H2S 3M4

Association pour les droits de la communauté gaie du Québec (ADGQ)
CP 36, Succ. C
Montréal H2L 4J7
1264 St-Timothée 843-8671

Coop femmes
3617, boul. St-Laurent
Montréal H2X 2V5 843-8998

Comité de soutien aux accusés du Trux
a/s 1217, rue Crescent
Montréal H3G 2B1

Dignity Montréal/Dignité
Newman Center
3484 Peel Montréal H3A 1W8

Eglise communautaire de Montréal/
Montreal Community Church
CP 610, Succ. NDG
Montréal H4A 3R1

Eglise du disciple bien-amié
4376 de Laroche
Montréal H2J 3J1

Féderation canadienne des transexuels pour le Québec:
16, rue Viau Vaudreuil J7V 1A7

Halte-Fraternité
5342 St Laurent
Montréal H2T 1S1 271-0661

Lesbians and Gay Friends of Concordia
a/s DSA
1455 O., boul. de Maisonneuve
Montréal H3G 1M8

Gay Info
CP 610, Succ. NDG
Montréal H4A 3R1
Jeudi et vendredi de 19 à 23h 486-4404

Gay Social Services Project
5 Weredale Park
Montréal H3Z 1Y5

Gayline
931-8668 ou 931-5330
Tous les soirs de 19 à 23h

Gay Women of McGill
University Centre
3480 McTavish
Montréal H3A 1X9

Gay McGill
University Centre,
3480 McTavish
Montréal H3A 1X9

Integrity: Gay Anglicans and Friends
Anglicans gai(e)s et leurs ami(e)s
305 Willibroad ave. Verdun H4G 2T7 766-9623

Librairie l'Androgyne
1217, rue Crescent
Montréal H3G 2B1 866-2131

Maladies vénériennes et médecine générale pour gai(e)s
3658, Ste-Famille
Montréal 843-7885
Lundi, mercredi, vendredi soir après 17 h, demander Larry O'Neil

Naches, Groupe gai juif
CP 298, Succ. H
Montréal H3G 2K8 488-0849

Parents des gai(e)s/Parents of Gays
a/s CP 610, Succ. NDG
Montréal H4A 3R1 486-4404

Hull (indicatif: 819)

Association gaie de l'ouest québécois (AGOQ)
CP 1215, Succ. B Hull, (819)778-1737

Québec (indicatif: 418)

Association FGQ Inc.
CP2 Succ. Haute-Ville
Québec G1R 4M8

Centre homophile d'aide et de libération (CHAL)
CP 596, Haute Ville
Québec G1R 4S1
175, Prince-Edouard 525-4997

Groupe gai de l'Université Laval
CP2500 Pavillon Lemieux Cité Universitaire Québec G1K 7P4

Paroisse St-Robert
(Eglise catholique eucharistique)
310, rue de la Couronne
Québec G1K 6E4

Le patriarcat capitaliste mène-t-il au féminisme socialiste?

Une lecture du livre de Zillah R. Eisenstein, *Capitalist Patriarchy and the Case for Socialist Feminism* (Monthly Review Press, 1979), par Gary Kinsman

Note introductive

La lecture de cet article du *Body Politic* m'a beaucoup intéressé et j'ai proposé au Collectif de l'A.D.G.Q. de le traduire pour *Le Berdache*. On pourrait peut-être traduire le titre de ce bouquin par *Le Patriarcat capitaliste, catégorie appliquée au féminisme socialiste.*

En raison de plusieurs facteurs (d'ordre historique, politique, économique, culturel, notamment le poids de l'oppression nationale au Québec), la réflexion théorique sur le féminisme est plus avancée dans les milieux universitaires au Canada, en Angleterre, aux Etats-Unis, par exemple, et dans les groupes d'étude sur le féminisme. Mais plus le Québec se rapproche de l'Indépendance, plus l'ensemble de la population se met au fait et se sent concerné par ces grands mouvements d'idées contemporains de remise en question. Le débat sur le féminisme, même s'il est plus avancé dans certains cercles, commence à traverser notre société de toutes parts. Le mouvement gai n'y échappe pas. Aussi est-il important de répercuter les contributions susceptibles d'alimenter notre réflexion. "Dans quelle mesure sommes-nous responsables en tant qu'hommes gais de la très faible participation des lesbiennes à l'A.D.G.Q., à nos groupes en général, à notre dernier congrès national?", disait un intervenant au troisième Congrès national. A mon avis, il n'y a pas de réponse draconienne, culpabilisante à outrance à cette question. Nos efforts pour essayer de comprendre l'oppression spécifique des femmes, des lesbiennes (faut-il souligner que cette oppression n'est pas synonyme d'exploitation économique comme voudrait nous le laisser croire une certaine gauche), me semblent un des moyens essentiels pour dépasser en tant qu'hommes gais nos premières réactions émotives d'incompréhension, de repli, de durcissement face au féminisme. En rester là, ne saurait être que malsain et nous renvoyer à ces vieux préjugés qu'il faut réussir à déraciner.

Gérard Pollender

Le patriarcat capitaliste, catégorie appliquée au féminisme socialiste par Gary Kinsman.

Comment circonscrire l'univers de l'oppression? Faut-il définir l'oppression uniquement par rapport au sexe ou seulement par rapport à la question de classe? Voilà une interrogation qui soulève beaucoup de débats dans les cercles de discussion progressistes. C'est seulement récemment que les féministes socialistes et d'autres ont montré que c'est une fausse interrogation qui ne fait que jeter de la confusion sur l'idée qu'on se fait de l'oppression et du processus de libération. La révolte féministe moderne a fait éclater le cadre étroit de l'analyse économique et de l'analyse de classe que nous a légués une gauche dominée par les hommes, en démontrant comment ces derniers n'ont pas su intégrer les multiples dimensions de l'oppression des femmes dans leurs analyses. Reléguées jusqu'à maintenant à l'arrière-plan, les aspects politiques de notre sexualité et nos vies personnelles sont maintenant, grâce au féminisme et à la libération gaie, au beau milieu de la scène où se jouent les conflits politiques modernes.

Alors que le socialisme a mis l'accent sur la question de classe et sur l'antagonisme entre travailleurs et patron, le courant féministe radical du mouvement des femmes a mis l'accent uniquement sur la situation de servitude dans laquelle se trouvent les femmes dans la famille, sur les rapports résultant du processus de reproduction, et sur toutes les manifestations de la domination partiarcale. Ces deux approches recouvrent une grande partie de notre vécu, mais si on les considère isolément, elles nous conduisent vers une conception du monde qui va dans deux directions. Elles perpétuent, dans nos vies, la division entre exploitation "publique" de la force de travail salariée, et l'oppression "privée" des femmes par les hommes, avec ses conséquences dans nos vies: la dégradation de nos rapports sexuels (publique et privée sont mis entre



parenthèses, car ce sont des sphères qu'on nous présente toujours comme fermées l'une par rapport à l'autre. Note du traducteur). Elles nous empêchent de voir comment les différentes formes d'injustice s'articulent les unes aux autres et se renforcent mutuellement.

En tant que courant du mouvement des femmes, le féminisme socialiste essaie d'intégrer ces points de vue. Selon ce courant, à la fois la société de classe et la hiérarchie sexuelle façonnent nos vies. Le livre de Zillah Einseintein, *Le Patriarcat capitaliste*, est une importante contribution au féminisme et à la théorie socialiste, car il rend compte de plusieurs discussions issues du courant féministe socialiste aux Etats-Unis. Le livre contient des textes qui explorent les multiples dimensions de l'approche féministe socialiste qui trouve un écho grandissant. On y retrouve notamment: le féminisme, modèle pour tout changement révolutionnaire, l'importance du travail des femmes au foyer et comme partie intégrante de la force de travail pour le maintien de la société capitaliste, et une étude historique qui montre comment, en certaines occasions, les travailleurs

(Traduction par Gérald Pollender: *The Body Politic*, n° 56, septembre 1979, p. 33)

mâles ont posé des gestes qui visaient à défendre le pouvoir des hommes dans la société.

En développant une théorie qui commence à montrer les liens qui existent entre toutes les formes d'exploitation et d'oppression et la vie des femmes à tous les jours, le livre d'Einsenstein souligne la nécessité d'aller au-delà de la conception traditionnelle du capitalisme par les socialistes. *Ses tenants* (les théoriciens du socialisme sont presque tous des hommes à quelques exceptions près. Note du traducteur) n'ont pas compris toute la profondeur et la gravité de l'oppression patriarcale et le fait qu'il est important de la combattre pour aboutir à des changements sociaux révolutionnaires. La société ne se définit pas simplement par la lutte entre le patron et le travailleur, mais aussi par la façon dont nous nous conditionnons à nous présenter chaque jour à la porte de l'usine, bureau, etc., tout prêts à nous faire exploiter. Une définition de la société ne doit pas seulement inclure la sphère publique mais aussi la sphère privée. Il faut inclure dans la définition du système dans lequel nous vivons les éléments fondamentaux suivants: la structure familiale, la division sexuelle du travail, le contrôle et la régulation de la sexualité (incluant la répression de l'homosexualité et du lesbianisme). L'émergence du capitalisme a transformé le patriarcat et l'a rendu essentiel pour permettre au capitalisme (de même qu'aux sociétés bureaucratiques à l'Est. Note du traducteur) la reproduction de la force de travail et pour permettre au capitalisme de garder son contrôle sur la société. L'auteur, Zillah Einsenstein, écrit: "J'ai choisi le terme patriarcat capitaliste pour souligner l'interdépendance réciproque qui existe entre la structure de classe capitaliste et la structure sexuelle hiérarchisée."

Les féministes socialistes avancent une théorie issue de leur expérience, de leur pratique, capable de développer une vision globale du changement social, une théorie qui intègre la lutte à mener contre le patriarcat et qui la lie à la lutte contre l'exploitation de classe. Malheureusement, mises à part quelques remarques de Linda Gordon et Nancy Chodorow, l'oppression des lesbiennes et des gais et son rapport au patriarcat capitaliste est un des domaines les moins explorés. Voilà une des faiblesses du courant féministe socialiste en émergence. Les lesbiennes et les gais doivent critiquer cette lacune et en même temps nous devons essayer de la combler par des contributions tirées de nos propres expériences. Malgré cela, le féminisme socialiste fournit un cadre général d'analyse à partir duquel nous pouvons comprendre l'oppression de la sexualité féminine, et par le fait même toutes les formes d'oppression sexuelle. Cette nouvelle approche nous permet de voir comment la lutte contre la tyrannie hétérosexuelle qui nous est imposée est *cruciale pour obtenir le succès* de tout changement social.

Pendant qu'une nouvelle théorie féministe et innovatrice est en train d'émerger comme on le voit dans le *Patriarcat capitaliste* les gais, eux, demeurent étrangement silencieux. Dès les premiers jours des fronts de libération gaie, les gais ont exprimé leur solidarité avec le féminisme, ont clairement identifié les rôles sexuels et la structure familiale comme des ennemis. Depuis lors nous avons plutôt eu tendance à développer une approche qui visait à nous faire accepter par le patriarcat capitaliste. Nous ne sommes plus aussi radicaux qu'aux origines de notre mouvement, et alors que nous revenions en arrière, les féministes, elles, approfondissaient leurs critiques et défrichaient du terrain. Partout en Amérique les forces de droite antigaies et antiféministes nous attaquent. Ceux qui s'en prennent à nos droits sont les mêmes qui veulent reétablir un contrôle patriarcal rigide. Il est temps de redécouvrir à quelles sources profondes puisent ceux qui s'opposent à nous. Il est temps de commencer à explorer de nouvelles avenues pour notre libération.

Pour les gais qui ont essayé de trouver des façons de rattacher notre expérience à celle des féministes et des socialistes, le *Patriarcat capitaliste* offre une perspective permettant de réfléchir sur notre pratique sociale et politique. Le *Patriarcat capitaliste* nous fait réaliser que notre constestation s'enracine dans la division sociale/sexuelle du travail qui repose sur la domination hétérosexuelle. Pour parvenir à notre libération, nous n'avons pas seulement besoin de réformes légales, mais d'un profond changement social. Il faut qu'un programme, qui propose des changement radicaux, puisse s'élaborer en tenant compte de notre libération. Le *Patriarcat capitaliste* est un premier pas important pour surmonter toutes ces dichotomies qui ont fragmenté nos vies.

Dossier Baie James

Le complexe hydro-électrique de la **Baie James,** "projet national des Québecois", est aussi le plus grand chantier de construction du monde où soit appliquée l'interdiction des rapports hétérosexuels (pour les ouvriers). Ce qui en fait le plus grand laboratoire vivant de rapports homosexuels en existence présentement...

Quelques membres du *Berdache* sont à préparer un dossier sur le vécu et l'expérience humaine des travailleurs gais de la Baie James. Cette recherche nécessite la collaboration du plus grand nombre possible de gais travaillant ou ayant travaillé à ce projet. Vous pouvez adresser vos contributions (articles, reportages, photographies, témoignages, narrations) à **Dossier "Baie James"**, a/s ADGQ, C.P. 36, Succ. C, Montréal H2L 4J7.

Le Berdache

Remplir ce coupon

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ code _____

Faire votre chèque à l'ordre de l'ADGQ

Ci-inclus:

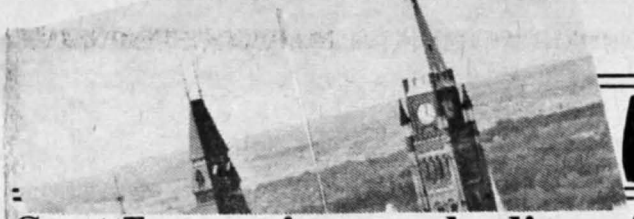
☐ $6.00 pour un abonnement d'un an au Berdache (10 numéros)

☐ $10.00 pour un abonnement au Berdache et une carte de membre de l'ADGQ.

Retourner à:

Le Berdache (abonnement)
C.P. 36. Succ. C
Montréal, Québec
H2L 4J7

Le journal vous sera envoyé sous pli discret.



Sept 7 organismes a la disposition des gais et lesbiennes d'Ottawa-Hull



Bien que cette chronique soit réservée en priorité aux mouvements québécois, nous avons pensé qu'il serait intéressant, au-delà des convictions politiques, d'observer les organisations de l'agglomération urbaine d'Ottawa/Hull.

Le doyen des mouvements de la région, GO (Gays of Ottawa/Gais de l'Outaouais) a été créé le 14 septembre 1971. Connu à l'origine sous le nom de *"Gays of/d'Ottawa"* l'organisme ne s'intéresse d'abord qu'au côté ontarien de la rivière, voire à la seule ville d'Ottawa. Ce n'est qu'a l'hiver 1975, après l'adhésion de Québécois au mouvement local et à leur demande, que le groupe se dote d'un nom français distinct afin de tenir compte des homophiles québécois qu'il s'engage désormais à desservir.

Durant toutes ces années, *GO* s'est battu sans relâche pour la reconnaissance des droits des homosexuels, y compris l'inclusion de l'orientation sexuelle comme motif de discrimination interdit dans les chartes des droits de l'homme. Si la victoire est acquise du côté québécois, la lutte se poursuit toujours au niveau ontarien et au niveau fédéral. Grace à *GO,* le conseil de ville d'Ottawa a adopté une résolution protégeant les homosexuels dans l'embauche et la promotion au sein de la fonction publique municipale.

GO s'est aussi révélé une force de première importance dans la création de la Coalition ontarienne et de la coalition canadienne pour les droits des lesbiennes et des gais, agissant comme bureau coordonnateur de cette dernière.

GO a publié deux livrets d'information: *Les gai(e)s devant la loi,* portant sur les lois criminelles et les pouvoirs de la police *Pour bien comprendre l'homophobie,* tentative d'explication de la peur et de la persécution qu'exerce la société à l'égard des homosexuels.

L'espace manque pour citer toutes les luttes dans lesquelles *GO* s'est impliqué au cours de ces huit années mais qu'il suffise de mentionner à titre d'exemple: manifestations contre les lois de l'immigration anti-gaies et contre l'*Ottawa Journal,* protestations contre Radio-Canada qui refuse de diffuser les messages communautaires d'organismes gais, implication dans toutes les élections provinciales et fédérales, etc...

A plusieurs reprises *GO* a délégué des conférenciers pour expliquer à des groupes, particulièrement dans des institutions scolaires, ce qu'est l'homosexualité et, surtout, le mouvement de libération homosexuelle.

GO publie un mensuel, *GO INFO,* bulletin de nouvelles sur les questions de libération gaie et sur les activités dans l'Outaouais et présente une fois par mois une émission télévisée d'information d'une demi-heure sur l'homosexualité: "Gay Perspectives" qui passe à l'antenne des deux cablo-distributeurs de la capitale.

Ces émissions furent les premières du genre au Canada, dès l'automne 1977, sous le nom de "Out of closet" et "Gais de l'Outaouais".

GO maintient chaque soir un service d'information et de *counselling* téléphonique sous le nom de *Télégai.* Le numéro est 238-1717. Des danses gaies sont organisées régulièrement pour financer le mouvement. La direction de *GO* est composée d'un président, d'un trésorier, d'un secrétaire et d'un responsable pour chacune des activités suivantes: action politique, activités sociales et services communautaires.

Le 16 février 1979, un incendie dévasta totalement le local du *GO,* alors situé rue Elgin. Il n'y eut pas de blessés, mais *GO* perdit une grande partie de l'équipement de bureau et d'importants dossiers de leur organisme et de la coalition canadienne.

Par la suite, le groupe resta plusieurs mois sans local et depuis juin dernier, *GO* loge au 288 1/2 de la rue Bank, en plein quartier commercial d'Ottawa. Tout cela a eu pour effet de démoraliser l'ensemble des troupes et *GO* ne s'en remet que lentement.

Cette situation pénible ne l'a cependant pas empêché d'accueillir l'été dernier (pour la seconde fois) le congrès de la Coalition canadienne qui célébrait le dixième anniversaire du militantisme gai au Canada.

D'autres mouvements existent à Ottawa, mais ils s'adressent à des publics plus restreints. Par exemple, le *Gay Youth of Ottawa-Hull/Jeunesse gaie d'Ottawa/Hull* est destiné aux adolescents. Une réunion a lieu hebdomadairement dans les locaux du *GO.*

Trois groupes sont à caractère religieux: 1) le *Metropolitan Community Church* (M.C.C.), succursale de l'église schismatique fondée aux Etats-Unis par des croyants qui refusent la position des églises traditionnelles sur l'homosexualité; 2) le groupe Dignity/Ottawa/Dignité à l'intetion des catholiques gais (leurs réunions se tiennent dans une minuscule église catholique francophone de la capitale fédérale, l'église du Christ-Roi); 3) enfin, une succursale de *Integrity* pour les anglicans gais est sur le point de naître.

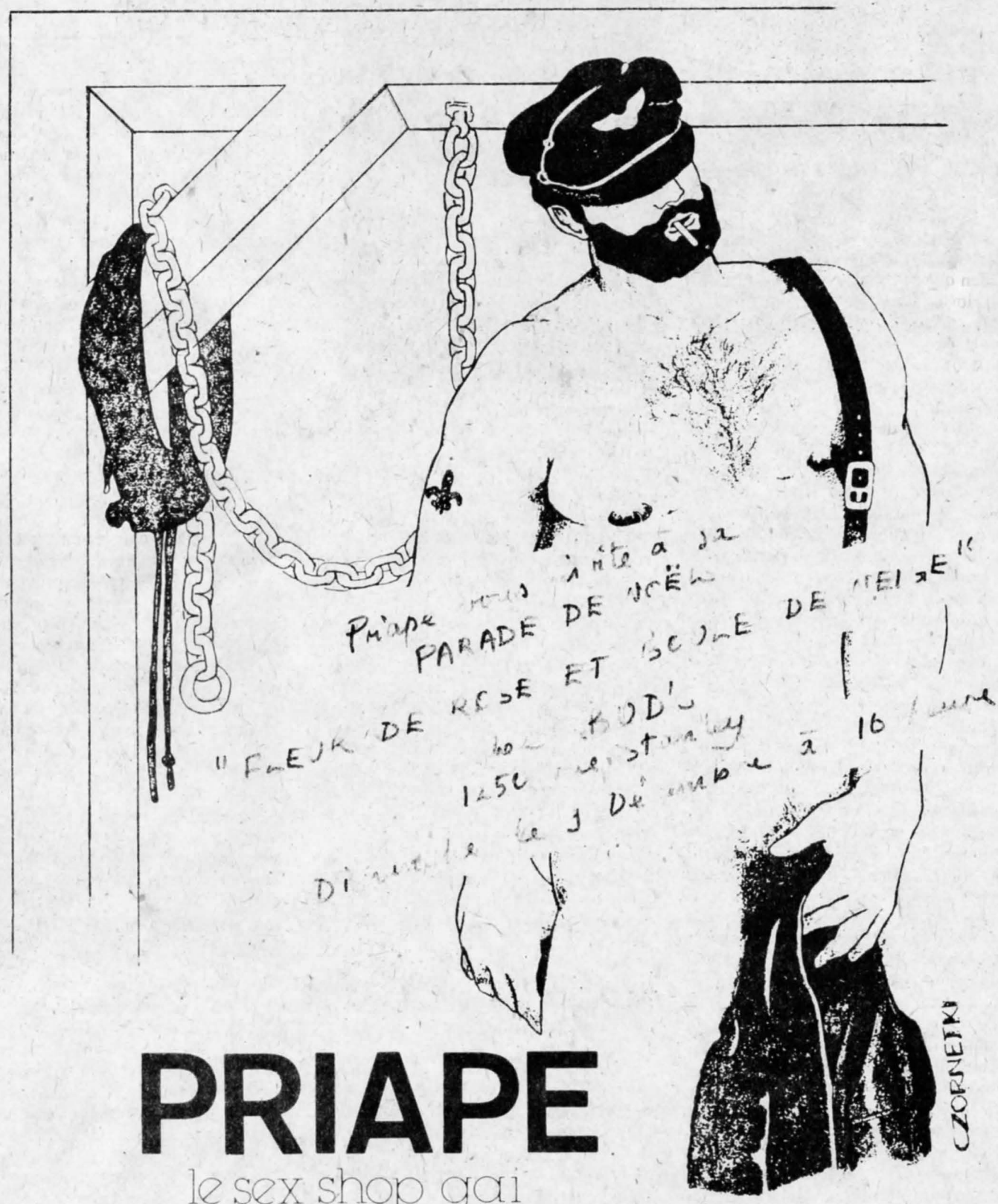
Le groupe le plus récent est *Lesbians and gays on campus/Lesbiennes et gais sur le campus.* Bien que provenant de l'université d'Ottawa, ce groupe est ouvert aux étudiants, aux professeurs et aux employés non seulement de cette université mais aussi de l'université Carleton (qui avait son propre groupe il n'y a pas si longtemps), du collège Algonquin et du Centre universitaire de Hull. Des réunions se déroulent chaque jeudi et des danses sont offertes régulièrement.

Du côté québécois, un seul mouvement: l'A.G.O.Q. (l'Association gaie de l'ouest québécois). Son fondateur, Yvon Thivierge, au dernier congrès national des lesbiennes et gais du Québec a été franc en présentant son organisme: l'A.G.O.Q. ne représente (pour l'instant) qu'un seul membre. Désespérant de pouvoir faire entendre la voix des francophones québécois à l'intérieur de *GO,* Yvon Thivierge fonda ce mouvement il y a maintenant près d'un an. Mais, dès le soir de la première assemblée générale, l'A.G.O.Q. devait être victime de l'homophobie. En effet, ce soir-là, les six personnes intéressées à la réunion se heurtèrent à une porte fermée, le propriétaire étant revenu sur sa décision d'autoriser la location*.
Yvon Thivierge ne s'avoue pas vaincu et continue de se battre en espérant maintenir l'A.G.O.Q.

Pour informations supplémentaires, voyez ces groupes aux adresses suivantes:

GAYS OF OTTAWA/GAIS DE
L'OUTAOUAIS(GO)
C.P. 2919
SUCC. D

G.G.

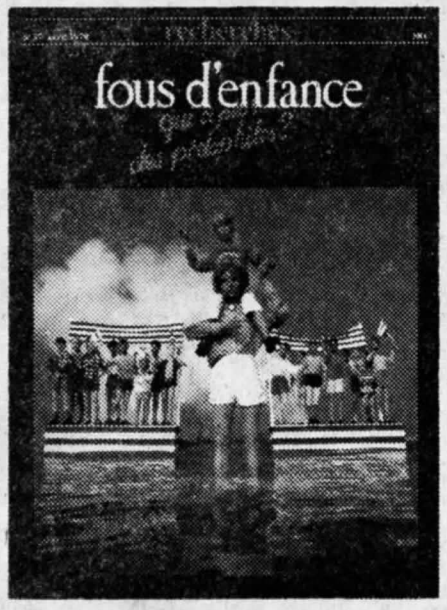


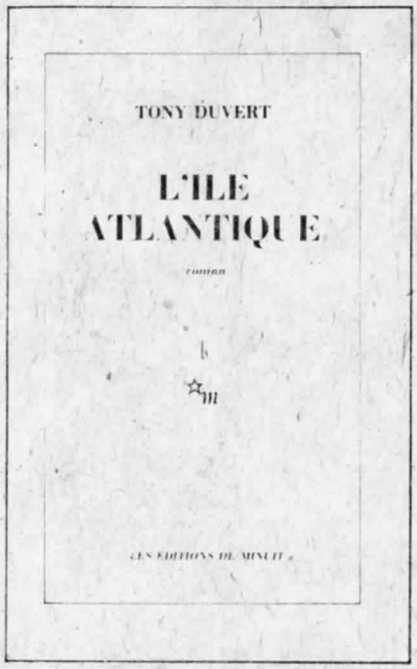
PRIAPE

le sex shop gai

1661 est STE-CATHERINE,
MONTREAL. 521-8451

IL FAUT LIRE





Tony Duvert
L'ILE ATLANTIQUE
Minuit. 324p. $16.75

Dans une île proche de la côte atlantique, des garçons, âgés de 8 à 14 ans, vivent clandestinement une existence autonome. Issus de familles que tout oppose, du fils de commerçant au fils de notable, leur bande se livre à de petits vols, puis à des cambriolages en règles, ainsi qu'à toutes les folâtries sexuelles et, accidentellement, au meurtre.

« Tony Duvert est un étonnant écrivain! Sur un fond de langue classique et très "tenue", il brode toutes les arabesques de l'invention délirante, de l'argot, du jeu de mots juvénile de la vulgarité la plus pâteuse. C'est la grande virtuosité. Pour l'amateur de prouesse littéraire, un régal. » François Nourissier, *Le Figaro Magazine*.
•••

RECHERCHES, no 37
Fous d'enfance. Qui a peur des pédophiles?
Avril 1979. 220p. $22.00

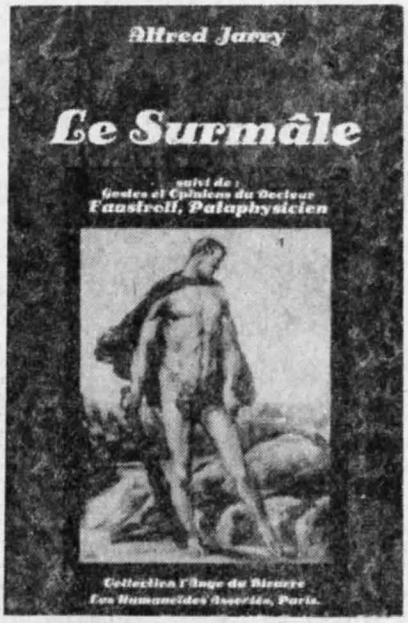
Ce numéro de *Recherches* tente d'aborder un problème délicat entre tous, celui des rapports amoureux entre adultes et enfants mineurs. Pour les auteurs, il s'agit non seulement de faire le point sur l'évolution de la législation en la matière, mais aussi de donner à cet univers passionnel l'espace d'expression que lui refusent jusqu'à présent les discours judiciaires et psychiatriques. Faut-il craindre les pédophiles, ces mauvais objets de la société permissive? Voici les premières pièces du dossier. ••

Maurice Sachs
LE SABBAT
Gallimard (Coll. L'Imaginaire. 42) 308p. $8.50

Autobiographie en forme de souvenirs, ceux de la jeunesse orageuse de Sachs. « Singulier testament à laisser que ce livre: un pauvre livre qui raconte un bien misérable héros. J'aurais voulu pouvoir décrire un autre homme: exemple plutôt que repoussoir. Je me considère comme un mauvais exemple dont on peut tirer de bon conseils. » (Maurice Sachs) •••

Alfred Jarry
LE SURMÂLE
suivi de:
GESTES ET OPINIONS DU DOCTEUR FAUSTROLL, PATAPHYSICIEN
Les Humanoïdes Associés (Coll. l'Ange du Bizarre)
196 p.

Alfred Jarry est né à Laval en 1873. Dès l'âge de treize ans, il compose ses premiers textes, souvent inspirés de Victor Hugo. Vers 1891, il se lance dans la vie littéraire parisienne et y noue des liens nombreux, entre autres avec Léon-Paul Fargue, Rachilde et Rémy de Gourmont. Son oeuvre la plus célèbre, Ubu Roi, paraît en revue en 1896. Le Surmâle est publié en 1902 et Gestes et opinions du Docteur Faustroll, trois années après sa mort survenue à Paris en 1907. Fondateur de pataphysique définie (ubuesquement) comme "la science des solutions imaginaires, qui accorde symboliquement aux linéaments les propriétés des objets décrits par leur virtualité", Alfred Jarry a exercé une influence décisive sur un grand nombre de mouvements littéraires et artistiques du XXe siècle.



Extraits d'IL FAUT LIRE, revue d'information littéraire disponible gratuitement chez votre libraire.

Pour recevoir un exemplaire gratuit d'IL FAUT LIRE ou pour le recevoir régulièrement à domicile, veuillez remplir le coupon ci-dessous.

☐ Veuillez m'adresser, sans obligation de ma part, un exemplaire gratuit de **IL FAUT LIRE.**

☐ Je désire m'abonner pour un an (5 numéros) à **IL FAUT LIRE.** Ci-joint un chèque ou mandat-poste de $3.50 (pour couvrir les frais d'expédition) à l'ordre de

Diffusion du Mont-Royal Inc.
317, Benjamin-Hudon
Ville Saint-Laurent H4N 1J1

Nom .....

Adresse .....

.....

BE2

Dossier







BASILE Jean
BERSIANIK Louky
BLAIS Marie-Claire
CHAMBERLAND Paul
NAVARRE Yves



participent pour **Le Berdache** à une table ronde

Y-a-t-il une écriture homosexuelle ?





A l'origine, nous avions pensé mettre sur pied un atelier sur la littérature homosexuelle au troisième Congrès national des gais et des lesbiennes (6-7-8 octobre dernier) et y inviter Yves Navarre. Mais comme ce dernier a dû retarder son voyage de quelques semaines, l'ADGQ a organisé une table ronde "Y a-t-il une écriture homosexuelle?"

Nous voulions cette soirée stimulante; aussi une réflexion diversifiée nous semblait primordiale. Nous avons donc sollicité la participation de quelques auteurs québécois dont les écrits nous semblaient refléter soit le vécu homosexuel, soit des préoccupations ou des intérêts se rattachant au sujet.

Jean Basile accepta d'animer la table ronde. Louky Bersianik, Marie-Claire Blais et Paul Chamberland se sont joints à Yves Navarre pour ouvrir la discussion.

Si on en juge par la grande participation (plus de trois cents personnes - la plus grosse assemblée publique depuis celle qui à suivi la descente du Truxx) cette table ronde répondait à un besoin réel. On s'est déplacé pour venir écouter parler de littérature et pour s'exprimer à l'occasion sur son cheminement personnel.

Plusieurs hétérosexuels (hommes et femmes) sont venus à la rencontre et ont été sensibilisés à une partie de notre vécu, de notre oppression. Nous espérons que ce premier contact les incitera à se solidariser avec nous.

Les organisateurs ont été impressionnés par la participation importante des femmes. L'écriture serait-elle un moyen privilégié pour rapprocher les gais et les lesbiennes? Quant à nous, LE BERDACHE souhaite ouvrir grandes ses pages à l'écriture lesbienne. Nous avons particulièrement apprécié leur participation très active et très enrichissante lors de leurs échanges avec les panélistes. Certains gais peu habitués à cotoyer nos consoeurs lesbiennes ont été surpris du ton parfois plus agressif des femmes et comprenaient difficilement cette réaction. C'est encore un fois un exemple qui démontre que nous avons du chemin à faire pour comprendre l'oppression plus

26 ECRITURE ET HOMOSEXUALITE

grande des femmes qui se reflète dans leur discours.

Des intervenants ont posé des questions très pertinentes qui sont malheureusement demeurées sans réponse de la part des panélistes ou qui n'ont pas reçu de réponses satisfaisantes. Nous avons donc encore beaucoup de choses à nous dire...

Aussi faut-il conclure que les solutions à apporter aux problèmes que nous rencontrons tous les jours ne sont pas uniquement affaires d'écrivains et d'écrivaines, mais affaires de tous.

La liberté d'écrire ce qu'on veut, quand on le veut et à sa manière personnelle: voilà le désir des panélistes sur la condition homosexuelle.

Allons maintenant au vif du sujet et bonne soirée!

Devinette: Qui sont ces gens?

Nous avons réparti sur la page de couverture et sur la page 25 quelques portraits de lesbiennes et de gais qui ont honoré (on honorent encore) la littérature.

Dans l'ordre alphabétique, il s'agit de:

BALZAC. BORY, BURROUGHS, CAFAVY. COLETTE. FLAUBERT. GENET. GIDE. LORCA. McCULLERS. PLATON. PROUST. RIMBAUD. VERLAINE. WHITMAN. WILDE. WITTIG.

Retrouvez-les!

Mettez un nom sous chaque visage!

Vous aurez gagné!

Jean Basile: Un peu avant que cette réunion commence, nous nous sommes rencontrés tous les cinq et le sentiment est que nous avions le trac. Comme les écrivains ne sont pas réputés pour leur modestie et qu'on les accuse souvent de ne pas avoir la langue dans leur poche, il fallait bien que la raison de cette inquiétude soit ailleurs. Eh bien! je crois que c'est le sujet que nous avons à traiter ici car, sous son apparence académique, il touche évidemment à des zones profondes, difficiles à révéler même à nous-mêmes et qui dépassent le simple fait de la littérature pour toucher directement à notre façon de vivre.

N'importe, il faut y aller. Afin de faciliter un peu ces débats, il est bon d'en définir certaines limites. ÉCRITURE ET HOMOSEXUALITÉ... peut-être vaudrait-il mieux dire: LITTÉRATURE ET HOMOSEXUALITÉ et, pour austère que puisse encore paraître ce sujet, il ne faut pas croire qu'il est abstrait. C'est en effet souvent dans la littérature que la Société trouve ses modèles, ses «clichés». La «bon nègro» a été défini par *La case de l'oncle Tom,* les méchants Indiens dans tous les mauvais romans d'aventures qui ont précédé les westerns, etc. Paradoxalement, ces modèles souvent inventés de toutes pièces par des artistes plus ou moins connaisseurs, plus ou moins ouverts, deviennent des images réelles auxquelles il faut se conformer, sous peine de paraître «déviant».

Les femmes, pas seulement les femmes, les nègres aussi, par exemple, ont dû pendant des siècles se plier à l'image que des écrivains ont fait d'elles. Il fallait qu'elles ressemblent à Manon Lescaut, à Madame Bovary, à Salambo, à Phèdre ou à Bérénice, etc. Cette ressemblance n'était pas seulement extérieure: le port du corset ou une coiffure particulière: mais intérieure, psychologique. Tout le mouvement de libération des femmes est fondé sur ce fait qu'il leur appartient, À ELLES, de se définir sans avoir à passer par des intermédiaires qui sont, en l'occurrence, les hommes, ceux qui détiennent le pouvoir.

Les homosexuels, eux aussi, ont eu à subir cette transformation, cette DÉVIATION, pourrait-on dire. Ils n'ont que très peu parlé d'eux. Ce sont toujours les autres, les hétérosexuels mâles qui les ont définis selon leurs propres critères. Y aurait-il eu une littérature ouvertement homosexuelle que le portrait que la société a tracé d'eux serait différent de ce que l'on connaît ajourd'hui.

«Y a-t-il une écriture homosexuelle?» Bien sûr, puisque l'homosexualité est de toujours, même en Occident. Cette littérature est-elle spécifique, se reconnaît-elle à certains critères de sensibilité, à une récurrence de thèmes, à un rythme linguistique, etc.? ...En réalité, si nous pouvons supposer que oui, il n'y a encore que peu de travaux effectués dans ce domaine. En effet, la critique officielle a toujours négligé l'homosexualité dans son analyse des grandes oeuvres, sous prétexte qu'il ne faut pas confondre génie et goût sexuel. Personne ne veut donc savoir que Michel-Ange, Vinci, Shakespeare, Proust, etc. aient été des «sodomites» car alors, en magnifiant leurs oeuvres on magnifierait en même temps leur homosexualité, ce que la Société ne veut pas faire. Cette attitude a bien entendu laissé de grands vides dans la connaissance que devraient avoir les homosexuels d'eux-mêmes. Il faudrait y pallier.

Pour la clarté de cet entretien, nous pourrions peut-être séparer l'ensemble de la question en sous-sections:

1. Il y a d'abord, des auteurs non homosexuels (du moins pratiquants) qui traitent de l'homosexualité dans le cadre de leurs oeuvres. Balzac l'a fait avec *La fille aux yeux verts,* avec *Vautrin,* avec *Louis Lambert.* Flaubert aussi dans sa célèbre description de *Salambo.* Plus récemment Sartre a créé dans *Les chemins de la liberté* un héros homosexuel, Daniel. Plus radicale, signalons naturellement l'oeuvre de Sade. Ces portraits homosexuels sont plus ou moins positifs, plus ou moins réels. C'est à travers tous ces «portraits» que s'est dessiné lentement l'homosexuel «cliché» que l'on connaît trop bien.
2. Puis il y a les auteurs homosexuels plus ou moins avoués mais qui, pour une raison ou pour une autre, ne traitent pas ou ne traitent que très marginalement de l'homosexualité dans leurs oeuvres. Nous pensons immédiatement à Gide, à Jouhandeau, à Cocteau, à Montherland, à Green, etc. La théorie générale de ces auteurs est que les goûts sexuels ne changent rien à l'intérêt général que doit avoir un créateur sur le monde qui l'entoure. Proust transformera Albert, son chauffeur-aviateur, en Albertine. Montherland écrira *Les jeunes filles* et Green, moins hypocritement quand même, *Moïra.*
4. Enfin, la quatrième catégorie, plus «moderne» pourrait-on dire, comprendrait des écrivains homosexuels qui, par leurs oeuvres, tentent de redéfinir un nouveau modèle homosexuel, et, à partir de ce modèle, une nouvelle perception de la vie émotive, sociale, politique, religieuse, etc. La question qu'ils se posent: «À quoi cela sert-il d'être homosexuel?» plutôt que «comment devient-on homosexuel?» ou «comment est-on quand on est homosexuel»›

C'est celle de Genêt et de Maurice Sachs, de Dudognon aussi. Cette fois, les auteurs s'affirment comme homosexuels et font une oeuvre souvent de description, parfois de rebellion sociale comme Genêt dans ses romans.

Il reste enfin le problème scientifique de l'ÉCRITURE. Comment écrit-on quand on est homosexuel? Mais c'est là une question beaucoup trop académique pour nous ce soir. Nous tâcherons de nous en tenir, avec votre aide, à des problèmes concrets où littérature, destinée individuelle et vie sociale se fondent pour exprimer la vie.

L'important pour nous est d'apprendre à nous connaître par nous-mêmes, en cessant de croire comme parole d'évangile tout ce que l'on dit autour de nous, que ce soit la police, les curés, les professeurs d'école, les psychiatres, etc. La littérature est l'une des armes que possède la volonté de connaissance. Comment les écrivains peuvent-ils s'en servir pour libérer les homosexuels d'une image qui n'est pas la leur? Voici, en gros, de quoi nous discuterons ce soir sans doute.

ECRITURE ET HOMOSEXUALITE

Jean Basile: ... Comment allons-nous procéder? Les écrivains ici présents vont faire des exposés brefs ou témoigneront de leurs expériences et de leurs opinions. Puis nous souhaitons que la salle commence à poser des questions. C'est-à-dire qu'il n'y aura pas de période de questions à proprement parler.

Bon, maintenant je vais demander à Paul Chamberland de faire un tout petit discours d'ouverture.



© Daniq Charland

Paul Chamberland: Je pense que le discours d'ouverture a été amplement accompli. Je vais seulement enchaîner, en partant de la quatrième catégorie que tu viens de décrire: donc l'immédiat, la modernité la plus contemporaine. En fait, je vais essayer de me concentrer autour d'une idée pourêtre bref et en même temps orienté.

Si l'on considère ce qui actuellement se communique en littérature (et on pourrait tout aussi bien aller du côté du cinéma ou de toute autre forme d'expression) il me semble que, parallèlement au mouvement de transformation de la représentation que les homosexuels peuvent avoir d'eux, que la façon dont circule dans la société l'écriture homosexuelle, sa possibilité me paraît à l'heure actuelle très grande, très décidée aussi, et elle serait la suivante: une modification en profondeur et par le détail de l'imaginaire. (Puisqu'il s'agit de fiction, je mets un peu de côté les aspects théoriques, bien que ça existe aussi.) Je pense à la fiction, que ce soit par la poésie, le théâtre, le roman, etc. Il s'agirait donc de modifier l'imaginaire social et ce que j'y vois c'est non seulement, à l'heure actuelle, de pouvoir manifester dans des signes, des représentations, le caractère spécifique bien défini de ce qu'on pourrait appeler: «l'imaginaire homosexuel», mais de l'introduire, de le faire circuler dans l'imaginaire amoureux, érotique en général. De manière à ce que, en définitive, ce qu'on obtienne ce n'est évidemment pas l'équivalent d'une sorte de ghetto dans la littérature, dans les oeuvres, dans la fiction, mais une modification d'ensemble, une modification globale de la définition amoureuse et donc aussi des valeurs, des conduites, des représentations sociales.

Je dirai les choses de la façon suivante: graduellement, à travers tout ce jeu de différences (et pour moi, il y a également—et je pense que c'est une chose évidente aujourd'hui—toute la littérature des femmes, se définissant non plus en pur miroir par rapport à la fiction, à la littérature d'hommes, mais par rapport à elles-mêmes), en parallèle à ça, ce qui à mon sens est en train de se produire, c'est un bouleversement de l'imaginaire amoureux impliquant une redéfinition complète des rapports de rôles. De sorte qu'en lisant par example un roman (ou ce qu'on dit d'une figuration homosexuelle) on en arrive—et ça, quelle que soit au fond l'orientation sexuelle du lecteur—à ce que ce qu'on lise, c'est toujours une figuration du vécu de l'imaginaire amoureux; en somme qu'il y ait une sorte de transformation qui intervienne dans l'ensemble de ce champ-là, c'est à dire simplement des histoires d'amour.

A un moment donné, en essayant de m'expliquer, de me faire comprendre à moi-même ce genre de transformations, et ensuite pour essayer également de communiquer, je me suis forgé cette expression peut-être un peu barbare d'"isosexuel". C'est-à-dire une position qui finalement fait valoir *l'équivalence dans la différence* de sorte que ce qu'on obtient, c'est... moi, j'appellerai ça une espèce de champ social harmonique où les différences, précisément, circulent les unes dans les autres au lieu d'être toujours emprisonnées dans des frontières.

Et je dirai ceci en dernier; c'est que l'écriture homosexuelle va probablement jouer un rôle important—par exemple à travers tout le mouvement social, dans la redéfinition de la condition des hommes—parce que je pense que l'on arrive à ce point-là: il y a une crise d'identité de l'homme en général (de la condition masculine); et mon sentiment, c'est que c'est—entre autres évidemment—par l'écriture homosexuelle que l'on va avancer dans l'élaboration d'une nouvelle conscience masculine.

Jean Basile: Bon. Eh! bien, si je peux me permettre de résumer ce que vient de dire Paul Chamberland, je pense qu'il voit dans l'expression de l'imaginaire amoureux à propos d'homosexuels une capacité de transformation du monde. On pourra élaborer un peu plus sur ce point-là.

J'aimerais maintenant demander à monsieur Navarre de nous dire un petit peu ce qu'il pense.

Yves Navarre: Je vais dire à peu près la même chose que Paul mais en d'autres termes puisque nous avons chacun nos mots, notre emploi des mots et nos emplois du temps.

Je vous dirai d'entrée de rencontre—car il s'agit bien de rencontre—que je pense que nous n'avons pas à vous imposer un mode de penser mais simplement à vous proposer nos modes d'écriture et peut-être, en regard de ce que nous dirons, vos modes de lecture.

Lorsque j'écris un roman, lorsque j'ouvre un cahier vierge, je ne me dis pas: "Yves, tu vas écrire un roman homosexuel ou tu vas écrire un roman pas homosexuel". Je ne me pose pas la question de savoir... si mon roman, lorsqu'il sera achevé (ce qui est une légère illusion: on «inachève» toujours un roman quand on l'achève; il y en a un autre qui commence tout de suite après et on vit par, dans l'écriture; on est tout entier debout par notre écriture...). Je ne me pose pas la question de civilisation, de notre civilisation de consommation, à savoir si je vais faire *homo* ou *pas homo*. J'utilise la même bouteille d'encre que tout le monde, je n'achète pas de l'encre homosexuelle; j'utilise le même cahier que tout le monde et à l'origine de mon roman, c'est le cahier que n'importe qui d'autre aurait pu acheter à ma place pour s'y coucher, s'y lover, pour y appeler, peut-être, l'autre.

Le thème de ce soir met en exergue le mot "écriture". Je voudrais essayer de dire sans théoriser, parce que ma vie n'est pas la théorie. Je suis homme, romancier, je suis écrivain de discipline "romancier", et mon roman, je le veux *romanesque*! Et lorsque je prends mon roman, lorsque je suis saisi par le texte que je vais écrire, je suis tout entier pris par un désir qui s'appelle l'écriture, mais ce n'est pas l'"écrit". Ce mot d'"écriture" que nous avons mis en avant ce soir, il se définit très simplement de la manière suivante: par opposition à ce que j'appellerai l'"écrit". L'écrit, c'est la reproduction du réel; c'est le journalisme, c'est le reportage au sens fort mais simple du terme: on se contente de reproduire la réalité. L'écrit, si vous voulez—et ce n'est pas péjoratif dans ma bouche—c'est la porno-graphie. Il ne faut pas confondre l'écrit homosexuel et l'écriture homosexuelle qui, elle, est une réalité

28 ECRITURE ET HOMOSEXUALITE

en soi, qui est ce monde dans lequel l'auteur se livre et s'offre en partage avec le lecteur. Je prendrai volontiers l'image suivante: je crois que l'écriture est un mode de vie. Jean le disait tout à l'heure. Mais je crois que la lecture aussi, en réponse, est un mode de vie. Et là, je rejoins ce que Paul disait. C'est que nous cherchons une communication qui est peut-être la communication à travers le sensible de l'écriture, à travers l'émotion ressentie; et je ne définis mon identité en tant qu'homosexuel que par le droit à l'émotion. Je ne revendique rien d'autre. En tout cas, je ne revendique pas le droit... je ne revendique pas ma différence.

J'essaie par l'écriture (qui est une réalité en soi, qui n'est pas l'écrit, qui n'est pas la reproduction du réel, qui rêve, qui est imaginaire, qui est portée par l'imaginaire), j'essaie par mon écriture, non pas de revendiquer ma différence alors que tout le monde nous veut différents et que très souvent nous jouons le jeu de ce tout le monde (y compris des media qui, lorsqu'ils parlent de nous, nous veulent conformes à l'idée qu'ils se font de nous auparavant). Je ne revendique dans mon écriture que... Non! Je ne revendique rien dans mon écriture. Je veux simplement exprimer ma *non-différence*. Et c'est ce que Paul appelait tout à l'heure: *l'équivalence dans la différence*. Après tout, je le dis, nos sentiments, les sentiments de nos élans sont les mêmes que les sentiments de tous les élans dits normaux. Il se trouve que les hétéros dominent, n'est-ce pas, qu'ils nous ont dominés historiquement. Mais s'ils ont dominé historiquement en Occident (et avec tout ce que l'Occident a transporté sur le Mayflower quand ils sont venus sur ce continent), ce que nous vivons ici et ce que nous vivons en Europe, c'est vraiment l'héritage d'une sorte de tabou qui a été entretenu pour toutes sortes de raisons.

On nous a vus différents, et très souvent nous jouons le jeu de cette différence. J'oserai même dire que nous le jouons quand nous ne faisons plus que de la revendication pour la revendication.

Je crois qu'il y a un mode de vie proposé par l'écriture et je crois que le lecteur peut trouver un mode de vie proposé par cette même écriture, en partage, dans le secret de sa lecture. Merci.

Jean Basile: Pour monsieur Navarre, un écrivain n'a pas à faire de littérature homo ou hétérosexuelle. Lui-même ne revendique pas le droit à la différence et pose que l'émotion homosexuelle, les élans homosexuels sont normaux et identiques à ceux des hétérosexuels. Il aborde aussi le problème de la lutte homosexuelle, la vie sociale homosexuelle, les revendications, enfin des problèmes chauds comme on le verra sans doute tout à l'heure.

Yves Navarre: Jean, je voudrais tout simplement ajouter un petit truc et c'est important parce que dans ta présentation tu as parlé d'Honoré de Balzac et tu l'as classé dans les non-homos. Bien. Ça ne me fait pas plaisir (historiquement) parce qu'Honoré de Balzac lui-même respectait sa sensualité. Je tiens simplement à vous dire que dans l'"enfer" (ce qu'on appelle l'"enfer" de la Bibliothèque Nationale à Paris est un endroit où l'on a enfermé des textes auxquels le public n'a pas accès). Eh! bien, on conserve les centaines de lettres écrites par Honoré de Balzac à... son livreur de charbon (RIRE). On n'a pas accès à ces lettres. Alors, rendons lui tout de même cet hommage. Ce n'est pas pour faire un bon mot, je crois que c'est très significatif de l'état d'esprit: Balzac est tellement considéré que l'on ne peut pas risquer de le déconsidérer en publiant ses lettres d'amour à un marchand de charbon.

Jean Basile: On pourrait dire la même chose de Flaubert, d'ailleurs. Dans la correspondance de Flaubert, il y a toutes ses expériences avec les petits Arabes au cours de son voyage en Orient...

Yves Navarre: Comment? Mais Flaubert a vécu 37 ans avec le même garçon! (RIRES) Je vais vous dire que la passion de Flaubert, à la fin de sa vie, c'était un mauvais auteur de théâtre! Mais oui! Ça existe de mauvais auteurs de théâtre! C'était un auteur de théâtre qui n'arrivait pas à faire jouer ses pièces; et Flaubert, à la fin de sa vie, après la mort de son ami, s'est battu pendant des années pour qu'on érige une statue de son ami à Rouen. Et il n'y est jamais arrivé. Voilà!



© Daniq Charland

Jean Basile: Nous débattrons ces problèmes (RIRES) de statuaire littéraire tout à l'heure. Nous allons maintenant donner la parole à Louky Bersianik, si elle le veut bien.

Louky Bersianik: Bon. Je vois qu'il y a des femmes dans la salle et je suis très contente. (RIRE) tout paticulièrement parce qu'elles sont en minorité... comme nous sommes réunis ce soir sur un sujet de minorité et de marginalité. Alors, oui, c'est vrai qu'on a le trac. Moi, j'ai le trac, pas seulement à cause du sujet mais parce que j'ai toujours le trac. Il y a aussi le fait que le sujet est "tracant"...

Dans une entrevue qu'on a faite avec Yves Navarre on a dit: "n'y a-t-il pas un peu d'exhibitionnisme?" ou: "est-ce que c'est vraiment une cause?"etc. Quand on accepte de venir parler sur un sujet pareil, évidemment on s'expose au public et s'exposer au public c'est comme une photo que vous développez. Vous développez la différence, la marginalité.

A propos de la marginalité, on est tous des marginaux de quelque chose de toute façon. Nous, les femmes, on est marginal même si on est en majorité. C'est tout à fait contradictoire mais ça existe. Parmi les marginaux, il y a les Juifs, il y a les noirs, il y a ceux qui mangent des carottes en sauce blanche... Chaque personne est marginale par rapport à une autre personne. La normalité n'existe pas. Moi, je suis absolument contre les catégories.

Si je suis venue ici ce soir, c'est vraiment parce que je considère que c'est important de parler du sujet, de l'exposer aux regards du public. Quand les gens nous disent homosexuels, on nous pose une étiquette et par le fait même on nous met dans un ghetto. Et moi, je considère qu'il n'y a pas d'homosexuels, qu'il n'y a pas d'hétérosexuels: il y a des gens qui exercent une sexualité. Je ne pense pas qu'on puisse le donner en substantif. Par exemple, on peut avoir des comportements homosexuels et même si tout sa vie on a un comportement homosexuel, ça ne veut pas dire qu'on est *un* homosexuel. Être *un* homosexuel, moi, je ne comprends pas ce que c'est; pour moi, ça ne veut rien dire.

ECRITURE ET HOMOSEXUALITE

Et si par exemple j'avais un comportement homosexuel et que j'aimerais aller dans l'autre camp (RIRES), je vais être mal vue. Je suis dans mon ghetto et je ne peux pas traverser. Exactement comme si je suis hétérosexuelle et que j'ai envie d'aller... que j'ai des désirs de l'autre côté. Si j'y vais, eh bien là! Je vais être regardée, étiquettée. On ne m'acceptera pas parce qu'on a aussi créé un ghetto.

A ce sujet là, je pourrais peut-être (pour en finir avec ça) vous citer le rapport Hite. (J'espère qu'il y en a qui l'ont lu parmi vous.) C'est le rapport Hite sur la sexualité féminine qui dit:

"En fait, les mots: lesbienne, pédéraste, et hétérosexuel devraient être utilisés comme adjectifs et non pas comme substantifs. Les gens ne sont pas, à proprement parler, homosexuels ou hétérosexuels. Plus exactement ce sont les activités qui sont homosexuelles ou hétérosexuelles..."

Ça c'est très important, cette différence, cette nuance.

"Comme l'explique Kinsey, il n'existe pas de groupes distincts. Autrement dit, tout n'est pas noir d'un côté et blanc de l'autre. Le monde vivant est un continuum sous tous ses aspects, et l'homosexualité et l'hétérosexualité ne sont que deux pôles d'un continuum riche et varié."

Évidemment la question me mettait un peu dans un piège puisque je pense ça. La question était: "Y a-t-il une écriture homosexuelle?" Et ça ne me dit rien. Je pense qu'il y a une écriture *de l'homosexualité*, par exemple. Et comme monsieur Navarre le disait, quand j'écris quelque chose, j'écris des émotions et alors, évidemment, même si c'est une émotion qui est de type homosexuel, je n'écris pas une écriture homosexuelle; à ce moment-là, je peux écrire une écriture de l'homosexualité. Exactement comme il n'y a pas une écriture féminine, il y a une écriture de la féminité. Nous, les femmes, si on est bisexuel ou homosexuel, on a une autre condition de différence à assumer et qui est la féminité. C'est ce qui fait qu'on peut comprendre mieux les problèmes qui peuvent se produire chez des marginaux homosexuels.

On a parlé d'exhibitionnisme. Je voulais dire aussi... Moi, je pense que tous les jours, vous par exemple qui vivez une vie de marginaux, vous devez être très très subtilement attaqués de cette façon-là et vous le prenez sans dire un mot, vous ne ripostez pas. Moi, je trouve ça indécent de la part d'une société de nous obliger à vivre une sexualité donnée, de nous mettre dans un cadre donné! D'abord il y a le mariage: il faut connaître une seule personne d'un seul sexe... (RIRES), une seule personne du sexe opposé. Je trouve qu'on nous restreint énormément. On n'a qu'une seule vie à vivre après tout. Je pense que l'indécence ce n'est pas d'être ici et de parler d'homosexualité, ce sont les gens qui sont derrière et qui disent: "Regardez!"; qui vous montrent du doigt parce que vous êtes homosexuels. Moi, je trouve que c'est ça qui est indécent! Et je suis outrée de cette situation!



© Daniq Charland

Je trouve ça indécent, même ici, de parler d'une façon de faire l'amour. C'est une façon de s'exprimer, ça ne regarde personne. Je pense qu'on devrait se révolter contre ça. J'ai donné l'exemple de l'exhibitionnisme: c'est ce que l'on dit toujours des Juifs, des noirs, des femmes. Quand les femmes manifestent, on va dire: "C'est de l'exhibitionnisme!", ou bien: "Regardez-les dans la rue!". On va rire d'elles. Si vous manifestez pour avoir des droits de vivre votre sexualité comme vous l'entendez, évidemment on va rire de vous.

Et là-dessus, je vais vous lire aussi, pour terminer, un extrait d'un texte que j'avais écrit. Je vais citer un passage de deux bons psychanalystes. C'est sur le féminisme et je pense que ça peut très très bien s'adapter à la situation que nous vivons. Les «psi» anti-féministes disent encore ceci, et là je cite:

"Les groupes féminins officiels, surtout ceux qui réclament l'égalité sexuelle, ont un caractère lugubre et misérable. (RIRES)

Alors, que peux-tu répondre à cela, disent-ils à Ancyl."

Alors la réponse, c'est ceci:

"A cela, dit Ancyl, je répondrai que les groupes qui revendiquent sont toujours misérables car sur eux pèse le poids de l'injustice. Ils ne sont jamais drôles non plus; ce n'est pas une partie de plaisir que de réclamer son dû à des sourds. Je dirai aussi qu'il faut avoir une mentalité de bourgeois bien nantis pour regarder ces groupes avec mépris."

Jean Basile: Eh! bien, pour Louky Bersianik, la marginalité est un phénomène général et les homosexuels ne sont pas les seuls à en faire partie (si je puis dire). Elle est contre les catégories, les étiquettes et les ghettos. Il y a tout simplement des gens qui exercent une sexualité, quelle qu'elle soit. Elle fait également une différence entre l'écriture homosexuelle et l'écriture *de* l'homosexualité. Elle trouve enfin que la société restreint beaucoup l'individu dans le droit à ses activités sexuelles.

Nous allons passer enfin à Marie-Claire Blais qui va nous dire quelques mots aussi, je pense.

Maire-Claire Blais: Je n'ai pas préparé d'exposé mais je pense que les exposés que vous avez entendus avec nous sont très divers, une revendication diverse et que nous touchons à des points qui sont très sensibles, qui sont des points de douleurs dans notre lutte.

A la question: "Y a-t-il une écriture homosexuelle?", bien sûr, vous conviendrez qu'il y a une expression homosexuelle en littérature. Comme Gide, Proust et nous tous maintenant qui avons la possibilité d'être encore plus libres... (Par contre, je ne suis pas sûre que le talent soit lié à cette expression homosexuelle.)

Mais je crois que la littérature est tellement universelle... elle est un art tellement universel... (comme la peinture, la musique...) Cette question en somme ne peut se poser que par rapport à nos droits personnels, intimes, et à une plus grande découverte de notre expression littéraire, émotive aussi et affective. Je pense que l'écriture est tellement universelle qu'elle doit tout englober, toutes les inquiétudes et celle-ci évidemment, qui est très humaine et naturelle. La littérature est un art qui touche tous les êtres, donc ça vient d'un coeur universel. Ça ne peut pas être autrement pour moi.

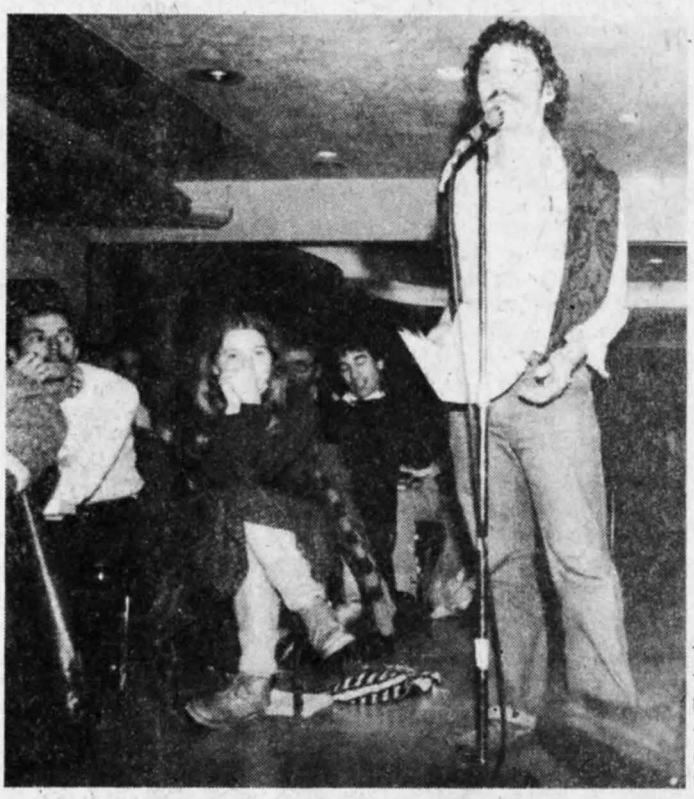
Je n'ai pas d'exposé à faire, mais par contre, il y a une inquiétude que j'éprouve—et que vous devez éprouver—parce que nous sommes ce soir quand même entre nous (et donc nous pouvons exprimer une inquiétude qui nous concerne directement): c'est au niveau des préjugés universels (je ne

30 ECRITURE ET HOMOSEXUALITE

parle pas de Montréal en particulier) qui nous concernent beaucoup et qui concernent toutes les minorités. Il y a une espèce de résurrection malsaine de préjugés contre les homosexuels et je pense que ça doit soulever beaucoup d'inquiétude. C'est pourquoi je parle ici ce soir, parce que ça me bouleverse énormément qu'encore en 1979, il faille recommencer la lutte. C'est très troublant. Je pense qu'il faudra être très alerte, très attentif, parce qu'il y a une haine de l'homosexualité en ce moment qui est due au fait que nous avons peut-être été audacieux pour exprimer ce que nous ressentons comme n'importe qui. Je pense qu'il faut être très alerte parce que ça peut amener un racisme profond. Voilà, c'est tout ce que j'ai à dire.

Jean Basile: Je vous rappelle que vous devez venir au micro pour poser les questions. Ça nous stimulerait beaucoup, je pense, si vous vouliez participer à cette réflexion commune.

Je pense que, dès à présent, il y a une chose évidente. C'est que, d'un côté, on sent que certains d'entre nous voient l'écrivain comme quelqu'un en-dehors de la société qui traque son imaginaire en espérant qu'il aura assez de talent en fin de compte pour que son message soit reçu par le grand public.



© Daniq Charland

Il y a naturellement l'autre question: "Est-ce que l'écrivain, en-dehors de son talent, grand ou petit, a un rôle dans la société et doit participer par l'acte de l'écriture à une lutte collective?" Et je pense qu'on peut élargir un peu le problème. Mettre l'écrivain homosexuel dans un collectif signifie se battre à côté de toutes les minorités naturellement (la minorité homosexuelle n'étant, comme on disait tout à l'heure, qu'une minorité parmi les minorités qui ont à revendiquer leurs droits). Je pense que c'est quand même ce qui se passe et jusqu'à maintenant j'ai l'impression que la plupart des écrivains autour de cette table affirment leurs droits d'être écrivains avant d'être homosexuels. Je pense qu'ils voient que:

1. l'homosexualité n'est pas une raison suffisante pour avoir du talent;
2. l'oeuvre doit viser à être plutôt universelle que limitée à une réflexion sur l'homosexualité.

...Monsieur Navarre a tout de suite quelque chose à dire, je pense.

Yves Navarre: Je vais essayer de résumer la situation. C'est qu'à partir du moment où nous exprimons notre sensualité dans l'écriture, de l'extérieur on nous dit: "écrivains homosexuels". On devrait dire: "écrivains *et* homosexuels". On nous étiquette, on nous rejette, si vous voulez. Cette étiquette d'écrivain homosexuel, moi, on me l'a flanquée il y a dix ans sur le dos, en France, et je vous assure qu'elle ne se décolle pas. Elle ne se décolle pas, et là je rejoindrai ce que Marie-Claire a dit, et que je trouve extrêmement important: c'est contenu dans la question de ce débat: "Y a-t-il une écriture homosexuelle?". J'aimerais répondre comme Louky: "Il y a une écriture *de* l'homosexualité". Tout comme nous ne sommes pas des écrivains homosexuels, nous sommes écrivains *et* homosexuels.

Ce que Marie-Claire a dit est très grave. C'est que notre sujet a été saisi *par* les media, *par* l'opinion publique depuis 6-7 ans, tout comme le sujet de la femme, (la condition féminine a été saisie, pratiquement, très exactement de la même manière) et le résultat c'est que nous avons, avec beaucoup de coeur, pris la parole, mais cette parole que nous vons prise, nous l'avons utilisée très souvent pour dire ce qu'on voulait nous faire dire, pour être conformes, encore une fois, à l'idée qu'on voulait se faire de nous.

En deux mots: je crois qu'un nouveau racisme est né qui est le racisme des homosexuels dont on parle trop. Et, en gros, je vois dans cette question: "Y a-t-il une écriture homosexuelle?"—qui n'est pas la question: "Y a-t-il une écriture *de* l'homosexualité?"—j'y vois absolument toute la nuance qui fait que finalement, en agissant comme nous avons pu agir, à la demande des media qui voulaient faire du spectacle sur notre sujet, tout a abouti à une nouvelle forme de racisme, et tout a abouti à une forme de—je vais inventer—"ghettoïsation" des homosexuels, tant des hommes que des femmes. C'est une chose qui ne me paraît pas conforme à l'idée quotidienne, forte, sensuelle (et je dis bien: *quotidienne*) que nous nous faisons et que nous voulons surtout nous faire de notre sensualité, pour ne pas dire homosexualité. Pour moi, «homosexualité» c'est un mot qui est plus que jamais hérissé de fil de fer barbelé, parce qu'on en a trop parlé et qu'on nous a surtout fait dire ce qu'on voulait nous faire dire alors que nous voulons simplement être ce que nous sommes.

Jean Basile: Je pense qu'il y a une question.

Une femme: Je vais m'adresser à monsieur Navarre. Tu as dit que tu n'as pas besoin de revendiquer ta différence. La question que je te pose: "Est-ce que justement tu n'as pas besoin de revendiquer ta différence parce qu'au départ tu es un homme?", première question. Et puis: "Est-ce que tu ne penses pas qu'en tant que femmes, les femmes ont justement à revendiquer leur différence dans l'écriture et dans leur sexualité à chercher?".

Yves Navarre: Alors, il y a deux questions. Quant à la seconde, je vais peut-être demander à Marie-Claire et à Louky de répondre à ma place. Bon.

La première: "Qu'est-ce que ça veut dire, revendiquer ma différence?". Cela veut dire que je me considère comme différent parce qu'on veut que je me considère différent. C'est-à-dire que je joue le jeu du système moral et du système psychique en place. Lorsque moi je dis que je veux simplement exprimer ma *non-différence* et lorsque Paul dit qu'il veut exprimer son *équivalence dans la différence*, je crois que nous ne sommes pas dans une juste mesure conservatrice, mais nous sommes tout simplement dans le quotidien de nos vies. Si tu dis: "revendique ta différence," si mes parents quand j'étais enfant, me demandaient d'avouer que j'étais homosexuel, je n'ai jamais voulu le leur avouer; je n'avais pas à le leur avouer puisque au fond de moi-même, je considère la nature de ma sensualité comme une norme, comme une nature: c'était *ma* nature. Avouer, c'est reconnaître la faute que l'on veut combattre chez l'autre, la faute qui, justement, est à l'origine de la

ECRITURE ET HOMOSEXUALITE 31

ségrégation. Revendiquer la différence, c'est admettre que l'autre vous considère comme différent.

Et dans l'exercice de mon écriture, encore une fois, que mes livres soient ou ne soient pas homosexuels, moi, je ne fais aucune différence. Je parle da ma mon-différence et j'essaie de l'offrir en partage.

En ce qui concerne les femmes, je vais passer la parole à Marie-Claire et à Louky. Je dirai simplement que par un concours de circonstances, j'ai été associé, ici au Québec, à une réunion, à un congrès de femmes sur le thème: "La femme et l'écriture", où nous n'avons, encore une fois, parlé que de la femme et de l'écrit. C'est-à-dire des problèmes sociologiques directs et de journalisme—pas de l'écriture, des problèmes d'écriture de la femme.

Je ne sais pas s'il y a un emploi du langage qui soit spécifiquement macho. En tout cas, moi, en tant qu'homosexuel, je suis peut-être un macho (hein, j'suis un mec! bon...) (RIRES) je suis peut-être un mec, mais enfin je fais ce que je veux. Je ne me suis jamais posé la question au plan du langage, et je crois qu'on a voulu—et c'est une tendance actuelle—on a voulu extraordinairement théoriser sur les problèmes de langage spécifique. Jean-Louis Bory, un jour,—je salue sa mémoire, parce que c'est un ami que j'adorais et que j'adore encore—me disait: "Yves, le bonheur, c'est ce qu'on en fait, c'est rien d'autre, et tu le sais". Eh! bien, je dirai que le langage, l'écriture, c'est ce qu'on en fait, c'est rien d'autre et je crois que nous le savons tous.

Les problèmes de spécificité du langage me sont totalement étrangers. Je ne sais pas si les mots "pantalon", "falzar", sous ma plume ont une même signification que sous la plume de quelqu'un qui se dit macho. Je ne sais pas. Je ne me pose pas la question. Je sais que beaucoup de femmes ont dit que des mots étaient masculinisés à tort, ou que certains mots, sous la plume d'une femme, comme "la table", "les enfants", n'avaient pas la même signification que sous la plume d'un homme qui écrit "la table" ou "les enfants". Quand un homme écrit "la table", c'est son bureau; quand une femme écrit "la table", c'est la table de la cuisine. Peut-être, je ne sais pas. Je voudrais bien que Louky et Marie-Claire répondent.

Louky Bersianik: Enfin, pour "la table", moi, c'est la table de mon bureau! (RIRES)

Je ne vois pas très bien la question. Tu dis: "La femme devrait-elle revendiquer sa différence?"...

La même femme: Bien. Justement, la question que je posais à Yves Navarre, c'est que... il ne s'est pas posé la question...

Des voix: On n'entend pas la question! Va parler au micro!

La même femme: ...il ne s'était pas posé la question à savoir: "Est-ce que je revendique la différence?"

Yves Navarre: Je vous l'ai exposé, je ne la revendique pas.

La même femme: Bon. Mais dans ta réponse, tu m'as répondu dans ta différence sexuelle...

Yves Navarre: Pas sexuelle, j'ai parlé de sensualité.

La même femme: Bon. Sensualité, sexualité... C'est un mouvement, une coulure dans la sexualité, disons.

Yves Navarre: Sauf que la sexualité, c'est l'épicentre d'un séisme. (RIRES) Permettez-moi de dire que quand j'aime quelqu'un, je l'aime de tout mon corps, de toutes mes minutes, de tous mes regards, de toute mon écoute et peut-être...

La même femme: La coulure, je ne la sépare pas de la sexualité, la coulure de ta sensualité...

Jean Basile: Tâchons d'éviter les problèmes de sémantique. (RIRES) Restons au domaine de la réalité de la...

Yves Navarre: Je crois qu'on était très réels!

La même femme: Mais la question que je posais à Yves Navarre, c'était en tant qu'homme. Yves Navarre a répondu en tant qu'homme dans sa sexualité. Donc, Yves, c'est peut-être ça qui a fait que je n'ai pas eu de réponse à la question que je posais. Je parlais de l'entité "homme", sans nécessairement faire référence à l'écriture ou à la nature de l'être homosexuel. Je te posais la question en tant que personne vivant en homme, au XXé siècle. Et puis, ne pas revendiquer ta différence pour toi, est-ce que ça a été une conséquence du fait que tu es homme? Tandis que lorsqu'on est femme, être unisexuée dans cette société-là, c'est un test! C'est un peu pour ça que je te posais cette question-là, à toi.

Yves Navarre: En fait, moi, je ne fais pas du tout la différence entre moi dans la vie et moi dans mon écriture. Ce n'est pas une figure de rhétorique, je n'essaie pas d'être éloquent. (Seulement, chacun a sa manière d'exprimer son trac; quand j'étais petit, je bafouillais. Eh bien! pour ne pas bafouiller, j'arti-cu-le.) (RIRES) Je vais répondre à ta question. Je ne fais pas la différence entre moi homme, et moi dans mon écriture parce que je ne vis que par mon écriture. Et je ne fais pas de différence entre la cause des femmes "femmes-qui-aiment-les-hommes" et celle des femmes lesbiennes qui aiment les femmes.

J'ai rencontré Marie-Claire il y a 10 ans, 9 ans, à peu près. On s'est rencontré un jour, et Marie-Claire vivait avec quelqu'un qu'elle aimait beaucoup. Je ne crois pas que ce jour-là... C'était un jour serein, Maire-Claire! (RIRES). Je crois que nous n'étions pas tourmentés par des problèmes théoriques d'identité. Nous ne nous posions pas les problèmes de notre entité. Je crois que nous vivions, et Marie-Claire et moi, et l'amie qui était avec Marie-Claire... nous vivions d'amour, nous étions en route. Je crois que ce qui compte, c'est d'être en route. Et ce qui compte, peut-être, c'est de ne jamais s'arrêter à l'idée que l'on se fait de nous, à l'idée qu'on veut nous renvoyer de nous-mêmes.

Jean Basile: Je crois cependant que le sens de cette intervention serait peut-être un débat qui est assez fréquent dans les fronts de libération, entre guillemets "homosexuels". C'est que les lesbiennes, naturellement, voient les homosexuels masculins comme faisant partie, malgré tout, d'une certaine majorité, alors qu'elles doivent assumer une double minorité: la minorité féminine d'abord et ensuite la minorité d'être lesbiennes. Donc, elles ont une double minorité alors que les homosexuels masculins—et c'est, je pense, le sens de l'intervention—font quand même partie d'une majorité dans un certain sens et ils réagissent souvent dans le sens de cette majorité automatiquement tout simplement parce qu'ils sont aussi des hommes dans la société. C'est d'ailleurs le problème que l'on va avoir à traiter dans une thématique de la littérature de type homosexuel.

Est-ce qu'il y avait une main levée?

Un homme: Disons que sans dévier du sujet, et surtout pour répondre un peu à mademoiselle... Moi, je sais bien qu'en tant qu'homme, on est victime d'exactement la même discrimination que les femmes et que n'importe quelle autre minorité. Finalement le chauvinisme mâle, on le subit à double raison: 1° en tant que minorité et 2° en tant qu'homme, ou "traître" un peu, si l'on veut, au sexe. Je veux dire que je sais très bien qu'un gars qui ne s'identifie pas à la culture mâle est très très très mal vu. Et la société a toujours été plus intolérante envers les tendances «contre-nature» d'un homme qu'envers celles d'une femme.

Pour prendre un petit exemple, peut-être, je ne sais pas... La peitite fille qui joue au baseball, est bien *cute*. C'est bien plus drôle de voir arriver une petite fille chez elle, le soir, avec des griffures et des genoux en sang que de voir un petit gars en train de dorloter une poupée ou en train de faire la cuisine ou n'importe quelle connerie du style. C'est ça qui a toujours été perçu comme une énormité en soi.

La salle: Oh! Oh! Oh! (RUMEURS)

Jean Basile: Il faudrait revenir à l'ordre du débat un peu, dans la salle...

Le même homme: Pour revenir à ta question, tu as demandé à Yves finalement si, lui, n'avait pas à revendiquer du fait qu'il était un homme, alors qu'une femme dès le départ vivait cette

ECRITURE ET HOMOSEXUALITE

minorité en tant que femme et deuxièmement en tant que lesbienne. Eh! bien moi, je te dis qu'en tant qu'homme, cette réalité, je la vis quotidiennement et je ne pense pas être le seul dans mon cas à la vivre. Le mépris chauviniste, on nous le fait encore beaucoup plus sentir, et puis de près.

Jean Basile: Je vous remercie, monsieur, on va revenir à la littérature maintenant. J'aimerais poser une question à Marie-Claire Blais qui, je pense, va s'intégrer dans le débat assez bien à ce niveau-là.

Marie-Claire Blais a souvent dans ses romans (nous avons déjà parlé de ça entre nous) parlé d'homosexuels masculins et peut-être moins d'homosexualité féminine—autrefois en tout cas. Peut-être pourrait-elle nous éclairer un peu sur ce sujet. Comment est-ce qu'elle voit la différence quand elle traite un homosexuel masculin et quand elle traite une homosexuelle féminine? Est-ce qu'il y a des nuances là que l'on pourrait définir?

La même femme: On n'en veut plus, et c'est ce contre quoi je m'insurge, encore, ...en somme qu'il y a un côté encore plus rabattu que l'autre. On ne sort pas de cette espèce de compétition.

Marie-Claire Blais: Oui, mais la compétition c'est parce que nous nous parlons bien peu.

Jean Basile: Il y a quelqu'un qui avait demandé la parole avant vous, voudriez-vous laisser la place?

Gérard Pollender: c'est Jeanne d'Arc qui a demandé à parler...

Jean Basile: Que Jeanne d'Arc parle d'abord. (RIRES)

Jeanne d'Arc Jutras: Jeanne d'Arc va parler. (RIRES) Je crois, moi, que si...

Jean Basile: Il faudrait s'en tenir, je m'excuse, il faudrait s'en tenir, au risque de tomber dans l'ennui scolaire, à des thèmes qui peuvent être abordés en littérature et ne pas en faire une assemblée générale sur les mouvements homosexuels...



Marie-Claire Blais: Oui, énormément! Et que nous pourrions tous définir ici de façon différente. Je pense que le mot "désir" est très important. Et ce que la première femme a dit aussi est très important. Il y a une lutte entre l'homme et la femme. Il y a une lutte même entre l'homme et la femme homosexuels. Mais il y a aussi quelque chose de très grave: il y a une ignorance, peut-être, entre...—ce que dit ce jeune homme est un témoignage de ce qu'il subit tous les jours. Comme nous avons hélas trop peu de communications entre les sexes et même entre les minorités—sauf par moment serein, comme ce que décrit Yves, (mais c'est tout à fait exceptionnel et je crois que c'est tout à fait rare)—il est rare que nous nous réunissions dans nos différences. Parce qu'il y a des différences entre ce que vous dites, madame, et ce que ce jeune homme a ressenti comme victime lui-même, comme une femme pourrait le ressentir. C'est très humiliant ce qu'il raconte, c'est très dur pour lui, et cette humiliation a peut-être nourri sa vie, l'a fait l'être qu'il est aujourd'hui: un être qui ressent ces choses là comme il les ressent.

Donc, nous ignorons! Je crois qu'il y a un problème d'ignorance entre nos minorités et ça se passe au niveau quotidien. Dans ce sens que nos clubs ne peuvent se réunir, que nos ghettos ne peuvent pas se rencontrer (sauf exceptionnellement, quand un moment de fraternité peut surgir). Et c'est un peu dommage parce que notre différence est grande, et je pense qu'on peut la combler par la parole, par la discussion, par l'affection, par la découverte de l'autre. Il y a un grand pas à franchir. Et il y a une différence, (en ce moment en particulier), entre l'homme homosexuel et la femme homosexuelle. Je dirais qu'il y a une colère... Au début des mouvements de révolution, nous étions beaucoup plus unis. Maintenant que chacun de nous comprend sa solitude et son exil de l'autre, il y a le sentiment de la différence (du moins à New York, aux U.S.A.—je ne sais pas pour l'Europe; c'est peut-être moins fort. Mais ici c'est très fort, la revendication). Même entre homosexuels nous avons des choses à nous dire (entre hommes et femmes), qui doivent être dites; comme ce que vous avez exprimé de la femme, qu'elle se sentait beaucoup plus grande et qu'elle est plus victime. En fait, c'est fort possible mais il y a une situation de fait qui est réelle.

surtout que nous avons l'occasion d'avoir parmi nous de grands écrivains. Profitons-en pour les interviewer sur ce sujet.

Jeanne d'Arc Jutras: Alors, je crois, moi, depuis le début... (enfin pas le début, de la réunion de ce soir: depuis le commencement des temps! (RIRES) C'est loin, et c'est souffrant...) Je crois, moi, que si on a à revendiquer notre différence, c'est tout simplement parce que ce sont les *straights* qui nous ont définis, nous, les lesbiennes et les homosexuels. Je crois qu'il est à peu près temps que les homosexuels s'expriment en tant qu'homosexuels et que les lesbiennes écrivent des histoires de bonnes femmes lesbiennes. (APPLAUDISSEMENTS) Je suis la bonne femme qui descend dans la rue avec ma pancarte parce que je dois revendiquer ma différence, justement. C'est souffrant, mais c'est payant, (RIRES): On obtient le *bill* 88.

Alors, moi, je dis que de toute façon, nous, les femmes, on n'avait pas d'âmes là, en littérature (on nous a dit ça). Le pape en a parlé dernièrement. (RIRES) C'est assez difficile! J'ai un peu compris parce que je dois vous dire que je ne suis pas un intellect, je suis dans le populaire. (RIRES) Je n'ai pas fait mes lettres à la Sorbonne. (APPLAUDISSEMENTS) Mais ça sort bien pareil! Je ne suis pas ici pour m'ennuyer et j'ai eu mon quota de souffrances! Ça me tente de rire!... J'ai la sagesse d'en connaître la différence... Comme le disait Louky, toi, tu ne vois pas de différence; mais moi, j'en vois une parce que... parce que j'en vois une!(RIRES)Elle est grosse à part de ça! Je pense que les femmes, les lesbiennes-là,... je me demande pourquoi, à un moment donné, elle écrivent des histoires de bonhommes. J'avais de la difficulté, moi en tant que femme, à me reconnaître. Toi, si tu peux te reconnaître dans ça: alleluia! (RIRES) Moi, j'aimerais bien qu'après *Les nuits de l'underground*, tu nous pondes un bon roman que l'on porterait au cinéma. Parce que l'écriture aussi, il faut qu'elle aille au cinéma! Puis la porno, à un moment donné, il faudrait la nettoyer un peu... Tu sais... pour être capable de se reconnaître. Ça, ça veut dire le véhicule, tu sais.

Alors, nous autres, on doit se reconnaître, on doit lutter, en tant qu'être humains. Et on doit lutter en tant que femmes; on doit lutter en tant qu'hommes. Mais tout simplement, il faut revendiquer, pas tellement notre homosexualité, notre

sexualité, mais tout simplement notre identification. Alors, j'avais ça à vous dire. Je vous aime beaucoup et puis salut! (APPLAUDISSEMENTS)

Jean Basile: Je crois que Jeanne d'Arc vient de poser un problème quand même crucial, naturellement. C'est ce que j'appelais tout à l'heure le rôle de l'écrivain dans le cadre de la société: est-ce que les écrivains doivent se maintenir tout seuls dans leur art et triper, ou bien doivent-ils s'intéresser à ce qui se passe autour d'eux et tenter de refléter leur milieu grâce aux possibilités d'expression qu'ils ont par chance ou par travail.

Il y a un intervenant au micro.

Gérard Pollender: J'ai quelque chose à dire à monsieur Navarre, mais avant ça je voudrais...

Jean Basile: Il ne faudrait pas essayer de tout centraliser... Essayez d'être très très clair sur ce que vous avez à dire...

Gérard Pollender: Je vais essayer, je ne sais pas si je vais réussir mais... (RIRES)

Jean Basile: Fais un effort...

Gérard Pollender: O.K. J'ai quelque chose à dire. Je pense que c'est la plus grosse assemblée qu'on ait eue—il y a à peu près 300 personnes—depuis celle qui a suivi la descente au Truxx; je pense que c'est très important! Il y a du monde! O.K.! Je trouve qu'il y a pas mal de lesbiennes aussi, et je trouve que ça fait une plus belle assemblée.

Bon. Quand monsieur Navarre (je ne sais pas lequel, là... parce que j'étais en arrière... C'est toi? Bon. O.K.) dit qu'en tant qu'écrivain, pour toi, ce n'est pas important de revendiquer la différence. Peut-être que c'est une question qui peut se comprendre du point de vue d'un écrivain. Si j'étais écrivain homosexuel, je ne sais pas comment je verrais ça; je pense que ça peut se comprendre. Mais du point du vue de l'ensemble d'une collectivité (ou des gais et des lesbiennes eux-mêmes,) je pense que si, justement, on ne revendique pas notre différence, il y a un problème énorme d'affirmation. Pour moi, ça pose une contradiction énorme. Si on n'était pas venu ici ce soir...? Si on est venu ici, c'est parce que notre désir est là! Et puis on veut le vivre, et on veut le réaliser! Vois-tu? Si on n'avait pas revendiqué notre différence, comment aurais-tu pu avoir notre auditoire? Pour moi, c'est une question fondamentale. Tu veux faire une différence entre un individu et une collectivité mais du point de vue de la collectivité, pour moi, la revendication du désir, c'est quelque chose de fondamental. On a un désir, et c'est ce qui fait notre force, à mon avis. C'est le point principal que je voulais apporter.

J'ai encore une petite affaire à dire pour finir. L'assemblée a été organisée par pas mal de gens de l'ADGQ et on a un congrès d'orientation qui s'en vient, c'est le sixième, si je ne me trompe pas. On invite le monde à venir au congrès parce que, notamment avec le lancement du *Berdache,* on a pas mal de travail à faire et on a besoin du monde. Alors, on invite tout le monde!

Si monsieur Navarre a des choses à dire par rapport à ce que j'ai dit, j'aimerais bien qu'il les dise.

Jean Basile: Bon, avant que monsieur Navarre ne réponde à ces deux interventions qui sont à peu près dans la même ligne... J'aimerais quand même que monsieur Chamberland nous dise un peu ce qu'il pense de l'écrivain en tant qu'écrivain, pour toi, ce n'est pas important de revendiquer ... parce que monsieur Chamberland a été et est toujours d'ailleurs, l'un des hommes les plus engagés non seulement en littérature, mais également dans l'évolution de la société québécoise, depuis maintenant peut-être plus de 15 ans. Peut-être aurait-il des choses intéressantes à préciser là-dessus par rapport à l'orientation sexuelle et à l'engagement vis-à-vis de la société.

Paul Chamberland: Eh! bien, des choses intéressantes... je l'espère... Je suis assez pris par le débat qui roule et qui va à la fois sur les problèmes comme tels et aussi sur la relation que ça peut avoir avec l'écriture dans le sens que Jean vient rapidement d'esquisser.

J'ai envie de dire quelque chose qui serait comme un... enfin, appelons ça, un rêve ou une utopie. C'est qu'un jour, il y ait un groupe formé d'hommes, de femmes, d'enfants qui représenteront toutes les différences; toutes ces différences étant en quelque sorte *affirmées*, parce qu'au fond chaque individu est une différence.

C'est un rappel de quelque chose d'élémentaire. Mais au niveau du vécu, de ce qu'on véhicule, il est important qu'il y ait des actes, des gestes, des événements, enfin n'importe quoi—des textes aussi—qui en tiennent compte. C'est pourquoi d'ailleurs je parlais tantôt,en forgeant ce mot, d'"isosexualité" (comme on dit "isomorphisme"). C'est-à-dire qu'à ce moment-là, mais il ne faut pas non plus gommer les problèmes spécifiques entre, par exemple, la redéfinition de la condition féminine et le reste par rapport à la condition masculine—dans ce mouvement là, dans cette figuration-là, on aurait, comme horizon (c'est pourquoi j'appelle ça utopie ou rêve, admettons, un groupe qui représenterait vraiment une espèce de collectif qui exemplifierait justement la circulation de toutes les différences. Donc qui ferait sauter...

J'ai été sensible au mot «revendiquer». Je pense que sur cette question de l'identité et de la différence il n'y a pas que l'aspect revendication; il y a la manifestation, le témoignage, le vécu comme tel qui comptent. C'est-à-dire, au fond, une démarche qui est essentiellement positive, si l'on veut. C'est là-dessus d'ailleurs que ce qu'il peut y avoir de luttes—qui me paraissent nécessaires (je ne remets absolument rien en cause de ce côté-là)—donc, tout ce qui peut arriver à un moment donné de démarches, soit de résistances, soit d'offensives, etc., peut s'alimenter à (au fond, ce que j'essaie de définir comme) l'utopie de tout ça.

Et il m'arrive assez souvent, reprenant une lignée qui court à travers les siècles, de me dire que cette réunion d'êtres, hommes, femmes, enfants, serait celle des *fidèles d'amour.* C'est-à-dire de ceux qui, au fond, veulent vivre l'amour et qui le vivent à la fois comme le vécu quotidien, individuel, inter-individuel, le plus- je dirais- naturel, et aussi comme étant (peut-être) ce qui est au coeur du vécu collectif, également.

Je distingue ces deux plans-là, mais il faut aussi les articuler, parce que, entre autres—je n'insiste pas—la scission entre la vie privée et la vie publique est un des maux dont on souffre le plus (également). Ce sont des choses comme beaucoup de scissions dans la civilisation, qui ont été exaspérées, et il y a un travail à faire de ce côté-là.

Par rapport à ce que Jean disait peut-être plus spécifiquement: ce qui paraît intéressant, c'est que dans le travail d'écriture, que ce soit au niveau de... tu as utilisé le terme de Roland Barthes: «l'écrivant», (c'est-à-dire celui qui communique les informations, le reportage ou encore disons, une démarche critique, etc...) il y a comme deux points de vue qui ne sont pas opposés, qui sont complémentaires. Le premier, qui ne se manifeste pas immédiatement comme engagement, mais qui est à mon sens très important, c'est celui que j'ai tenté de définir tantôt par la transformation de l'imaginaire; la transformation à travers les fictions écrites qui partent du coeur; qui partent, en définitive, de ce qu'il y a de plus chaud, de plus proche. Il y a donc ça qui est important parce qu'il s'agit de transformer l'imaginaire social à partir de là. Il y a par ailleurs le rôle que l'écriture peut jouer (l'écriture manifeste, l'écriture événement, l'écriture intervention), qui se situe davantage dans des conjonctures évidemment différentes. Alors, je pense qu'il est important de tenir compte de ces deux points de vue là qui sont complémentaires.

Jean Basile: Alors, pour résumer ça, je pense que, pour répondre aux deux derniers intervenants, les écrivains ici présents amènent ces précautions de distinguer entre l'écriture-revendication, soit l'écriture dont le but est très

34 ECRITURE ET HOMOSEXUALITE



© Daniq Charland

présent (de mener une lutte de type social, ou politique, ou en fin de compte une lutte quelconque) et le droit de l'écrivain à simplement faire sa recherche personnelle, à l'exprimer, au mieux qu'il le peut dans des termes qui lui paraissent le plus convenable. Je pense que c'est un débat naturellement qui est de toujours, qui ne concerne pas seulement l'homosexualité. Enfin, c'est de comprendre qu'il y a chez les écrivains deux fonctions: grosso modo, une fonction sociale et une fonction purement littéraire, et l'une n'empêche pas l'autre.

Une femme: Monsieur Chamberland a déjà un peu répondu à ce que je voulais demander mais j'aimerais qu'on parle plus précisément du sujet, ou plus exactement du rapport, de l'écrivain à son homosexualité. Je pense que monsieur Navarre a très bien répondu. Monsieur Navarre est dans un cas particulier par rapport à vous quatre, il faut bien le dire: son premier roman, *Lady Black*, était déjà homosexuel, ouvertement, et dès le début. Comme vous le dites d'ailleurs, vous avez été catalogué comme écrivain homosexuel. Vous quatre, non. Enfin, j'ai lu des livres de chacun de vous; il y a eu un moment dans votre vie, où vous vous êtes tout à coup exprimés plus ou moins ouvertement. J'aimerais savoir en quoi ça a changé votre rapport à votre homosexualité—ou à votre sexualité globale—et à votre écriture aussi.

Jean Basile: Alors, je ne sais pas comment on va procéder maintenant. C'est une question bien intéressante. Louky Bersianik m'a dit qu'elle avait une petite intervention à faire, courte et rapide.

Louky Bersianik: C'est sur des interventions passées. D'abord, il y a une jeune homme qui a parlé tout à l'heure du comportement d'un petit garçon qui jouerait à la poupée et qui serait mal vu, et aussi d'une petite fille qui s'amuserait à monter aux arbres. L'homosexuel mâle ou femelle reste enfermé dans des stéréotypes qui sont imbriqués dans les rôles sexuels que, justement, nous, dans notre lutte féministe, on essaie de faire tomber et d'anéantir. Par exemple, je ne vois pas pourquoi un petit garçon ne pourrait pas jouer à la poupée, même s'il n'a pas d'attitude homosexuelle, et pourquoi la petite fille ne pourrait pas monter aux arbes sans qu'elle ait une attitude homosexuelle. Je ne sais pas si vous saisissez. On essaie justement de faire tomber ces stéréotypes des rôles sexuels. La société taxe chaque sexe et va l'enfermer dans un ghetto d'activités d'où il ne pourra pas sortir—peu importe ses aptitudes. Cela me ramène à ce que madame disait tantôt; je ne revendique pas la différence sexuelle! Moi, je pense que la différence crée le ghetto. Et on a vu, je pense, qu'en Californie actuellement, la ville devient pratiquement homosexuelle, et les hétérosexuels se trouvent quasiment dans un ghetto, et ne peuvent bien souvent plus s'exprimer. Mais il y a aussi une autre chose qu'il faudrait considérer. Il faut revendiquer, et la seule chose que je veux revendiquer, c'est le droit d'aller à ma liberté sexuelle, ma liberté d'expression. Si j'écris un livre, je veux écrire comme Marie-Claire; elle peut vouloir exprimer l'homosexualité masculine! Est-ce que ça veut dire que tu te mets dans la peau d'un homme? Tu peux exprimer une autre marginalité (qui pour moi est une sensualité) qui se joue sur tous les registres. Si je me cantonne dans une sexualité, je me mutile; mais ça ne veut pas dire que pour les autres, c'est la même chose. (Peut-être que pour vous la différence est bien marquée).

Je pense qu'il est très important aussi de ne pas mettre les hétérosexuels dans un ghetto. Si j'étais, moi, hétérosexuelle, je me sentirais vraiment rejetée dans un groupe d'homosexuels. Il y a une troisième minorité qu'il faudrait peut-être considérer avec sérieux (on ne la considère jamais avec sérieux): c'est la minorité des bisexuels. On peut très bien vouloir vivre sa sexualité sur ces deux régistres connus. Pour moi, il y a des milliers de sexes. Je crois que le bisexuel est rejeté de part et d'autre; il est dans un ghetto d'un côté comme de l'autre. Je pense qu'il est important de considérer que ça existe. C'est ce que j'avais à dire.

Jean Basile: Bon. Alors, avant de passer à d'autres questions, je vous signale qu'il y a un garçon là-bas qui depuis un bon quart d'heure, désespérément... Oui, monsieur! voulez-vous aller au micro maintenant? Oui, c'est lui, l'homme vert!

Peut-être qu'on pourrait répondre rapidement, à la personne de tout à l'heure qui est venue poser une question sur le fait que la carrière de monsieur Navarre est claire depuis le début alors que nous (certains d'entre nous), n'avons pas de carrière aussi claire du point de vue de l'homosexualité. Je pourrais peut-être demander à Marie-Claire et à Paul de répondre?

Marie-Claire Blais: Eh! je crois que c'est plus ou moins accidentel. Je crois que Yves s'est exprimé et que c'est une expression assez simple de ce qu'il ressentait dans sa vie. La littérature est très vaste et ouverte à toutes nos expressions; il n'y a rien de... On peut parler des hommes, on peut parler des femmes. Disons que peut-être Yves a eu un courage précoce. (RIRES). Mais il est certain que moi, je trouve que—et je ne sais pas si pour Jean et les autres ça vaut—dans tous les domaines (enfin par seulement dans la sexualité), il est toujours difficile de parler de soi en littérature. Il est très difficile pour l'auteur de parler de soi. Et ce sont des romans qu'il a écrits. Ce ne sont pas tous des autobiographies. Il n'est pas nécessaire pour un écrivain de se mettre à nu s'il ne le veut pas. Ça, je crois que c'est son droit le plus strict. (APPLAUDISSEMENTS).

Jean Basile: Bon. Je vais poser la question à Paul...

Yves Navarre: Je crois que je veux parler aussi. (RIRES). Il y a un contentieux là; plusieurs choses m'ont été dites. Alors, je les garde et je n'ai pas de mémoire. J'ai donc besoin de répondre. J'ai besoin de parler.

D'abord, quand je vous ai dit que je ne revendiquais pas ma différence... Si je ne la revendiquais pas, je ne serais pas ici! Bon. Point un! Point deux: je vous ai expliqué que, tout simplement, la différence, c'est les autres qui veulent la créer.

C'est-à-dire que je ne veux pas de l'expression: «revendiquer ma différence». Je propose quelque chose de beaucoup plus militant qui s'appelle: «exprimer ma non-différence». Et, croyez-moi, c'est peut-être plus complexe, mais c'est plus proche du réel. C'est plus proche du quotidien.

Maintenant, Jeanne d'Arc: je n'ai jamais été à la Sorbonne. Je trouve qu'on n'y est pas ce soir, pas du tout. On parle tous avec notre coeur! Je vais vous dire: quand vous me dites qu'il y a une ségrégation entre les femmes et les hommes, eh! bien, alors!... J'étais à Paris, chez Arcadie, qui existe depuis 25 ans: il y avait 400 personnes dans la salle, nous étions 400! Il y avait en tout trois femmes. Alors, moi, quand je viens à Montréal, je me dis: «Qu'est-ce que ça passe bien au Québec!». Parce que vous êtes drôlement nombreuses, même si vous n'êtes pas en majorité, alors qu'en France, vous n'y êtes plus. Et quand vous dites que nous sommes des maudits Français, eh! bien, (je peux vous dire que) les Français, ils se maudissent entre eux! (RIRES) Je peux vous dire que dans les milieux militants homosexuels français, il y a un morcellement total du fait que nous nous regroupons très mal, que nous nous regroupons très mal et que nous ne nous aimons pas!

Quand Marie-Claire parle de mon courage, je peux vous dire que je n'ai plus vingt ans depuis vingt ans. (Eh! oui!) Et c'est un tournant parce qu'on nous renvoie des images de jeunesse qui sont néfastes. Je dois vous dire qu'au mois d'avril, quand j'ai terminé *Le temps voulu*—je ne fais pas de la pub pour mon propre roman—je l'ai apporté à mon éditeur, Robert Laffont. Et Robert Laffont, comme le précédent roman, *Portrait de Julien devant la fenêtre,* l'a refusé. Quand il a lu *Le temps voulu,* il m'a dit: «Oui, écoute, tu sais, nous sommes très amis, nous sommes...» (pour ça il m'avait invité à déjeuner dans un restaurant où je n'étais jamais allé: j'étais très curieux d'y aller parce que j'avais connu en onze ans, trois serveurs de ce restaurant! (RIRES) qui étaient tous les trois très bien! Quand je suis arrivé à ce déjeuner, il n'y avait plus que des serveuses! je suis désolé!)... à la fin du déjeuner, il m'a dit: «Oui, j'aime bien *Le temps voulu,* c'est toi dans ce roman. Evidemment, c'est toi. Mais c'est dommage, c'est dommage»—et je vous donne ma parole d'honneur, sur la tête de mes chats, (RIRES)—et ils sont importants dans ma vie—je vous donne ma parole d'honneur sur la tête de mes chats, que Robert Laffont m'a dit: «c'est dommage, c'est dommage, que Pierre ne s'appelle pas Martine.» Alors, si vous appelez ça vraiment la résultat d'une liberté... Alors, je vous dis: non, parce qu'on n'y est pas!

On a acquis un droit de parole qu'on nous donnait quand on nous la donnait! On a voulu nous faire dire des choses, que le plus souvent nous avons dites, en employant des lieux communs de revendication sociale. C'est pour ça que je n'aime pas le mot de «revendication». Il n'y a que le quotidien qui puisse modifier le quotidien. Il n'y a que le sensible dans le secret des lectures qui puisse nous inspirer.

Je vais vous dire qu'il y a une minorité parmi nous (qui est la majorité de notre minorité—pour ne pas faire de jeu de mots); ce sont tous ceux qui ne sont pas dans les villes, et qui se taisent. Et quand, moi, je reçois des lettres de province, de mes lecteurs, alors là, je me dis, ce sont eux les critiques, le partage est là. Et quand ils me disent: «J'ouvre enfin les yeux sur moi!» (des filles comme des garçons) alors je me dis: «Bien, mon vieux, continue: le militantisme il est là! Il est dans l'expression artistique!»

Un dernier mot—parce que quand je prends la parole, je la tiens! (RIRES). Je vous dirai: j'ai pensé tout à l'heure au thème: «Y a-t-il une écriture homosexuelle?» Je me suis dit: «mais est-ce qu'on pourrait un jour réunir des êtres humains sur le thème suivant: «Y a-t-il une musique homosexuelle?» Jamais! Est-ce qu'on irait parler de Tchaïkovsky? Et si le thème était: «Y a-t-il une peinture homosexuelle?» Est-ce qu'on parlerait de Francis Bacon, à ce moment-là? (On parlerait peut-être de David Hockney parce qu'il a illustré *Cavafy* et qu'on peut voir que, graphiquement, ce sont deux mecs ensemble.)

On a peur de l'écriture. On en a peur parce qu'elle a toujours été explosive et qu'elle est irremplaçable. Elle est irremplaçable quand elle offre en partage ce qui est foncièrement militant, c'est-à-dire l'émotion. Et ce qui est *mon* identité et ce qui est *ma* revendication, c'est mon droit à l'émotion, mon droit à l'expression de mon émotion, et mon droit au partage de l'expression de mon émotion. Si on veut bien de moi, ou si on veut bien dans le corps à corps de la lecture faire l'effort nécessaire pour ouvrir les yeux. Voilà! (APPLAUDISSEMENTS).

Jean Basile: Alors, nous allons revenir à la période de questions.

Un autre homme: Alors, moi, ce que j'aimerais demander aux cinq littérateurs là que j'ai devant moi, c'est ce qu'ils pensent de l'avenir de la littérature, qu'elle soit de fiction ou qu'elle soit des écrits homosexuels. Evidemment, la situation actuelle est peut-être un retour vers la droite, comme on le voit souvent (on le voit en Iran, on voit les retours en force du pape, et on voit les positions de l'URSS ou de n'importe quel pays sur l'homosexualité.) Est-ce que vous croyez que les littérateurs pourront toujours s'exprimer aussi librement dans l'avenir? Est-ce que vous croyez qu'il va y avoir un retour aussi de la censure des thèmes de l'homosexualité? Est-ce que vous croyez que les littérateurs pourront vraiment explorer cela?

Marie-Claire Blais: Je crois que Yves a pas mal répondu à cette question, comme un écrivain ... comment il voit les choses ... comment il revendique. C'est vrai, est-ce que l'on parle de la musique homosexuelle? Est-ce que l'on parle de la peinture homosexuelle? C'est que le doute, l'inquiétude, l'angoisse qui nous sont révélés par l'écriture nous alarment tout de suite. Et en fait, ce sera sans doute le domaine le plus menacé de l'art, des arts, je crois. C'est-à-dire: dans l'avenir (pour notre liberté), certainement que j'ai beaucoup d'inquiétude, comme je le disais tout à l'heure. Je crois que quand même, à côté de ça, il y a des gens qui ont un certain courage: et ils l'ont déjà. Parce qu'il y a quand même dans l'affectivité, dans la vie de tous les jours des homosexuels, des combats que beaucoup d'autres ont ignorés. Il y aura une ouverture d'esprit, il y aura une collaboration d'harmonie entre ceux qui se connaissent et ne se connaissent pas. Mais en même temps, on peut s'attendre au pire de l'autre côté. C'est-à-dire que c'est la littérature qui est l'art le plus sensible, peut-être parce que le plus vulnérable à nos défauts, aux défauts d'autrui, à notre lutte de tous les jours. C'est lui qui risque de subir les plus grandes censures et c'est certainement très inquiétant.

Yves Navarre: Je trouve que la pire inquisition (enfin l'inquisition actuelle), c'est tout simplement la société de consommation. Et à partir du moment où un artiste s'exprime, le produit de son art—je dis bien le produit, pas le re-produit de son art; c'est-à-dire sa production (je parle d'un artiste, un vrai, qui essaie d'être tout entier dans son art, dans son expression artistique et qui essaie de créer sa propre écriture)—eh! bien à partir du moment où sa création est achevée, le produit de son art est aux mains de ce que j'appellerai le *marketing*. Il y a un jeu de *marketing* et des pressions de *marketing* qui font que, curieusement, depuis qu'on me publie—et ce n'est pas depuis que j'écris; parce que j'écrivais depuis 13 ans... (je me suis fait refuser un nombre tout à fait calculé de romans avant de publier *Lady Black*)—on est toujours à attendre autre chose de moi. Il y a toujours une pression (et surtout) dans l'affection que l'on me porte, et surtout aussi dans l'attention que l'on me porte. On veut que je fabrique le produit normal, le produit attendu. Quand j'ai apporté *Le petit galopin de nos corps* à mon éditeur, il y a quelques années, il m'a dit: «Ce n'est pas le roman que nous attendons de toi.» Qu'est-ce que ça veut dire?

ECRITURE ET HOMOSEXUALITE

Alors, cette inquiétude soulevée par la question, non seulement j'y souscris, mais je vous dirai que je la vis tous les jours; en tout cas en ce qui me concerne dans ma vie privée, dans ma vie administrative—parce que je paye les mêmes notes de gaz qu'un hétéro (RIRES)—et cette pression, je la sens très fort. On veut que j'apporte le produit convenu, convenable, préconçu.

Je dirai même que *Le temps voulu* a été publié (après le refus de Robert Laffont) étant entendu très gentiment, très affectueusement, que le prochain... le prochain ne serait pas gênant. Je peux vous dire que le prochain sera un énorme roman; je suis au chapitre 16, page 407. (RIRES). (Justement, j'ai écrit quatre pages depuis que je suis à Montréal; j'ai même mis quelque chose que j'avais vu sur les murs: «Beaucoup tombent en amour!») Et je peux vous dire que le prochain n'est pas encore le roman qu'ils attendront, et que le printemps prochain, ils vont peut-être avoir du mal (ils vont peut-être se casser les doigts) parce que je suis tout entier dans mon bouquin. Je crois qu'il y a une pression. Cette pression, nous en sommes aussi à l'origine. Je vous dirai ce que je n'aime pas dans ce que nous avons fait depuis des années; je vais vous raconter une toute petite histoire.







Un soir, au printemps dernier, je dînais chez des amis (des amis philosophes de la Sorbonne). J'avais mis... je n'avais pas mis un blue jeans parce que bon... mais j'avais mis un petit pantalon de toile. Il était très beau. Et j'avais mis un *T-shirt* et un petit blouson passe-partout (parce que moi, je ne me déguise pas) noir, pas de cuir. En sortant de chez ces amis... Il y a à coté une boîte que j'aime beaucoup—je ne fais pas de la pub, mais ça s'appelle le *Daytona*. C'est une boîte assez sordide. (C'est un peu sordide parce qu'il n'y a pas beaucoup de lumière; on ne voit pas très bien qui on devrait voir.) Et alors ça fait des années que je vais là; ils sont très contents que j'y aille parce que, au cas où viendrait la police ça leur rendrait bien service. (Et moi je peux y aller parce que justement il n'y a pas beaucoup de lumière et qu'on ne me reconnaît pas—eh! oui: c'est un autre problème! Ca, on pourrait peut-être en parler...) À l'entrée, le type me dit: «Non, je ne te laisse pas passer.» J'ai dit: «Pourquoi?», et lui: «Mais, t'as pas ton blue jeans!» Je n'étais pas en blue jeans. J'ai dit: «Mais! Ça fait des années que je viens ici.» «T'as pas ton blue jeans, t'entres pas.» J'ai dit: «Bien écoute: la seule fois que ça m'est arrivé dans ma vie, c'est au Plaza Athénée, on ne m'a pas laissé entrer parce que je n'avais pas de cravate.» C'est le restaurant le plus chic de Paris. Alors, bon. J'ai appelé le patron que je connais très bien. Le patron descend et je dis: «Mais dis donc, ça va pas, non? Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de blue jeans, à deux heures du matin?» Et alors le patron regarde mon pantalon. Et puis finalement, il touche le pantalon. Il ne me touche pas, moi. Enfin, il me touche le pantalon et il me touche en même temps. Et puis, il dit: «Ah! mais c'est un pantalon de toile! Alors, tu peux passer.» (RIRES).

Je voulais vous dire cette histoire. Je vous en prie, écoutez-la avec votre coeur. Elle est à l'image de codes que nous nous sommes recréés dans ce que nous appelons notre libération. Nous avons créé finalement des ghettos dans lesquels nous nous reproduisons, conformes à une image qu'on veut bien donner de nous.

Il y a quelques années, j'ai fait pousser cette moustache—il y a exactement 10 ans, presque jour pour jour. Et puis, il y a un an, j'ai dit à un type dans une boîte—il est un peu avare, il ne donne jamais à boire—alors, je lui ai dit: «Dis donc, Bobby, tu devrais offrir un verre gratis à tous les garçons qui n'ont pas de moustache.» Il ne risquait rien. Parce qu'on en avait tous une. (RIRES). On s'est mis à se copier un tout petit peu. On s'est mis à se reproduire et on s'est mis à s'indifférencier, je crois, dans notre milieu.

Jean Basile: Continuons sur le thème de ces dangers...Louky?...

Louky Bersianik: Je n'ai pas grand chose à vous dire là-dessus, je ne suis pas prophète, je ne peux pas vous dire ce que sera l'avenir de la littérature. Sauf que je pense qu'il y a un petit coup de barre à droite actuellement.

L'exemple qu'Yves nous a donné est très, très caractéristique de ce qu'on peut appeler *la convention de la non-convention.* Les jeans, avant ça, c'était vraiment une sorte de bleu de travail. C'était les ouvriers qui portaient ça. C'est devenu un costume; on n'a qu'à voir les gens qui ont des blue jeans: Les jeunes dans les cégeps! C'est toute une gloire et un honneur de porter des blue jeans.

Moi, ce dont j'ai le plus peur, c'est l'auto-censure. J'ai encore plus peur de l'auto-censure que de la censure extérieure. Et justement, dans le contexte de la convention de la non-convention! A un moment donné, je peux partir sur une baloune non-conventionnel. Puis ça devient tellement conventionnel que finalement je ne dis plus *ma* vérité: ça devient *la* vérité (on a la bénédiction de tout le monde).

Moi, je fais confiance à nos éditeurs d'ici. Mais je pense qu'il y a beaucoup plus de censure qui se joue en France. Ici, je suis sûre qu'il y a des éditeurs qui sont capables de prendre tout ce que j'aurais envie de dire et d'écrire. Je suis sûre qu'il y a des inquiétudes, mais je pense que je pourrai toujours publier ce que je veux publier. Et la seule inquiétude que j'ai—très forte—c'est moi! Est-ce que j'aurai l'audace d'écrire tout ce que je veux écrire et de revendiquer ma liberté sur tous les plans?

Paul Chamberland: Par rapport à ce retour de la droite, moi, je me sens vraiment très alerté également, et sur beaucoup de plans. Indépendamment de toute une série d'analyses précise que l'on peut faire des situations économiques, je pense que ce qui va reprendre de l'importance c'est la lutte contre ce que j'appelle: «la racine de la culpabilité»; la peur de l'insecurité économique, par exemple; le développement des mouvements belliqueux à travers le monde...J'ai même le sentiment qu'on s'en va vers une nouvelle guerre de religions.

Et ce que j'ai envie de dire—non pas parce que j'ai un espoir excessif—(je sens que tout ça est problématique) c'est que, face à cette espèce de retour de la superstition sous toutes ses formes à travers les conventions même les plus modernes (les plus récentes, si l'on veut), c'est qu'il faut à tout prix (partout, dans tous les milieux) activer un réseau d'êtres libres qui communiquent ensemble. Et dans le contexte dans lequel

on se situe actuellement, l'une des opérations qui me paraît importante c'est qu'on puisse parvenir à un nombre grandissant d'êtres à pouvoir se communiquer le plus intime de nos fantasmes, afin qu'on puisse justement casser ces jeux de masques; et qu'on puisse—à travers un réseau qui (en somme) est le ferment d'une communauté—faire échec autant que possible à cette espèce de chute probable dans la peur, la superstition et la guerre des *gangs*. Peut-être serons-nous acculés à témoigner; mais personnellement (même sur une position qui est celle, au fond, de la dissidence) je me sens résolument engagé à témoigner. Je ne sais pas quelle sera la tournure des événements mais ce que je souhaite, c'est qu'on puisse autant que possible se multiplier—enfin, ce réseau dont je parle.

Peut-être aussi que—sans entrer dans le détail—dans les possibilités de la collectivité québécoise, il y aurait moyen que ce réseau-là prenne assez d'envergure pour provoquer un renversement de cette espèce de mouvement. Eh! bien, (je lance ça comme ça) de sorte qu'on pourrait par exemple avoir ici un lieu, qui serait en quelque sorte un lieu de témoignage et d'accueil par rapport à des valeurs qui, au fond, risquent d'être menacées un peu partout dans le monde. Ça ne me paraît pas impossible. Je dis ça dans la mesure où ça peut nous motiver encore davantage à avancer. (APPLAUDISSEMENTS).

Jean Basile: Une autre question.

Une autre femme: Pour en revenir à la question littéraire et justement à la «différence»: Il me semble que le débat jusqu'à présent a été un peu trouble parce qu'on n'a pas bien fait nettement la distinction entre, d'une part ce que j'appellerai—peut-être un peu archaïquement—la littérature engagée, c'est-à-dire celle qui de par son thème va défendre notre droit à l'homosexualité (ou va—comme disait Jeanne d'Arc tout à l'heure—raconter des histoires de...), et d'autre part le problème de l'imaginaire en soi. C'est-à-dire, pour ne pas employer de jargon universitaire: faire la différence entre «ce qui se raconte» et «la façon dont ça se raconte».

Et je comprends très bien que vous qui écrivez et qui ne pouvez pas être à la fois juge et partie, ne puissiez pas le percevoir. Mais lorsque tout à l'heure, monsieur Navarre, vous disiez que l'on n'a jamais posé la question: «Existe-t-il une musique homosexuelle?», ça m'a frappé. Parce que, avant de savoir que, par exemple, Proust et Gide (ou même Colette) étaient homosexuels, quelque chose d'irrationnel—au niveau du sensible—m'attirait vers eux. Et ce n'est qu'après que je me suis dit: «c'est peut-être ça!» À ce niveau, c'est-à-dire au niveau du fantasme, de l'imaginaire ou de ce qui n'est pas encore analysable (ou mis en manifeste, par exemple) est-ce que notre perception du monde en tant qu'homosexuels hommes ou en tant qu'homosexuelles femmes, du fait des conditionnements que nous avons subis, ou des persécutions, ou de la marginalisation que nous avons subies dans notre enfance ou dans notre adolescence, ne révèle pas—plus ou moins inconsciemment—celui qui écrit?

Mais est-ce que cela ne pourrait pas être perçu par quelqu'un de l'extérieur—par exemple, par un prof de littérature? (RIRES) Est-ce que, donc, plus ou moins consciemment, nous n'exprimerions pas en tant qu'homosexuels masculins ou homosexuels féminins des fantasmes autres, une perception du monde autre? Et, par exemple, est-ce que (du fait que l'homosexuel homme peut être défini comme celui qui a accepté sa part de féminin en lui, et l'homosexuelle femme pourrait aussi être définie comme celle qui a accepté sa part de masculin en elle), la question du monde de l'écrivain homosexuel—féminin ou masculin—ne serait pas peut-être un peu plus androgyne, plus complet, plus total? Est-ce qu'au niveau de l'écriture, du style, des fantasmes, des métaphores, on ne trouverait pas des images plus globalisantes que celles que l'on pourrait trouver dans une littérature qui veut à tout prix maintenir les stéréotypes ou celles que l'on pourrait trouver d'ailleurs dans une littérature homosexuelle féminine ou masculine qui veut aussi maintenir les stéréotypes?

La question serait celle-là: Bon, il y a la littérature engagée. C'est clair, on sait ce que ça veut dire! Elle n'est peut-être pas forcément la plus révélatrice de l'écriture homosexuelle, mais il y a au niveau de l'imaginaire homosexuel un travail à faire qui pourrait révéler une vision plus totalisante. Est-ce que vous en êtes conscients?

Yves Navarre: Moi, je crois que toute littérature, à partir du moment où elle est littéraire est engagée. Et pour répondre à ta question, ceci vaut qu'elle soit apparemment ou «transparamment» (ça n'existe pas) engagée. (Victor Hogo disait: «la nature est une apparence corrigée par les transparences»; les deux choses jouent.) Au niveau de l'écriture, il y a une littérature engagée apparente il y a une littérature engagée qui n'a pas l'air d'être engagée, mais qui l'est peut-être encore plus parce qu'elle joue peut-être plus pleinement au niveau du sensible et au secret de chaque être.

Maintenant je dois répondre à ton autre question. Il y a en moi un homme et une femme qui écrivent. Je ne sais pas où finit l'homme et où commence la femme; ni où finit la femme et où commence l'homme. Je pense que nous sommes tous porteurs d'un couple en nous. Ce n'est pas de la théorie. Il ya en moi du féminin et du masculin, ou du terriblement féminin et du violemment masculin. Je suis un couple, et je crois que chaque être humain est porteur de ce couple, il est ce couple. Alors, je ne voudrais pas trop catégoriser. C'est que je crois qu'il y a *un instinct* qui ne se définit pas par l'identité que nous mettons sur notre carte d'identité, c'est-à-dire: sexe M ou sexe F.

Une autre femme: Moi, j'en arrive à un point que je considère fondamental dans l'expression homosexuelle de l'écriture: ça doit absolument passer par (et dans) le quotidien et par l'imaginaire. C'est-à-dire: faire comprendre à madame tout-le-monde qu'un histoire homosexuelle, l'amour homosexuel, c'est fondamentalement de l'amour. Et que c'est aussi beau et acceptable. C'est pourquoi il faut le faire! Mais ça implique qu'il faut faire publier le livre; et quelles sont alors les limitations de l'écrivain? Face à cet éditeur qui représente quelque chose qui est contre, et qui est le reflet de la société, et qui ne veut pas nécessairement faire remettre en question l'amour hétérosexuel. Parce que c'est dangereux. Quelles sont les limitations de l'écrivain face à ça?

Louky Bersianik: Ici on peut publier ce qu'on veut, je pense.

Jean Basile: Je crois quand même qu'il y a une multiplicité d'éditeurs dans les pays qui nous concernent. C'est relativement facile quand même par rapport à ce que c'était il y a 20 ou 25 ans. Je pense qu'il y a une amélioration considérable de faite à ce niveau-là.

Louky Bersianik: Le public ne censure pas comme il a déjà censuré.

Jean Basile: Prochaine question.

Un homme: Concernant la solidarité entre les écrivains (écrivains *et* homosexuels) je voudrais demander à Yves Navarre quelle est la place dans la littérature homosexuelle d'un bonhomme comme Roger Peyrefitte? Il a été le précurseur de tout le monde et il est désavoué extérieurement mais il est fort lu puisque ses tirages sont assez mirobolants. Il ne semble pas rencontrer de problème avec ses éditeurs.

ECRITURE ET HOMOSEXUALITE

Yves Navarre: La question est simple. Roger Peyrefitte a écrit ses *Amitiés particulières* en 1944. Cela donnait une vision de la sexualité qui était élitiste. Donc il avait un alibi (un alibi aristocratique et un alibi, disons, de collège de fils de famille) qui fait que ce livre a fait scandale, mais en même temps il a été récupéré parce qu'on pouvait se dire: «après tout, c'est des histoires de touche-pipi des petits garçons de la haute.» C'était un très beau livre. Ce que fait maintenant Roger Peyrefitte, il fabrique du roman, il fabrique du roman de consommation.

Autre point: Louky vient de dire quelque chose qui m'a blessé. Louky a dit: «Ici on est libre de publier, et s'ils ne sont pas si libres que ça en France, eh! bien, c'est leur affaire.» Eh! bien, je dirai que non parce que c'est notre affaire à tous, parce que nous parlons tous le français, figurez-vous.

Jean Basile: Eh! bien, madame Bosco a quelque chose à dire, je pense.

Madame Bosco: Oui. Moi, je me sens extrêmement minoritaire ici. Bon. Je ne suis pas noire, mais je suis femme, je suis prof, je suis hétérosexuelle, je suis juive et je suis... non-fumeuse en plus. (RIRES). J'en perds la voix. Bon, malgré tout il y a beaucoup de choses qui me heurtent. C'est-à-dire que s'il commence a y avoir une écriture au féminin: immédiatement, (évidemment) on dit qu'il n'y a pas de différence. Ceci dit, la littérature dans une société qui pourrait devenir répressive et de droite, va devenir l'objet précis de la répression. Eh! bien, c'est *faux*: pas seulement la littérature séparée des autres arts. Je voudrais faire une mise au point historique: dans l'Allemagne nazie, dans la Russie soviétique, les peintres et les musiciens ont été également bannis, et également persécutés. C'est dire que je crois vraiment qu'il s'agirait de travailler peut-être de façon plus sérieuse les différences (entre les arts). Et peut-être que les artistes (justement je suppose que dans ce concile il doit y en avoir beaucoup) ...il faudrait peut-être aussi—si on doit décloisonner le «ghetto»—se rendre compte que les artistes appartiennent à la même. (APPLAUDISSEMENTS)

Une femme au chapeau: Je ne sais pas si je peux parler. Je suis venue ici avec un chapeau: c'est aussi un code homosexuel... Je pense qu' avant une écriture homosexuelle, il y a d'abord une conscience féminine. Mais il ne faut pas mélanger les affaires. Moi, je veux parler du quotidien; le quotidien, c'est que je me suis fait arrêter aux frontières (américaines) le 24 août parce que j'étais lesbienne. Et je ne pense pas qu'il y ait une féministe qui se fasse arrêter en ce moment aux frontières américaines parce qu'elle est féministe... J'ai réalise cela (quelque chose d'assez important) pour avoir été féministe depuis 6 ans et pour avoir été une lesbienne séparatiste depuis deux ans. (RIRE). A un moment donné, tu fais un chemin et puis là... c'est dans quoi je suis en ce moment... je pense que j'ai réalisé effectivement qu'il y a un petit bout d'affaires à faire avec les gars gais, un petit bout seulement: c'est très important que tout le monde rejoigne les nomosexuels. Il y a une répression et ça je pense que personne ne peut le nier. C'est vrai, c'est du quotidien justement; et les militants luttent pour le quotidien. Et on le fait en tant que lesbienne. Parce que je ne suis pas bisexuelle (et ça me fait bien chier d'entendre ça, parce que quand tu es bisexuelle, tu peux vivre avec les deux) moi; je ne peux pas vivre avec l'hétérosexualité; je ne peux pas vivre avec le colonialisme des hétérosexuels; je ne peux pas vivre dans une société hétérosexiste!. Tu comprends? Il est absolument essentiel de ne pas mélanger les affaires. Parce que je trouve qu'à soir on a mélangé bien des affaires... (APPLAUDISSMENTS).

Jean Basile: Bien entendu je ne pense pas que le débat puisse être conclu de quelque façon que ce soit. On a essayé, on a mis toutes sortes d'aventures pour parler de ce qui nous tourmente, des questions que nous nous posons tous. J'aimerais quand même (il faut arrêter bientôt), j'aimerais savoir s'il y a d'autres questions que quelqu'un juge importantes? Oui...



© Daniq Charland

Un homme: C'est qu'on a soulevé plus tôt dans la soirée, un aspect qui me semblait extrêmement intéressant et qui concernait le rapport de l'oeuvre à l'écrivain à partir du moment où l'écrivain affiche nettement une thématique homosexuelle dans son oeuvre. Alors quelles sont les conséquences au niveau de l'écriture (parce qu'il y en a certainement) de cette thématique ou de cet imaginaire nouveau qu'on tente d'imposer? Pour ne donner qu'un exemple, dans le dernier roman d'Yves Navarre, je me suis posé longuement la question de savoir pourquoi le narrateur tentait par toutes sortes de procédés de se substituer à l'auteur lui-même. Et je me demande si c'est là uniquement un procédé pour donner plus de crédibilité au récit. Ou si on ne pourrait pas, dans une certaine mesure, retrouver dans diverses oeuvres des figures ou enfin des éléments semblables qui seraient liés à des thématiques particulières.

De façon accessoire, je voudrais aussi poser la question (mais on y a déjà répondu en partie) de la diffusion de la littérature à partir du moment où elle est reconnue comme étant homosexuelle.

Jean Basile: Au niveau de la diffusion, je pense qu'on ne peut pas aborder ces problèmes: il faudrait avoir avec nous un éditeur d'importance qui pourrait nous parler de chiffres... Pour l'autre partie, monsieur Navarre...

Yves Navarre: Il n'y a pas de technique, il n'y a pas de procédé. Enfin, je veux dire: dans *Le temps voulu*, je n'ai pas décidé de créer un substitut. Il y a quelqu'un qui dit *je* à ma place! Et si vous voulez que je vous fasse un aveu: vraiment, je n'ai que ma vie à offrir en partage; et je ne crois pas à l'imagination pure; je crois qu'il y a l'écoute, le regard! Et si vous voulez que j'aille plus loin: eh! bien, je vous dirai que j'ai vécu absolument mot pour mot, regard pour regard, frisson pour frisson, et attente pour attente, très exactement (dans la vie) ce qui est devenu le roman en question. La seule chose, c'est que, étant obsédé par la douleur de l'échec (qui n'est pas vraiment un échec puisqu'il y a eu la réussite de la tentative—et je crois que la capacité de se péter la gueule, c'est une capacité amoureuse; et que la peine amoureuse, c'est quelque chose de très fort), ou bout de quatre mois, obsédé par cette histoire-là, je ne pouvais rien écrire d'autre. Le seul moyen que j'ai alors trouvé de l'écrire, c'est de faire écrire quelqu'un à ma place. Et j'ai pensé à la place de quelqu'un qui écrirait son premier roman. Et je dirai aussi: qu'on écrit toujours son premier roman et qu'on est toujours tout entier dans son roman. Comme disait Max Jacob—un copain à nous—: «On ne chante juste que

dans les branches de son arbre généalogique.» Je ne fais que ça! Disons que dans mon dernier roman je me suis arrêté sur la branche morte que je suis pour ma famille et puis j'ai essayé de chanter dessus.

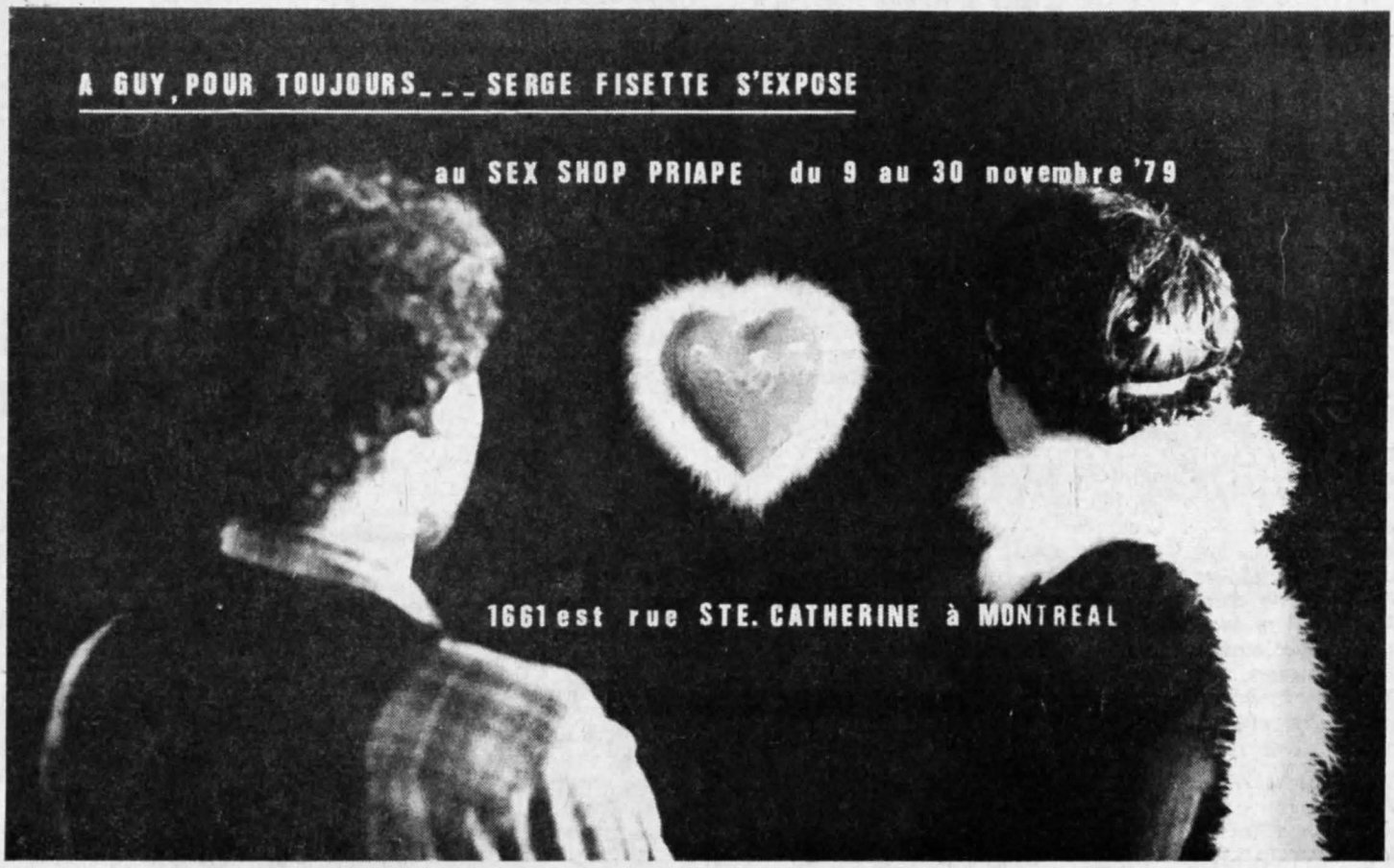
Guy Blais: Je voulais juste, je voulais juste... J'suis peut-être un gars de province comme il disait tout à l'heure. (RIRES). C'est peut-être ma lettre que je voulais écrire à monsieur Navarre... C'est qu'à toutes les fois, moi (l'homosexualité, c'est toujours des luttes et conflit—puis c'est toujours le cul habituellement dont on entend parler)... ben, lire un peu quelques romans, comme ça, de monsieur Navarre, ça m'a donné justement... C'est que je n'ai pas trouvé ça engagé;dans le sens ce n'est pas engagé comme on me l'avait toujours montré: «notre sexualité, il faut toujours nous battre pour ça». Mais j'ai trouvé ça plus engagé au niveau de ma vie *totale*. Et puis, en tout cas, j'ai bien aimé ça. C'est juste ça que j'avais à dire.

Yves Navarre: Merci.

La femme au chapeau: Moi, je veux dire quelque chose. Très bref. Je veux vous dire qu'effectivement il y a aussi des écrivains, et qui sont écrivains *et* homosexuels militants qui sont censurés. Enfin, qui ne sont pas censurés par les éditeurs... je veux parler d'une femme que j'aime beaucoup, que je connais très bien, qui s'appelle Monique Wittig, qui depuis 15 ans est écrivain, qui écrit en tant que lesbienne et qui a été obligée de quitter la France parce qu'elle ne peut plus y vivre. Tout simplement. Elle est actuellement en train de crever de faim en quelque part.

Jean Basile: Il ne me reste plus que d'arrêter ça net. Nous n'avons plus de salle. Je voudrais remercier l'ADGQ qui nous a invités. Et merci à vous d'être venus si nombreux.





AIR CANADA
ET LES
VOYAGES MARCO POLO

VOUS OFFRENT
LES DESTINATIONS QUI VOUS INTERESSENT :

NEW YORK
CHICAGO
FORT LAUDERDALE
MIAMI KEY WEST
LOS ANGELES
SAN FRANCISCO
HOUSTON
NOUVELLE ORLEANS
PORTO RICO...

POUR DE PLUS AMPLES
RENSEIGNEMENTS
PRENEZ CONTACT AVEC

MARCK OU ROBERT
281 - 1481

VOYAGES
Marco Polo
TOURS

1117 OUEST STE-CATHERINE WEST, SUITE 903, MONTREAL, P.Q. H3B 1H9

TEL. 281-1481

Livres

La grande majorité des ouvrages dont nous parlons au cours de ces pages sont explicitement homosexuels, qu'ils soient romans, essais, biographies, autobiographies, recueils d'histoire ou plaquettes de poésie. Nous traiterons néanmoins de livres aux sujets connexes, soit qu'ils intéressent implicitement le milieu gai, soit qu'ils amènent une reflexion pouvant apporter une lumière nouvelle sur l'homosexualité. L'équipe des critiques qui animent ces pages ne sont pas tous homosexuels. Tous cependant acceptent pleinement l'homosexualité comme un choix licite dont l'expérimentation peut, d'ailleurs, amener, pour le mieux, la modification des rapport homme-femme basés sur la soi-disante supériorité de l'un sur l'autre.

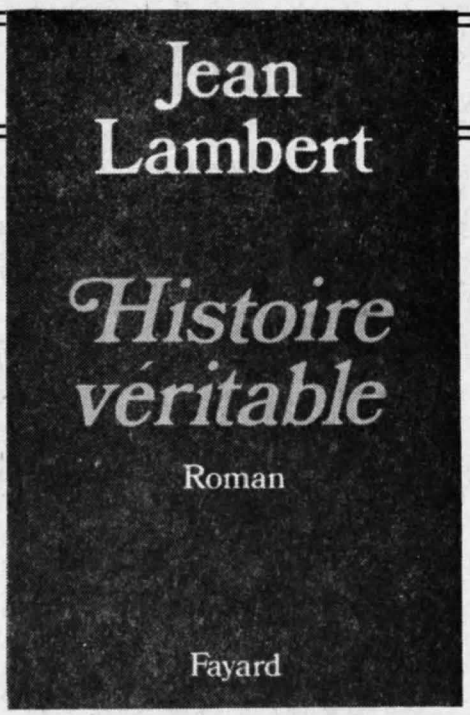
Nous tenterons, comme il se doit, de traiter avant tout des livres québécois dans la mesure où les parutions le rendent possible. Mais l'homosexualité n'a pas de frontière, si elle est vécue différemment selon les pays. C'est pourquoi il nous parait important de rendre compte des livres étrangers, français, américains ou autres. □

Histoire véritable

Jean Lambert, Histoire véritable, Paris, Fayard, 1979.

Jean Lambert n'est pas un nouveau venu puisque, depuis 1942, il a publié plusieurs romans, essais, nouvelles et récrits; il est, notamment, l'auteur de *Gide familier*. Pendant vingt ans, il a enseigné dans des universités aux Etats-Unis. Après plusieurs années de silence, bien qu'il ait publié entre-temps plusieurs traductions, Jean Lambert fait sa rentrée, dans le domaine du roman, avec *Histoire véritable*.

Riccardo, le narrateur, est un Italien de Vérone, professeur de littérature comparée dans un collège américain. Il écrit son histoire, ses aventures sentimentales ou sensuelles. C'est l'introspection littéraire d'un homme qui vit des amours ambiguës, récit très lent où "entrent à part égale les rêveries et les souvenirs"... Il ne parle que rarement au présent; c'est pour décrire un paysage ou noter une rencontre qui vient de se produire, et donc de s'ajouter



à son histoire. Ce jeu sur les diverses couches du temps d'ailleurs été son supplice. Il lui arrive d'évoquer en automne des événements qui ont eu lieu pendant l'été, et au cours desquels il a pu se remémorer des souvenirs du printemps: c'est comme si le téléscope avait été déployé là à sa plus grande longueur possible. D'autres fois, le téléscope n'est étiré qu'à moitié ou aux trois quarts.

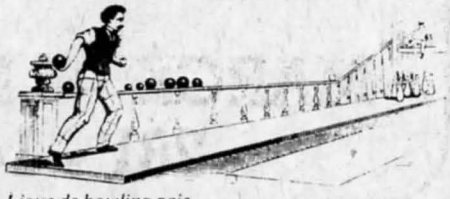
Lorsque débute le récit, Riccardo confesse (à grand renfort de citations: Molière, Valéry, Baudelaire, Léopardi et les autres) sa passion halheureuse pour Silvia (avec un i) qu'il a rencontrée aux "Shadows", sorte de manoir de style "gothique-victorien" où des propriétaires-mécènes reçoivent certains artistes ou intellectuels pour un séjour plus ou moins long, afin qu'ils y travaillent en paix. Riccardo achève aux "Shadows" une thèse sur l'écrivain Italo Svevo, un des maîtres de la littérature introspective et intimiste (comme pas hasard)...

Silvia échappe sans cesse à Riccardo, se dérobant constamment quand il s'agit de ses rencontres, vraies ou fausses, avec son père, de sa relation avec William Burt, un poète homosexuel, dont Riccardo est excessivement jaloux.

Au fil du temps qui passe, Riccardo décrit sa quête de Silvia mais aussi sa quête d'un plénitude sensuelle et spirituelle. Tout en étant prisonnier de l'amour qu'il porte à cette femme, Riccardo est troublé par la beauté d'un dioscure à Baltimore, puis celle d'un adolescent sur un pont de Venise, celle encore d'un superbe Norvégien au musée de Palerme. Irrésolution sexuelle qu'il tente de justifier par son ascendance et par son culte de la beauté hellénique ou celle de la Renaissance italienne. Lentement, de façon sinueuse, il se libère de son obsession, des sentiments de crainte, de doute et de jalousie que lui faisait éprouver Silvia. Il devient clair qu'il se complaisait dans ses souffrances pour mieux ce cacher la véritable nature de ses penchants qui prennent le visage de Vincenzo ou de Manuele. Il lui faut alors s'affranchir des tabous de la morale bourgeoise, celle qui notamment sévit à Stratford où il enseigne. Il vit malgré tout des moments exaltants, des moments d'harmonie et d'autres moments sordides, mais dorénavant en toute connaissance de cause. Et s'il a tant cherché Silvia, n'était-ce pas pour mieux trouver Burt? Et, peut-être, à la fin du compte, "temps, silence, solitude..."

Ce très long récit m'a parfois irritée: incontestablement, l'auteur connait ses auteurs et l'on n'enseigne pas pendant vingt ans dans les universités sans en garder certains tics; les tergiversations de Riccardo m'ont aussi impatientée "allons, un peu de courage et assume ton homosexualité", a-t-on envie de lui dire. Mais il est évident qu'on ne devient pas soi-même du jour au lendemain et que, si les tabous de la société sont des garde-fous qui ne gardent vraiment que les stéréotypes, encore faut-il avoir l'énergie de sauter par-dessus. Pas facile d'être marginal! On pardonne donc à Riccardo ses digressions pour mieux comprendre cette lente évolution qui mène à l'acceptation de soi, d'une sexualité déchirée à une sexualité assumée. Quant à savoir si *Histoire véritable* est une autobiographie ou une fiction, lisez, d'une part, l'exergue de Lucien et, d'autre part, le dernier chapitre, vous y discernerez peut-être ce qui revient à Riccardo et ce qui appartient à Jean Lambert.

P.V.D.



Ligue de bowling gaie
rencontre tous les mardis soir à 20h au bar **Jonathan**, 1419 Drummond. Renseignements: Alain Ménard, 843-5889 ou Roger Venne, 845-7487.

Une décadence de luxe

Roger Peyrefitte, **Roy**, Paris, Albin-Michel, 1979, 410 p.

Au fil des pages de cette toute dernière ponte de la bouquetière de Chartres*, on a voulu nous parachuter (presque malgré nous) en plein "blue book" de ce que l'auteur perçoit de la civilisation "gaie" américaine ou plutôt de ce que certains "gais" ont fait de la civilisation américaine; on croirait lire parfois un traduction française (très quelconque) de certaines nouvelles pseudo-érotiques parues dans les pages de revues gaies bien connues.

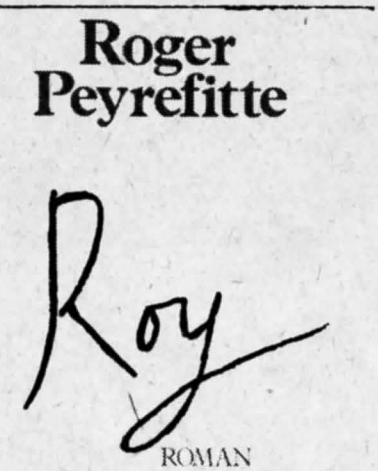
Vingt-trois chapitres d'élucubrations essoufflées où transpirent sans nuances ni subtilité tous les mythes collés à l'épithète "d'homosexuels" que brandissent ceux qui, mûs et dominés par la peur, nous étiquettent, nous condamnent. Ce livre nous décrit, de façon étriquée, la décadence de luxe, bien étrangère au quotidien de l'homosexuel "ordinaire". L'auteur de *Tableaux de chasse,* de *Propos secrets* et autres ragoûts de même souche, fait flèche de tout bois, nous inondant littéralement de jeunes anus distendus par quelque pénis de passage, avide de jouissance, de jeunes éphèbes riches, désabusés, vidés de tout idéal autre que baiser pour jouir, le tout assaisonné d'une pincée de succédané de "libération gaie", de manifestations, de manchettes à scandale, puis à nouveau submergé sous les tableaux de drague, l'exitation et le nihilisme de la prostitution par défi, quelques meurtres (il fallait vendre le roman), tous les clichés de notre civilisation américaine puis, enfin, le conformisme tout à fait touchant du jeune Américain pervers reprenant glorieusement la bannière de l'idéal "strict" professé par McCarthy et ses semblables (un vrai conte de fées...).

Il faudrait cependant reconnaître à l'oeuvre certaines qualités en regard des dernières productions de l'auteur. Les chapitres courts (on ne s'y lasse pas trop, contrairement à ceux de *La Jeunesse d'Alexandre* ou *L'Enfant de coeur*), le rythme précipité parviennent à recréer l'ambiance de la triste odyssée d'une certaine civilisation gaie américaine. Quant au style, n'en parlons pas trop, il s'est excessivement amenuisé, détérioré depuis *Les Amitiés particulières* et *Les Amours singulières.*

Nous ne saurions déconseiller le livre, il présente un certain intérêt (ne fût-ce que meubler un rayon de bibliothèque...), il serait toutefois bon de regarder ailleurs avant de dépenser la somme qu'on en demande.

G.L.

*Surnom que l'on donne parfois à Roger Peyrefitte dans la presse française.



Tricks

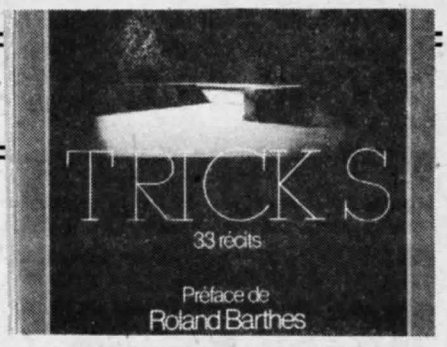
Renaud Camus, Tricks, Paris, Librairie Mazarine, 1979, 345 p. Préface de Roland Barthes, avertissement de l'auteur.

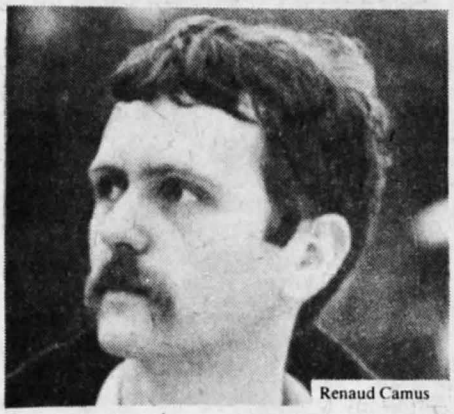
«Les *Tricks* de Renaud Camus sont *simples.*» (Barthes, p. 15.) «Un *trick* doit être inconnu, ou presque inconnu.» (Camus, p. 21.) Autrement dit, un *trick* c'est un gars qu'on vient de rencontrer et avec lequel on part.

En surface, les 33 récits de Renaud Camus sont une collection de bonnes bottes. Quelques moins bonnes aussi. Renaud drague d'abord à Paris, puis à New York et à San Francisco.

Ce Camus ne cherche pas à tomber en amour. Il est déjà amoureux. D'ailleurs son amant et lui se font une colère à New York qui risque d'annuler leur visite à San Francisco.

Renaud Camus raconte avant le rencontre, la rencontre, le trajet vers sa chambre de bonne ou l'appartement du *trick* (interruption du désir, apprivoisement des personnes), les approches et finalement le sexe. Il aime entre autres les fesses, avec la langue d'abord, ensuite avec la queue. Etc... Grand baiseur.




Renaud Camus

Camus avertit: «Ceci n'est pas un livre pornographique.» (p. 19.) «Et si l'un ou l'autre des *tricks* ici rassemblés a pu inspirer, ou ressentir, un peu d'agacement, à l'occasion, presque tous furent l'objet de beaucoup d'affection, quelquefois plus, et de reconnaissance.» (p. 21.)

Ni roman d'amour, ni à thèse, ni écriture (encore dite) expérimentale, les récits de Camus sont enjoués et dégagent de lui ce qu'il y a d'autre que le sexe entre baiseurs d'occasion: complicité au plaisir.

À ceux qui aiment draguer, à ceux qui aiment du grand amour, à ceux qui aiment lire, qui en ont assez des romans d'amour, qu'ils finissent bien ou mal, qui datent toujours de plus en plus.

Pierre Boileau

Le temps voulu pour naître

Yves Navarre, **Le Temps voulu**, Paris, Flammarion, 1979, 342 p.

Le Temps voulu, c'est le titre du onzième roman de Yves Navarre, paru tout récemment aux Editions Flammarion. Romancier et dramaturge, il convoque son lecteur devant une nouvelle fresque gestuelle, là où le temps requis mais imprévisible avoue avec les gestes et les regards repérables, la passion de la parole.

Au moment où la venue de son dernier livre coïncide avec une de ses pièces de théâtre, *Il pleut, si on tuait Papa-Maman*, jouée au Café Nelligan, à

Montréal, l'auteur nous ramène au partage du corps et de l'âme, sentiment intime vécu inversement entre deux hommes avec "le temps voulu" pour s'émouvoir et accepter les limites de l'amour imprévisible, intenable, ou le suivant à vivre peut-être.

Une fois de plus après *Portrait de Julien devant la fenêtre,* l'amour s'engage dans la voix difficile de l'intensité et la démesure avec "le temps voulu". Que ce soit le juge Kappus, cancéreux, épris de Julien le délinquant, ou Pierre le littéraire solitaire recherchant en vain de rejoindre Duck le fugitif, la rencontre amoureuse n'a de prérequis que la soumission d'une durée précaire, due aux différences de l'élite et l'âge. "...la passion décharne, défigure, c'est lui, c'est moi, ce sont deux êtres qui n'ont vécu qu'une histoire ordinaire, une autre histoire que celle qu'ils ont cru on voulu vivre, rien de plus, l'un cherchant à aimer l'autre, et l'autre inversement, chacun à sa manière. Un échec qui rebondit. Entre eux deux, rien ne peut se concevoir de durable. Ilsne vivent ni n'ont vécu la même durée. Dix-sept ans les séparent. La trace de l'histoire n'est la même, ni pour l'un ni pour l'autre" (p. 179). Chacun continue seul ou autrement avec ce qu'il avait à prendre ou à offrir de la vie. "Le temps accuse, cela suffit. Il unit, réunit, sépare" (p. 28).

Telles les séquences consécutives d'un film dont le présent de l'indicatif interroge et chevauche vers un passé trop récent, *Le Temps voulu* raconte une histoire d'amour éphémère, celle d'un été. L'entrée en scène du court métrage se situé dans un lieu confortable et indifférent de Paris, l'hôtel Nikko, là où le narrateur du scénario, Pierre Forgue, 40 ans et désabusé, rate une tentative de suicide. Les barbituriques n'ont pas eu raison de lui, homme rompu par la solitude et la dépendance d'une jeunesse marquée au fer rouge familial de la conformité bourgeoise, à Saint-Mandé. Le couloir de sortie de l'hôtel Nikko, c'est le moment conducteur choisi pour tendre une passerelle vers une rencontre. Pierre Forgue, professeur de littérature, à qui l'auteur du roman prête sa voix, retrouve au Balto Daniel Carbon, surnommé Duck, étudiant en administration et vagabond de 22 ans. Dès lors, le plateau de tournage s'improvise et disparaît entre l'appartement de la rue Boursault, à Paris, et la maison d'été de Peyroc, en province.

Pendant seize jours, le reste de l'été ne fera que rappeller ou apprivoiser les sentiments fragiles de Duck l'intouchable, l'amour humain recherche à travers l'intensité de sa durée éphémère toutes les issues possibles de retenir le bonheur que le temps interrompt, pour mieux vivifier tout de Pierre sans donner en retour. Devenu le grand frère lucide et mature de David dans *Evolène*, deuxième roman publié de l'auteur, Pierre vit le compromis du désespoir mêlé à l'espoir, tentant en vain de saisir derrière le rempart protecteur de la peur, Duck le vagabond, profiteur du présent et de l'avenir.



Un an après, jour pour jour, depuis la rencontre, l'ascension et la chute, Pierre termine d'écrire son premier roman dont le prétexte habile ramène la présence et la fuite de Duck. Que ce soit pour s'en libérer ou pour renouer avec son souvenir, le narrateur s'offre la consolation de la revivre. Au coeur du "secret des sources", il décrit avec une minutieuse sincérité la désir et le plaisir du corps. Entouré d'objets symboliques tels une pochette avec les initiales de l'amant, une photo de Duck enfant, une cheminée en veilleuse, une poignée de porte disloquée quand celle-ci se coince, pour retenir à l'abri un peu plus longtemps l'amour à son chevet, le corps parle et témoigne par lui-même les anecdotes du hasard. Oui, le corps écoute le geste qui caresse, confie tout à l'émotion et à sa dignité. Ici, *Le Temps voulu* prend toute la liberté de célébrer la tendresse de l'étreinte acceptée dans sa jouissance, pour mieux condamner le règne violent de la normalité qui impose des rôles sociaux, pour entretenir ses tabous et ses préjugés.

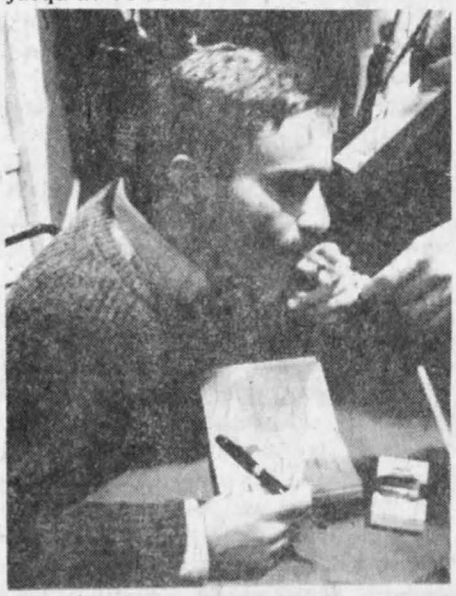
Outre la complicité commune des regards et des gestes, les amants du *Temps voulu* n'ont plus la pudeur de leurs corps comme ceux du *Petit Galopin de nos corps.* Libérés de la clandestinité étouffante, Pierre et Duck assument l'élan de leur appel par l'étreinte. Tandis que Roland et Joseph entretenaient le huis-clos du même enlacement.

Bien que Pierre ait conservé l'angoisse de vieillir chez Rasky dans *Les Loukoums, Le Temps voulu* dispose d'un echec amoureux comme une ceinture de sauvetage vers une naissance du corps et de l'esprit. A 40 ans, Pierre subit les contrecoups de cette cassure pour naître à lui-même, enfin. Livré ouvertement à sa sexualité, il rend à terme la nature de ses sentiments pour un autre, un homme-enfant celui-ci, même si l'utopie du couple n'a pas d'issue possible.

Pour la première fois, son état d'homosexuel amène une finalité dans sa vie jusqu'ici ligotée par le cordon ombilical d'une famille bourgeoise, celle du *Coeur qui cogne,* chez qui la surabondance matérielle, les déchirements, les jugements muets, égratignent l'intérieur de l'être sensible et le condamnent à l'isolement. "Les mains sont autant de sexes. Les attitudes autant d'appels. Régions, toutes les régions de l'immense géographie du regard et du contact. Là est la vérité de l'émotion. ... abandonnés aux rames de nos bras, aux sources des salives, aux douceurs des muqueuses, à l'illusion des accessoires, à la sonde... la tendresse ne peut être autrement exprimée... L'idée de procréation rôde encore. Mais la finalité de l'autre étreint, et de son étourdissement, est aussi belle et humaine que celle de l'être issu, créé. Deux êtres peuvent se générer, se modifier. Dans le grand silence des étreintes... le corps n'a pas de salissures. Sa topographie ne comporte pas de lieux maudits... Une lumière se lève... comme un regard pour nous inviter à ne pas nous arrêter aux apparences des sujets, aux détails qui, dans l'intimité de l'étreinte, n'ont jamais été bannis, sales, coupables ou condamnables. La police de l'esprit le sait. La seule police qui ait autant de policiers que d'êtres humains. Chaque être, en lui-même, connait la vérité..." (p. 131-133). Un jour ou

l'autre, sûrement. Le narrateur et l'amant doivent s'en convaincre pour continuer.

Au-delà de la survie, continuer pour Pierre signifie avancer librement avec ce qu'il est, accompagné de l'amitié qui partage, confie et grandit l'individu. A ses côtés, deux locataires voisines, deux générations de femmes: Mariette, modéliste de 80 ans, et Marie, 30 ans, maquettiste-mère d'un nouveau-né. Celui de l'espoir et du don de soi. Toujours disponible, Marie reste présente dans les moments difficiles. Elle écoute, comprend, conseille et rassure. Ce pour quoi une amie existe. Et vice-versa. Pierre est conscient que la vie ne peut lui confisquer son plus grand bien, le plus durable: l'amitié scellée, entretenue mutuellement avec une femme. L'amitié qui recharge le coeur après le chagrin. Et Dieu sait que les homosexuels sont capables de la vivre jusqu'au bout.



Si la pellicule du film étire sa fin, nul souci de répétition de la part du narrateur. La caméra accuse plutôt un début prometteur, "le temps voulu" pour naître à son corps et au désir de l'autre.

Le Temps voulu de Yves Navarre est un roman sensible, intime, confidentiel, sans imposition pour le lecteur, retenant les qualités du journal qui écoute les paroles, et sonts les gestes de ce qui se vit laborieusement au moment de l'acte d'écrire. Entre la pulsion du coeur et le geste tendre, le mot scrute tous les recoins de l'espace quotidien, entretenu par le courage de se voir vivre seul, ou par l'évidence d'une fuite, l'autre. Ici, la lucidité du texte offre un parcours au mot sensé, mais resté vulnérable, et celle de l'éternité impossible. Pierre, marqué par une solitude consiente, tente en vain de rejoindre et de s'éloigner de l'intouchable vagabond du sentiment, Duck. Le dernier roman de Yves est un livre vrai, parce qu'il s'écrit au moment où il se vit. Un livre vrai, parce qu'il touche à l'instant qui raconte et témoigne la beauté du sensible entre deux hommes. D'un livre à l'autre, Yves Navarre ne cesse de parler d'amour qui vient, part, revient, et se renouvelle selon les élans de sa vie.

Luc Charest

Campagne de participation

Je suis prêt à aider l'ADGQ de la façon suivante:

( ) Assumer la permanence
( ) Travailler à l'élaboration et distribution du Berdache
( ) Participer à l'organisation des danses et autres activités sociales
( ) Faire partie du collectif de l'ADGQ
( ) Autre _____
( ) Devenir membre de l'ADGQ (ci-incluse ma cotisation de $10, ($6 pour les étudiants, les assistés sociaux et les chômeurs).

RETOURNER CE BON A:
L'ADGQ
C.P. 36, SUCC. «C»
MONTREAL, H2L 4J7

Nom: _____
Adresse: _____
Ville: _____ Téléphone: _____



Théatre

Une bonne broue phallocrate et misogyne...

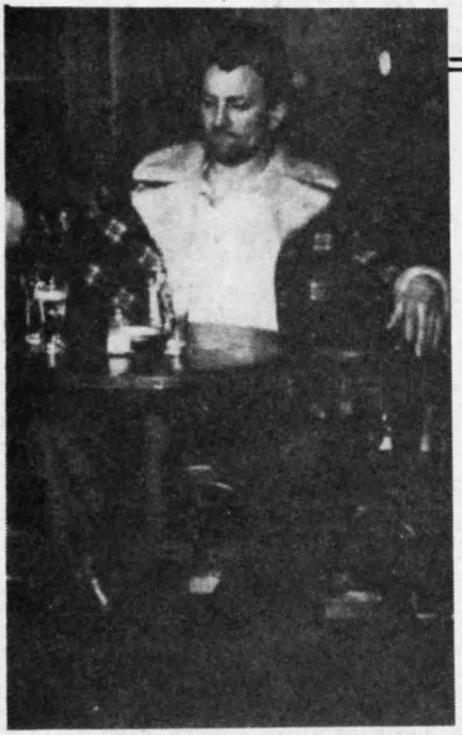
A l'affiche du théâtre des Voyagements jusqu'au premier décembre, *Broue*, un collage de sketches écrits par cinq auteurs différents. *Broue* ou l'univers clos que peut constituer une taverne, idée que sert bien l'aménagement scénique de cette production.

Dans ce spectacle, on explore avec succès différentes variations sur un thème unique. Des "waiters" de la taverne Chez-Willy à Verrue, "le clochard", en passant par Bob, "le vendeur" et "le pyromane", tous ces hommes ont une chose en commun: la peur. La peur de se regarder en face, la peur de la responsabilité "mâle" que la société fait encore reposer sur leurs épaules, la peur de la femme. Toutes ces peurs viennent se noyer dans la bière, dans la "broue", dans cette taverne qu'on ne veut pas ouvrir à l'autre sexe (ghetto?) puisqu'il existe un pendant, la brasserie.

Lorsqu'on parle de la femme dans ce show, c'est la plupart du temps en termes dégradants ou avilissants qu'on le fait: "une plotte", "un trou", etc. L'homosexualité est à peine effleurée dans un ou deux sketches seulement à propos de personnages qu'on ne voit d'ailleurs pas et on s'emploie à ressortir les clichés déjà usés.

Le spectacle vaut pourtant la peine d'être vu. Bien monté et bien joué, il ne souffre que de quelques longueurs dans la seconde partie. On rit souvent, mais souvent "jaune" aussi, car l'on peut se reconnaître ou trouver une ressemblance avec quelqu'un de notre entourage dans l'une ou l'autre des caricatures.

Particulièrement replié sur soi, le milieu de la taverne semble aduler le mâle phallocrate et misogyne. Mais cette impression laisse un goût amer, elle n'est pas complète. Quel plaisir prennent ces hommes à se retrouver entre eux? Des miettes de désir homosexuel—souvent latent mais pas toujours—restent accrochées aux murs de cet univers mais lequel parmi ces hommes oserait se lever pour l'avouer



franchement... Il est tellement plus facile de parler de choses banales que de soi.

En théâtre gaiement...

Deux autres productions intéressantes viennent tout juste de quitter l'affiche. *Bernadette et Juliette ou la Vie c'est comme la vaisselle c'est toujours à recommencer* d'Elizabeth Bourget, présentée au théâtre d'Aujourd'hui. Sur un mode à la fois léger et satirique, on y traite des nouveaux rapports de couples possibles entre hommes et femmes mais... on peut bien se permettre d'envisager d'autres types de couples... Pourquoi pas? Si le sujet vous attire, le Théâtre Populaire du Québec (T.P.Q) présenter cette pièce en tournée dès le début de 1980.

Au Nelligan, rue Dorchester, *Il pleut... si on tuait papa-maman* d'Yves Navarre par le P'tit Théâtre (en tournée). Frère et soeur, deux enfants d'une dizaine d'années se livrent sous nos yeux à leurs jeux cruels, tendres et pervers à la fois. Un éclairage assez neuf sur une enfance pas si innocente qu'on voudrait le faire croire... A voir, si vous l'avez manqué, au café-chimères Le Funambule, les 13 et 14 novembre prochains.

Au fait, *La Duchesse de Langeais* affectue son retour à Montréal (après le Rimbaud de Québec) au Quat'saouls Bar du théâtre de Quat-sous depuis le 2 novembre. Un monologue de Michel Tremblay, brillamment interprété par le comédien Claude Gai. A voir absolument.

Jean-Marc Descôteaux

Retour sur le Festival des films du monde: du gai et du moins gai...

Bien des gai(e)s de mes ami(e)s n'auront retenu du III°Festival des Films du Monde de Montréal (31 août - 9 septembre 1979) que la disparition momentanée de l'excellente *Cage aux folles* du Cinéma Parisien, où avaient lieu la plupart des projections. C'est bien dommage mais c'est ainsi: la publicité laissait à désirer. Par contre, les journalistes de plusieurs grands pays conserveront longtemps le souvenir de cet évènement de deuxième importance présentant des films de deuxième ordre à un public mal informé, bousculé et méprisé.

Quelques faits dignes de mention sur l'organisation de la manifestation... Rien de particulier n'avait été prévu pour les "loisirs" des gens de la presse, enfin le peu qui leur restait après la quête d'informations toujours imprécises et toujours invérifiables, et un horaire de visionnement journalier particulièrement irrationel... Rien n'avait été prévu pour l'accueil des journalistes gais étrangers (pas mêmes quelques copies du *Berdache*) comme cela se fait dans tous les festivals du monde, à l'exception de celui de Moscou, bien entendu... Le fait de manquer un visionnement de presse signifiait, à toutes fins pratiques, pour le reporter concerné, l'impossibilité de revoir le film en question sans entreprendre d'humiliantes démarches auprès des organisateurs, ou en venir aux poings avec l'impressionnant service d'ordre du Cinéma Parisien, stylé comme dans les meilleurs films de Nazis... Pour être sûrs de ne pas oublier personne dans leur manque général de considération pour les valeurs humaines, les organisateurs ont laissé vendre, tout au long du Festival, dans les lobbies du Parisien, des palettes de chocolat des marques *Neilson* et *Cadbury*, ce qui confirmait de façon tangible les pires appréhensions des cinéastes québécois contestataires sur l'orientation et la valeur du Festival... Tout au long de l'évènement, les journalistes furent traités comme autant de chiens perdus sans collier. A la cérémonie de clôture, par exemple, seulement 50 sièges avaient été prévus pour la foule des 375 journalistes, ce qui donna lieu à une esclandre très remarqué (les cris de femmes et les brins de perruque volaient en tous sens pendant l'allocution du Ministre des Communications, M. O'Neill) entre un producteur entreprenant (il a déjà produit *L'ange gardien,* avec Margaret Trudeau...) et un journaliste marseillais qui tenait à conserver sa place malgré l'insistance hystérique de la compagne du producteur, que nous ne nommerons pas. Autant d'exemples de ce qui ressort le mieux de ce genre de manifestations: le public-acheteur et le public-producteur sont rois et maîtres, média et public-consommateur (outre le respect dû au fait que celui-ci paie sa place en argent sonnant) étant traités comme non-entités. Un autre Festival qui vient confirmer, comme s'il en était encore besoin, l'incommensurable laideur des gens de cinéma, ceux qui font leur piastres avec la beauté des autres...

Ceci dit (et il y en aurait tellement plus à ajouter), les meilleurs films étaient présentés hors-concours et la plupart d'entre eux (est-ce une coinci-



Flamme empor, Eberhard Schubert

dence, un signe des temps ou une intention délibérée mais inavouable des organisateurs?) étaient d'un intérêt particulier pour le public gai!

LONGS METRAGES DOCUMENTAIRES. Le plus important de cette catégorie est sans contredit possible *Army of Lovers, Revolt of the Perverts* de l'américano-allemand Rosa Von Praunheim (voir critique de J.-C. Klein *Berdache* n° 4). Non seulement parce qu'il fait l'historique du mouvement de libération gai américain, mais encore parce que c'est un documentaire filmé "de l'intérieur", par un gai qui a vécu en Amérique et qui s'est imprégné de son sujet avant de donner le premier tour de manivelle. Ça donne un document comme on en voit peu, où les donnés d'information s'accumulent pêle-mêle, sans souci de maquillage des faits ou d'organisation de la réalité. Donc un documentaire qui montre le phénomène gai dans toute sa diversité et ses contradictions (extrême gauche, extrême droite, lesbiennes radicales séparatistes et super-phallocrates). Le film s'adresse à tous les publics, mais n'y aura-t-il pas que les gai(e)s pour le visionner dans une intention autre que celle d'être scandalisé(e)s? Question hypothétique: où qu'en soient rendus le dégré d'acceptation et d'honnêteté intellectuelle des média et du public *straight*, le film, dans sa version actuelle, présente trop d'éléments sujets à controverse (on y appelle un pénis un pénis et ainsi de suite) pour qu'il soit jamais projeté sans coupures dans nos salles ou sur les réseaux éducatifs québécois, canadiens ou américains...



A morte transparente, Carlos Hugo Christensen

Simplement digne de mention: *The Man You Loved To Hate,* documentaire un peu simplet mais efficace, sur la vie et l'oeuvre d'un pionnier du cinéma d'auteur, Eric Von Stroheim. Il avait scandalisé l'Amérique par sa poursuite égomaniaque du cinéma de qualité, son style directorial autocratique, ses obsessions sexuelles et fétichistes, le coût exorbitant de ses productions et sa haine pour le "happy end" et la plupart des valeurs proprement américaines. Il fut aussi le réalisateur le plus censuré de l'histoire du cinéma, à tel point que très peu de ses films nous sont parvenus dans leur version intégrale. L'érotisme des scènes présentées dans ce documentaire n'étant pas évident pour tout le monde, c'est un film qui ne connaîtra vraisemblablement aucune difficulté de distribution.

A proscrire absolument: *Que Viva Mexico!* (version soviétique) de Sergei Eisenstein (1932). Il s'agit de la pire, la moins bien faite, des trois reconstitutions réalisées à ce jour de cette oeuvre inachevée du cinéaste russe, sur la révolution mexicaine. Les images d'Eisenstein gardent toujours le même pouvoir de propagande, augmenté ici par le fait que ce bon vieux Sergei, après avoir proclamé lyriquement et visuellement la musculature virile des prolétaires de son pays, découvrait enfin la pulchritude photogénique des mâles latins... mais... mais personne, absolument personne, ne pourrait résister à la trame sonore inaudible de cette version. Difficile à croire pour qui n'a pas vécu l'expérience, mais les Russes sont aussi capables de très mauvaise musique, et même de quelque chose qu'on pourrait baptiser *Muzak* lithuanien... La scène de torture de ce film, soit dit en passant préfigure de façon troublante les obsessions sado-maso d'un certain Sergio Leone, quarante ans plus tard! Pour voyeurs convaincus et durs d'oreille exclusivement.

LONGS METRAGES DE FICTION. Je glisse allègrement sur *Twice A Woman* de George Sluizer (voir critique de J.C. Klein, *Berdache* n° 4), un film traitant d'amour lesbien, réalisé par un homme à partir d'un roman écrit par un homme. Réprésentatif toutefois de la faiblesse des films en compétition officielle... *Keiko*, film japonais du Québécois Claude Gagnon, est plus intéressant: on y suit les aventures préconjugales d'une jeune Japonaise que sa famille a promise à un riche mariage. Sa façon de réagir aux conventions sociales ancestrales de son milieu: une liaison homosexuelle qui ne fera pas long feu, mais qui lui permettra de faire le point sur sa condition de femelle en terre patriarchale... Inhabituel et courageux, ce film a le mérite de nous faire voir le Japon à travers les yeux d'un "outsider", et québécois, qui plus est... D'un calibre commercial supérieur: *Au revoir, à lundi,* co-production France-Québec du Français Maurice Dugowson *(Lily, aime-moi; F... comme Fairbanks).* Carole Laure et Miou-Miou y incarnent deux jeunes amies partageant un appartement montréalais, et leur temps entre des carrières dévalorisantes et la poursuite du mâle idéal (par marié, si possible). Cela ressemble à beaucoup de nos vies. Sans être tentées par le lesbianisme, les deux héroïnes en viendront à mettre en veilleuse pour un temps, leurs appétits hétéro, pour élever ensemble la fille illégitime de Carole. Ça passe, sans crier gare, d'un humour irrésistible (et à saveur montréalaise!) digne de Woody Allen, au cafard que peut seul inspirer un crépuscule de décembre sur la rue Saint-Denis, quand on rentre seul(e) à la maison... Maurice Dugowson est un autre Robert Altman: il promet de plus en plus, même s'il ne tient pas toujours ses promesses... Je suis persuadé qu'il nous réserve beaucoup de bonnes surprises avant longtemps!

Vie d'ange de Pierre Harel et Paule Baillargeon (Québec 1974-1978) est un des films les plus honnêtes que j'aie vus depuis longtemps. Son anecdote est faite pour choquer le grand public: Elvis (Pierre Harel), surmâle et rocker graisseux, entreprend de séduire Star (Paule Baillargeon), surmâle d'une nuit. C'est le bizarre accouplement de deux monstres sexistes, deux masques surtout, qui tomberont après plusieurs heures passées à faire la bête-à-deux-dos (ils n'ont pas le choix, ils sont "pognés ensemble"!). C'est l'actualisation d'une légende montréalaise de notre enfance: ce couple qui était resté pris ensemble en faisant l'amour sous-marin à la défunte Plage Idéale... L'interprétation est excellente, le scénario s'affaiblit vers la fin, au même rythme que le membre viril de Harel. Mais pourquoi fendre les poils en quatre, quand il s'agit d'un des rares films de production locale à toucher la dimension mythologique de la guerre des sexes? Il leur sera beaucoup pardonné parce qu'ils ont beaucoup aimé... C'est le genre de film qu'on pourra voir à l'Université de

Berkeley dans deux ans, mais qui n'aura pas de succès ici. Dommage: Harel *(Taire des Hommes, Bulldozer)* a aussi un corps d'athlète sexuel bien digne du grand écran!

Je garde le meilleur pour la fin: *Ernesto* de l'Italien Salvatore Samperi, est l'adaptation d'un roman autobiographique, posthume et inachevé, du poète triestain Umberto Saba. Voilà qui devrait remettre cet auteur à la mode... Ernesto (voir critique de J.-C. Klein, *Berdache* n° 4)



Ernesto, Salvatore Samperi

est Juif, bourgeois, socialiste pour déplaire à sa famille et violoniste par inclination. Il a 17 ans en 1900, à Trieste. Il a une liaison avec un ouvrier de 24 ans (Michele Placido). Des évènements qui ne seront pas toujours indépendants de sa volonté le feront abandonner violon, homosexualité et socialisme au profit d'une carrière plus rangée de jeune bourgeois bein marié et bien nanti. Les qualités de production sont dignes des meilleurs Viscontis et Samperi a l'art du récit bien en main. La description de l'épisode homosexuel fait pencher la sympathie du grand public vers les qualités de coeur et la sincérité de l'ouvrier gai, en grande partie grâce à l'interprétation à la fois virile et innocente qu'en donne Michele Placido, un comédien qui promet... *Ernesto*, même s'il fut chaudement et longuement applaudi lors de ses deux projections montréalaises, n'a pas encore trouvé preneur ici. En Italie, il a réussi à se mettre à dos l'opinion communiste et catholique à la fois! Réaction que Fellini, avec *Prova d'orchestra*, réussit également à provoquer, à son avantage cependant: quand on s'appelle Fellini, on parle de vous, quand on ne s'appelle que Samperi, Placido ou Saba, on vous enterre... jusqu'à ce que la critique new-yorkaise et internationale vous ressuscite. C'est la chance que je souhaite de tout coeur à *Ernesto*, un des meilleurs films de ce festival et aussi un des plus potentiellement commerciaux!

A morte transparente du Brésilien Carlos Hugo Christensen est un film qu'on visionne comme un feuillette une revue cochonne: il n'en reste que l'appétite d'en voir plus! L'intrigue tourne autour de l'attrait sexuel des jeunes mâles, mais trop peu souvent l'un pour l'autre. Il documente ainsi l'attitude brésilienne vis-à-vis l'homosexualité: omniprésente mais officiellement condamnée. A voir pour se rincer l'oeil, avec la bonne conscience de ne pas passer pour un pédé en sortant du cinéma...

COURT METTRAGES. A ne pas manquer: *Nuit féline* du Français Gérad Marx (voir critique de J.-C. Klein, *Berdache n° 4), sur la révolte d'un travesti contre la merde qui l'environne... Et pour nos soeurs gaies: Interview* des Canadiennes Caroline Leaf et Veronica Soul, deux artistes d'animation vivant leur vie à deux et qui tracent l'autoportrait de leurs rapports en se servant de toutes leurs techniques visuelles. C'est d'une poésie qui ne peut laisser personne indifférent. Un petit bout de film qu'il faudrait revoir et revoir:



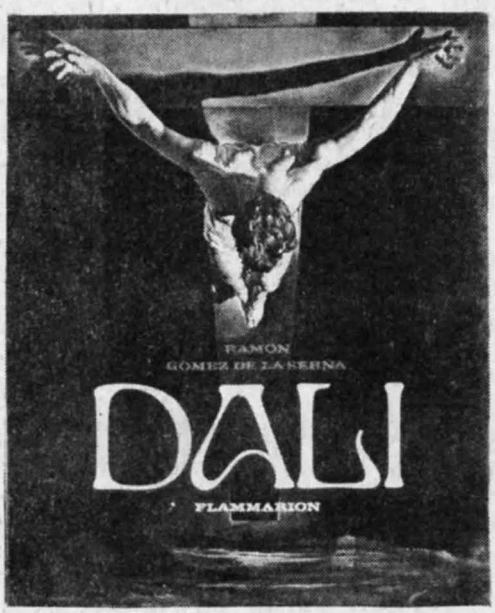
Interview, Caroline Leaf, Véronica Soul

GRANDES OEUVRES RECENTES DE LA TELEVISION. Tout d'abord *Flamme Empor* (Que la flamme monte) de l'Allemand Eberhard Schubert (il avait été l'assistant de Robert Berger, réalisateur de la série *Holocauste*). Ces deux heures de télévision suivent trois adolescents au cours de la rencontre nocturne de trois mouvements de jeunesse allemands des années '30: les jeunesses nazis, les jeunesses communistes et les mouvements de jeunes apolitiques prêchant le retour à la nature et dont la philosophie était plutôt empreinte de pédérastie, au sens où l'entendaient les anciens Grecs... Les tensions (sexuelles, entre autres) sont fortes, la réalisation est excellente, le message est percutant... Enfin, *La nuit de l'été*, deux heures de télévision du Français Jean-Claude Brialy sur la fuite de la famille royale à Varennes, le 20 juin 1791. L'évènement a déjà été relaté dans deux versions de *Marie-Antoinette* (l'américaine et la française) ainsi que dans le *Si Versailles m'était conté* de Guitry. L'intérêt de cette version de l'évènement est que Brialy l'étire et la brode pendant deux longues heures, nous offrant ainsi une "tranche de vie" dont la télévision est très friande, sans déroger aux données historiques qui sont particulièrement bien respectées ici (relisez Stefan Zweig). La réaction du public ne fut pas chaleureuse, mais celà passera beaucoup mieux la rampe à la télévision, où le public a tout son temps pour réfléchir et se laisser pénétrer par la beauté et le sens des images, sans s'attentre au spectaculaire. Pourquoi parler de *Marie Antoinette* dans une revue de films d'intérêt pour les gai(e)s? Et bien, si ce n'est déjà évident à une partie d'entre vous, et sans soulever le fait que cette Reine ait eu aussi à répondre à l'accusation de lesbianisme devant l'opinion révolutionnaire, il demeur qu'elle est à bien des égards une des figures symboliques de la sensibilité homosexuelle: ayant commencé sa carrière dans la plus libre frivolité, elle n'acquit sa véritable stature humaine que dans des circonstances où l'on tenta de lui faire dire qu'elle était ce qu'elle n'était pas, et où on lui reprocha ce qu'elle était. Elle fut courageuse devant ses juges. Comme nous.

B.A.R.



POUR CELEBRER NOEL FAITES CONFIANCE A FLAMMARION



par Ramón Gómez de la Serna

Ce livre est un hommage à deux grandes personnalités de notre temps : un peintre et un écrivain. Quand Ramón Gómez de la Serna entreprit d'écrire un essai sur Salvador Dalí, celui-ci promit de l'illustrer de dessins originaux. La mort de l'écrivain empêcha d'abord le projet d'aboutir mais lorsque, dans ses papiers posthumes, on retrouva le texte presque achevé, Dalí tint sa promesse.

238 pages 25 x 31, avec de nombreuses illustrations en noir et en couleurs.
Relié sous jaquette illustrée.





